Erref. kodea: LAF-211-132

Izenburua: Piarres Lafittek Gure Herrian argitaratutako artikulu bilduma - II

SOMMAIRE

	Année.Nº	P.
La grammaire d'Ithurry	1921.11	1
M. l'abbé Jean ELISSALDE académicien	1930.4	4
Un livre sur les Basques : Rodney Gallop	1930.6	5
Homère et le basque	1930.3	10
Folk-lore : Abbé Barbier & Mme F. Carpentier	1931.1	16
Un nouvel évêque basque : Mgr. MATHIEU	1931.5	20
Les études basques à travers les siècles	1932.2	26
Notre maître : M. le Dr. ETCHEPARE	1932.3	41
Autour d'une glose basque du X-me siècle	1933.2	49
Une épée d'académicien	1935.2	51
Le siècle des Dames	1935.2	56
Un bel exemple : Gwalarn	1935.2	58
Curiosités linguistiques : Behereharta	1935.3	61
M. Georges HÉRELLE	1935.6	64
En Sorbonne	1936.2	68
L'auteur de "Maïtena" est mort...	1938.2	73
Deux chansons de Beñat Mardo	1950.6	77
Mgr. SAINT-PIERRE : le linguiste et l'écrivain	1952.1	86
A propos d'une pastorale : Jeanne d'Arc	1952.3	96
La préface de Basabürian	1952.3	100
Bibliographie : Art basque	1955.4	104

Bertzen irakurgaietan

La grammaire d'Ithurry

Eh ! oui, partout on s'occupe de notre cher Eskuara. La Revue Critique d'Histoire et de Littérature, dans son numéro du 15 octobre dernier, publie un fort intéressant article-critique sur la GRAMMAIRE BASQUE (dialecte labourdin) de M. l'abbé Ithurry. L'auteur de cette note — il suffit de dire que c'est Monsieur J. Saroïhandy pour être convaincu de sa haute comptétence — a tâché de démontrer que la conjugaison exposée dans l'ouvrage en question n'est pas franchement celle du dialecte labourdin.

Il constate d'abord que ce dialecte n'est guère parlé "dans toute sa pureté que dans la vallée de la Nivelle". Dans les régions avoisinantes il y aurait plus ou moins mélange de Bas-Navarrais. Et l'auteur de la Grammaire ainsi que son conseiller, M. le Chanoine Hiriart-Urruty, auraient subi l'influence des idiomes particuliers aux villages où ils sont nés ou demeurés (Larressore, Hasparren, Cambo) au lieu de s'en tenir au parler de Sare, "que l'on s'accorde à considérer comme du labourdin le plus pur".

1.— Or, à Sare, les formes correspondantes aux bitezi, gaitezin, zaitezin, ditezi, etc. de M. Ithurry, sont : bitez, gaitezen, zaitezen, ditez, etc. D'autre part les formes en e ne sont pas rares chez les auteurs anciens. Conclusion de M. Saroïhandy : il aurait fallu donner la préférence aux formes en e et en z final... Qu'on nous permette de n'être pas de cet avis. L'impression qui nous est restée de la longue et aride lecture de la Grammaire, c'est que son auteur a voulu non seulement collectionner les diverses formes du verbe basque historique, mais encore se faire un système régulier de conjugaison. Aussi rien de plus curieux que de constater l'espèce de symétrie qu'il a établie entre les différents verbes. A bitezi correspondent : bioazi,

betozi, begozi ; à gaitezin : goazin, gatozin, gagozin ; à ditezi : doazi, datotzi, dagozi, etc. Qu'il ait sacrifié parfois des formes courantes, cela peut évidemment être imputé à M. Ithurry ; mais il faut reconnaître qu'il a presque toujours tiré ses formes d'anciens écrits et que son travail était très légitime... De ce qu'à Sare on ne dise plus bitezi, gaitezin, ditezi, il nous semble qu'on ne peut accuser ces tournures de n'être pas labourdines ou bien il faut nier aussi le caractère labourdin de derauku, daduka, begira, etc., car à Sare on dit actuellement : dauku, dauka, beira, etc.

2. — Passons au second paragraphe de M. Saroïhandy. Les formes hindu, hinduen, hinduken d'Ithurry peuvent se soutenir ; mais il y a lieu d'écarter gintuen, gintu du prince Bonaparte... M. Saroïhandy a dû avoir une distraction ; car, dans la Grammaire (p. 114) nous lisons bel et bien : gintuen.

3. — Où nous donnons raison au critique, c'est, lorsque après avoir constaté qu'Ithurry introduit un z devant ke dans les formes : ditzake, litzake (ditzazke, litzazke), il écrit : "C'est là une caractéristique de pluriel complètement superflue, qu'on ne trouve pas d'ordinaire dans les auteurs anciens et comme elle n'existe pas dans les formes actuelles du labourdin, elle n'aurait pas dû être introduite dans les formes du labourdin littéraire" (1).

4. — Le paragraphe quatrième est particulièrement intéressant, à cause d'une tendance qu'il fait ressortir. "Pour le labourdin moderne, dit-il, le prince Bonaparte donne duzu (il est eu par vous), mais ditutzu (ils sont eus par vous) ; ninduzu (j'étais eu par vous), mais gintutzu (nous étions eus par vous). Suivant que le sujet de la tournure passive est au singulier ou au pluriel, l'agent du passif de 2º p. pl. a une tendance à s'exprimer par zu ou tzu". Il y a des corrections à effectuer dans Ithurry, pour qu'il y ait conformité à la tendance.

5. — Après avoir dit deux mots sur le triple sens de :

---

(1) Ditzazke est, selon nous, la combinaison du labourdin ditzake et du bas-navarrais dezazke.

ikusten zaituzte et la variante introduite par Ithurry (zaituztete), M. Sarofhandy relève à Sare, à côté de zintzate, la forme zintazte (ikusten bazintazte), s'ils vous (pl.) voyaient), qu'on ne trouve pas dans la Grammaire.

6. — Ce qu'on trouve, par contre, dans la Grammaire, c'est diteke, comme représentant de daditeke, alors que la forme naturelle daiteke existe. Et surtout ce qui est à déplorer c'est la présence du verbe possessif ukan (terme extrêmement bas-navarrais) dans un ouvrage labourdin.

Et à cause d'une page consacrée à ukan, quelques Z superflus au potentiel, quelques petites omissions, nous lisons ce jugement : "la nouvelle grammaire basque n'est pas à proprement parler une grammaire du dialecte labourdin". C'est un peu sévère.

Puis viennent les louanges se pressant les unes sur les autres : "ce libre est de beaucoup le meilleur qui ait été publié de nos jours sur la langue basque" ; il est "luxueusement imprimé", etc. etc.

L'article s'achève par l'expression d'un regret, auquel nous nous unissons de tout coeur : "La syntaxe n'est guère qu'ébauchée !" Allons ! qu'un nouvel Ithurry se révèle pour finir l'oeuvre si admirablement commencée...

IKERLE GAZTE.

GURE HERRIA
1921, nº 11, NOV.
pp. 683-685.

M. l'abbé Jean ELISSALDE
Académicien

Nos lecteurs se réjouiront avec nous de ce que l'Académie Basque ait ouvert ses portes à M. l'abbé Jean Elissalde, l'un des vaillants fondateurs et des plus fidèles collaborateurs de Gure Herria. Le nouvel élu occupera le siège laissé vacant par feu M. l'abbé Martin Landerreche et représentera le Labourd au sein de la docte compagnie.

L'oeuvre de l'académicien ? Disons simplement qu'elle est considérable ; car voici vingt-six ans que, sous divers pseudonymes, sa prose élégante et ses vers toujours aimables se répandent à travers le pays. Malheureusement cette oeuvre est dispersée : seuls les collectionneurs de l'Eskualduna de Bayonne, de l'Euzkadi de Bilbao, de l'Argia de Saint-Sébastien, de l'Almanaka et de l'Egutegia de Saint-Jean-de-Luz pourraient la relire. Il serait bon que du moins la fleur d'une production si abondante et si variée fût sauvée de l'oubli ! Allons, cher et glorieux Zerbitzari, publiez un choix de vos jolis contes, comme vous avez publié naguère un recueil de vos plus charmantes chansons.

Et puis continuez à nous donner du nouveau. On dit que vous venez de faire imprimer une biographie fort intéressante... Que ne l'ai-je encore sous la main, pour en parler. Ce sera pour une autre fois.

En attendant, veuillez agréer, cher Monsieur l'abbé, les sincères, les cordiales félicitations de toute la famille de Gure Herria, fière de compter trois académiciens, puisque votre nom s'ajoute à ceux du R.P. Lhande et de M. Georges Lacombe.

Ad multos annos, si l'on peut s'exprimer ainsi en parlant à un Immortel.

La RÉDACTION.

GURE HERRIA
1930. Nº 4 Juil.-Aout
p. 364

Un livre sur les Basques

A BOOK OF THE BASQUES

par Rodney GALLOP

M. Rodney Gallop, dont le nom n'est pas inconnu de nos lecteurs, vient de consacrer à notre petite patrie un livre étonnant de vérité, de couleur et de vie.

A une époque où après avoir parcouru à la hâte quelques pages de Chaho et quelques kilomètres dans la vallée de la Nive, n'importe qui s'imagine pouvoir parler avec pertinence des Basques et de leur pays, il est consolant de trouver un auteur nourri de lectures sérieuses et de profonde observation.

Travaux historiques, linguistiques, études musicales, dramatiques, ethnographiques, monographies diverses, M. Gallop a lu presque tout ce qui a paru d'important concernant notre région. En particulier il a examiné de très près la collection de Gure Herria dont a priori nous n'aurions pas cru que l'on pût tirer un si riche parti. Cette révélation de l'immense utilité de notre oeuvre ne peut que nous encourager tous à la développer.

Mais l'auteur d' A Book of the Basques ne s'est pas contenté d'une documentation empruntée à des écrivains sûrs et consciencieux. Au cours de plusieurs séjours assez prolongés parmi nous, il a recueilli lui-même de véritables trésors de chansons, de contes, de proverbes.

Mieux encore, il a appris notre vieille langue ; il a écouté l'âme basque dans nos villages les plus écartés ; et il peut sans doute dire avec Werther : " Die geringen Leute des Ortes kennen mich schon, und lieben mich, besonders die Kinder."

Aussi a-t-il pu opposer quelquefois, en souriant, le basque tel

qu'il l'a vu vivre, au basque tel que s'acharne à le représenter une vaine littérature.

ºº

M. Gallop commence par résumer les théories relatives à l'origine des Basques. La loi des trois états d'Auguste Comte lui offre un cadre commode. Il range dans l'âge théologique les opinions fantastiques des Astarloa et autres Diharce de Bidassouet ; dans l'âge métaphysique les hypothèses bâties un peu hâtivement par Humboldt et ses disciples sur des données incomplètes ; enfin l'âge positif s'ouvre avec Schuchardt qui ne veut juger que sur pièces et documents sérieux. Cette classification n'a évidemment rien d'absolu dans la pensée de M. Gallop et c'est avec une prudence extrême, nuancée de sourire, qu'il accompagne son lecteur parmi les théories les plus séduisantes.

A partir du XIIº siècle l'histoire des Pays Basques (le Pays Basque a-t-il existé ?) est très complexe ; mais l'auteur a su nous en marquer d'un crayon sûr les principales lignes. Après une brillante randonnée dans le temps, en voici une non moins brillante dans l'espace. La description des sept provinces est d'une précision et d'un coloris saisissants : chacune nous est représentée avec son ciel, ses montagnes, son architecture, ses industries, sa civilisation particulière. Ce qui nous a surtout frappé, ce fut de voir dans une lumière crue les limites exactes — de jour en jour plus resserrées — des régions bascophones : lumière effrayante, pour qui voudrait vivre dans une illusion tranquille ; lumière salutaire, pour qui veut voir les difficultés sous leur vrai jour afin de les mieux résoudre.

Mais le chapitre capital de l'ouvrage est le quatrième. Il traite du caractère basque. C'est là que nous attendions l'auteur. Or c'est là précisément qu'il a su allier à la méthode la plus prudente le sens le plus aigu des nuances.

Il étudie l'abord l'âme basque dans le passé. César, Aymeric

Picaud, de Lancre déposent plutôt comme des témoins à charge. Mais voici les romanciers contemporains : ils cherchent à idéaliser, aboutissent à l'irréel, créent des personnages de pure convention, à l'image du chimérique Ramuntcho de P. Loti. M. Gallop relève aimablement leurs erreurs et cède un instant la parole à MM. Vinson, Dibildos et Apestéguy ; on se sent un peu plus chez soi. Enfin, comme Apestéguy affirme que " l'esprit basque est indéfinissable ", l'auteur, à défaut de définition, nous propose d'en faire une sorte de description, qu'il résume ainsi :

" Loyauté et rectitude ; dignité et réserve ; indépendance et " vif sentiment de la race et de la supériorité raciale ; une véri- " table propension à se renfermer, tempérée par un sens marqué de " l'humour et une grande facilité à se réjouir ; sentiments religieux "profonds ; un culte de la tradition allant presque jusqu'à la véné- "ration des ancêtres ; tout cela lié et animé par une profonde simpli- " cité et une vue courageuse et objective de la vie."

" Pour moi, ajoute l'auteur, ce dernier point est la clé de tout le problème du caractère basque." Et le voilà qui se met à développer patiemment ce magnifique canevas.

Puis les chapitres se succèdent, étudiant les expressions diverses de cette âme basque : langue, littérature, théâtre, versification, musique, danses, jeux, architecture, superstitions et marine.

Toutes les questions sont traitées dans toute leur ampleur : mais le problème de la musique basque nous a paru plus particulièrement fouillé et les vingt mélodies dont le texte se trouve agrémenté sont vraiment typiques.

La conclusion de l'ouvrage correspond trop à nos propres idées pour que nous la négligions. On aurait tort de venir étudier au pays basque une vieille civilisation que les siècles auraient exceptionnellement respectée. L'Eskual-Herria est plutôt un " museum vivant

d'histoire humaine, où l'on peut étudier tout ce qui reste du passé de l'Europe, évanoui ailleurs, mais s'attardant encore dans ce coin privilégié des Pyrénées."

ºº

Bref, le nouveau livre est à la fois utile et agréable. Ecrit dans une langue imagée, vivante, facile, il n'exige pas du lecteur étranger un gros effort de réflexion ; bien plus, les aimables boutades de l'auteur paraissent moins apparentées à l'humour britannique qu'à l'esprit français.

Mais quelles réserves nous permettrons-nous ? Disons d'abord que le plan ne nous a pas semblé d'une logique impeccable ; mais c'est chose secondaire. Quelques erreurs se sont glissées dans le texte : ainsi M. Dassance a déjà démontré que le Biltzar du Labourd ne se tenait pas à Kapito-harri ; l'Eskualdun Eliza kantuak n'est pas de 1926 ; le passage de la page 86 sur les mots abstraits et les termes génériques est inspiré de Vinson, mais n'en est pas moins erroné.

En ce qui concerne le caractère, M. Gallop a peint surtout le basque-français. M. Campion dans ses Origenes del pueblo euskaldun peint plutôt le basque-espagnol et distingue entre les Navarrais et les autres basques. M. Gallop a préféré nous présenter les traits communs au risque de rester incomplet.

Enfin certaines façons de voir nous ont paru assez nouvelles : le basque français serait plus méridional que son frère d'outre-monts pour cette raison assez spécieuse que le Labourd, par exemple, est au sud de la France, et le Guipuzcoa au nord de l'Espagne et que le sud est évidemment plus méridional que le nord. C'est peut-être un cas particulier de l'influence de la politique sur la géographie, étudiée par Jean Brunhes.

De même M. Gallop affirme le caractère " insulaire " des Basques et trouve de curieuses ressemblances entre le paysan de Grande Bretagne et celui d'Eskual-Herria.

Tels sont les points sur lesquels nous nous réserverions volontiers. Nous n'en sommes que plus libre pour recommander l'ouvrage à tous les bascophiles qui savent un peu d'anglais : ils auront à portée de la main un livre de travail très commode, à cause de ses tables diverses, et une oeuvre d'art, où le dessin et la photographie ajoutent leur lumière et leur poésie à celles du texte.

Comme hélas ! la langue anglaise est peu familière à beaucoup de basques, nous nous risquons à émettre le voeu que soit traduite en français cette petite encyclopédie des questions euskariennes (1) dont Gure Herria félicite sincèrement M. Rodney Gallop.

P. LAFITTE

---

(1) A Book of the Basques, par Rodney Gallop, Mac Millan and Co., Limited, St-Martin's Street, London : 15 shillings.

GURE HERRIA
1930
Nº 6. Nov. Déc.
pp. 536-540.

Homère et le basque

Malgré les incertitudes de la chronologie, beaucoup fêtent cette année le second millénaire de Virgile. A cette occasion M. Camille Jullian s'est plu à célébrer l'auteur de l'Enéide comme poète international. Cela lui a permis de remonter les siècles et de saluer en Homère un poète encore plus universel.

Son influence s'est-elle étendue jusqu'à nos pauvres montagnes ? Le coblari a-t-il jamais écouté le chant sublime de l'immortel aède ? L'Iliade et l'Odyssée ont-elles inspiré un Virgile, un Dante, un Mistral euskarien ? Ont-elles du moins trouvé parmi nous quelque traducteur ? Il nous faut hélas ! répondre négativement à toutes ces questions ; et ce n'est aujourd'hui que sous le biais grammatical qu'il nous est possible de rapprocher notre vieille langue de celle d'Homère.

Nous n'allons pas reprendre la thèse de l'abbé Espagnolle, pour qui le dictionnaire grec, doucement sollicité, était l'une des principales clés du mystère basque.

Contentons-nous de comparer ici notre suffixe verbal -ke avec la particule KÉ (1) dont foisonnent les poèmes homériques. Quelques considérations préliminaires permettront d'ailleurs à chacun de voir la portée relative de cette curieuse comparaison.

FORMES. — Pour exprimer soit le potentiel, soit le futur, on se sert souvent en basque du suffixe -ke. Ainsi duket signifie "je puis avoir" ou "j'aurai".

Mais on trouve des exemples, — rares il est vrai, — où ce suffixe a pris la forme -ie : daie, banoaie, "il peut être", "je puis m'en aller". Dans ce cas, dake et banoake ont subi le sort de heken et hauken, devenus respectivement heien et hauien.

---

(1) Les circonstances nous obligent à transcrire les mots grecs dans l'alphabet latin.

On rencontre aussi dans les verbes izan et edin des formes comme date, lizate, daite, ginte, ninde dans lesquelles -te et -de sont des représentants du primitif -ke. L'alternance t/k est normale : tipula ne vient-il pas de kipula (lat. caepula) et tasta,"espèce" de kasta ? Enfin l'alternance ka, ta, da n'est-elle pas évidente dans les participes : azal-ka-tu, urrez-ta-tu, hegal-da-tu ?

Conclusion peu téméraire : nous ne reconnaissons que le suffixe -ke, rarement adouci en -te, très rarement en -ie ou -de.

SÉMANTIQUE. — Mais quel est le sens premier de ce suffixe ? On peut hésiter entre l'idée de possibilité et celle de futur.

Ithurry se refusait à jamais reconnaître un futur en duke. "Si duke est un futur, disait-il, quelle différence y a-t-il entre ezin enganatuko du et ezin enganatuko duke ? Car le futur est exprimé dans les deux cas par enganatuko." On aurait pu retourner l'argument et dire : "Si duke est un potentiel, quelle différence mettez-vous vous-même entre les deux phrases ? Car l'impossibilité est exprimée dans les deux cas par ezin."

En réalité il nous paraît nécessaire d'accorder une valeur de futur aux formes en -ke dans une foule de cas. Bihar ez DUKET haren beharrik, par exemple, veut dire évidemment : "demain je n'aurai plus besoin de lui."

Mais la question est de savoir si ce sens de futur est primitif.

Il est d'abord curieux de constater que le futur, dans la plupart des langues, est un temps dérivé et que très souvent on a recours à des périphrases pour en exprimer la signification. En français nous disons : j'aimerai, formé de aimer-ai = j'ai à aimer, comme "amare habeo" en latin populaire. Nous recourons aussi à l'auxiliaire aller: ex. je vais chanter. Les allemands disent : ich werde lieben, "je tourne à aimer". Remarquez encore le basque etorriko da, qui correspond assez bien à l'espagnol está por llegar. Enfin relevons la formule anglaise : I will go, ou chinoise : Nun yan tsi. Toutes deux

signifient littéralement : "je veux aller", mais servent de futur. Cette tendance à concevoir l'avenir comme dépendant de la volonté se retrouve chez les grecs et les latins, qui ont tiré leurs futurs du mode désidératif, ancêtre du subjonctif : legam, subj. prés. LúSô, subj. aor.

Il ne serait donc pas étonnant que duke eût avant tout un sens potentiel, et dans ce cas nous admirerions la modestie de nos aïeux jugeant que leur avenir serait non ce qu'ils voudraient mais ce qu'ils pourraient le faire.

Cependant il n'y a là qu'une forte présomption. Le sens unique n'existe pas dans l'évolution des langues. Ainsi le futur est souvent employé à la place de l'impératif ou du subjonctif :

Un seul Dieu tu adoreras...

Et le basque offre des expressions plus curieuses encore, où la possibilité est traduite par un futur très authentique. Un de nos excellents journalistes de l'Eskualduna achevait une série d'articles par ces mots : "Ez dautzuet gehiago holakorik aipatuko : erranen ditudanak erranak ditut." Ce qui veut dire : "Je ne vous en parlerai plus : j'en ai dit tout ce que j'en puis dire, (mot à mot : ce que j'en dirai.)" On entend aussi des phrases comme la suivante : eginen dituenak eginak ditu, il a fait son possible.

Pourquoi une démarche analogue de la pensée n'aurait-elle pas fait passer duke du futur au potentiel ?

ETYMOLOGIES. — D'autant plus, pourrait-on insister, que -ke semble avoir en dehors du verbe un sens évident de futur.

Prenez le mot gero, "après", titre du chef-d'oeuvre d'Axular. C'est un adverbe construit comme berriro, récemment, maitero, aimablement, biziro, vivement. Or dans ces exemples l'idée de nouveauté, d'amour, de vie est indiquée par le radical (berri, maite, bizi) et non par la désinence adverbiale -ro. C'est par conséquent *ge, qui dans gero exprime l'idée de futur.

Si nous avons gero et non kero, c'est que la forte initiale s'est sonorisée, comme dans gerezi, venant de ceresia ou gauza, venant de causa. C'est si vrai qu'en composition on retrouve souvent la forte : ex. hartazkero.

— Fort bien, pourrait-on rétorquer avec autant de vraisemblance, mais pourquoi ne pas s'appuyer sur kemen et sa variante gemen, "puissance, énergie" ? Le résultat serait différent. Le suffixe -men (comparez flumen, agmen, ahamen, aipamen...) ne donne pas plus sa signification essentielle à kemen que -ro ne la donne à gero, à supposer qu'il faille expliquer cet adverbe par ge + ro. Ke indique donc la possibilité.

On le voit, l'étymologie n'a pas éclairé le problème : nous restons en face d'un ke mystérieux indiquant le futur comme le potentiel.

AXULAR. — Lançons-nous à la recherche d'un représentant de ke à l'état libre, c'est-à-dire en dehors de toute composition.

Comme le sujet est très ancien, il a dû traverser la période phonétique, durant laquelle la langue basque se défendait contre les sourdes initiales ; elle les traitait de deux manières : ou bien elle les rendait sonores : pacem = pakea = bake, turpem = torpe = dorpe, carrigare = karraiatu = garraiatu ; ou bien elle leur enlevait la première place, à l'aide d'une voyelle euphonique initiale, comme elle le fait encore pour les mots étrangers commençant par r (irri, errepublika, arratoin). C'est ainsi qu'un radical perd- a donné eper, *ker- (Cf. cerno, KRINô) = iker, ken (Cf. KENOS) = eken, kar- (roman car-) = ekarri.

Le lecteur aura remarqué que la même racine romane car- a fourni d'un côté ekar, de l'autre garraiatu. Nous nous demandons s'il n'en a pas été ainsi pour -ke. A Hasparren, nous relevons le mot eke, "matière, matériel propre à faire quelque chose". Ce mot se présente ailleurs sous les formes ekai et ekei, mais gai et gei. Or comme

adjectifs, ces deux dernières signifient "capable" et "futur" : Jauna, ez naiz gai, Seigneur, je ne suis pas digne ; apez-gai, futur prêtre. Ne sont-ce pas précisément les deux sens fondamentaux du suffixe -ke dans le verbe ? Et alors -ke ne serait-il pas le représentant d'un ancien *kai, comme bezik l'est de beizik et baizik ? On imagine fort bien un *dukai = duke signifiant "futur il a" ou "il a possible", c'est-à-dire "il aura " ou "il peut avoir".

D'ailleurs qu'avons-nous besoin d'imaginer des formes en kai, quand Axular nous en fournit un certain nombre : leraukaio, zeneraukaio, zenerauzkaie, zitzaikaion, lekidikaio, dakidikaio, etc. (pp. 24, 37, 72, 131, 172, 183, 194, 331, 473) ? Quant à Pouvreau, il semble faire le pont avec dakidikeie, dakidizkeie, dakidikeo, lekidikeo ; et l'on peut se demander si dans une foule de conjonctifs encore vivants comme zukeien, zitakeien, etc., le kei n'est pas un souvenir d'antan conservé ou du moins ressuscité par l'euphonie.

HOMÈRE. — Nous avons essayé de donner une solution basque au problème du suffixe -ke. Espérons que le lecteur ne l'aura pas trouvée trop fantaisiste.

Cependant il nous reste un scrupule. En lisant Homère, on rencontre à chaque instant la particule KÉ(N). Essayez de traduire les nuances introduites par ce petit adverbe et vous remarquerez que notre suffixe -ke les exprime presque toutes parfaitement.

En voici quelques exemples :

1º) KÉ exprime le futur : ÉNTHA ke LEXAÍMÊN PARA NEÎ MELAÍNÊi (Od. III, 365) Hor natzaKE (= etzanen naiz) untzi beltzaren ondoan.

2º) KÉ renforce le futur : KAÍ ké TIS ÔD'ERÉEI TRÔÔN (Il. IV, 176) Trojatarren arteko norbait hola mintzatuko dateKE.

3º) KÉ exprime le conditionnel : Tó ken POLÚ KÉRDION EÍÊ (Il. VII, 28) Biziki hobe lizateKE.

4º) KÉ exprime la possibilité : PHRAZÔMESTH' HÔS ken MIN PEPÍTHÔMEN (Il. IK, 112) Ea nola hura bil dezaKEgun.

5º) KÉ sert à rendre l'impératif : TLAÍÊS KEN (Il. IV, 94) ; en basque ke s'adjoint à l'impératif. Joannes Etcheberri écrit dans son Manual debozionezkoa : "gure ere egikeguzu arren otoi grazia".

6º) KÉ exprime la possibilité : EPITHESEI PHARMAKH' Há ken PAúSÊiSI ODUNáôN (Il. IV, 191) oinazeak eztituko dauzkiKEien sendagailuak eginen dauzkik.

Il n'y a peut-être là qu'une simple coïncidence. On avouera qu'elle est singulière ; et sans doute certains lecteurs, sans aller jusqu'à dire qu'Homère était basque, songeront-ils à admettre quelque mystérieuse parenté entre sa langue et l'eskuara. Ils feront remarquer, par exemple, qu'Axular n'a jamais employé kai pour ke devant une consonne et que l'i de cette syllabe a l'air plutôt euphonique. En conséquence, ils rapprocheront le ka d'Axular du KA éolien, curieuse variante du KÉ dont nous venons de nous entretenir. Cela constituerait une ressemblance de plus.

Mais de tout cela qu'oseront-ils conclure ? Nous serions heureux de le savoir.

P. LAFITTE.

GURE HERRIA
1930. MAI-JUIN
Nº 3, pages 271-276

F O L K - L O R E

M. l'Abbé J. Barbier et Mme Frances Carpentier

— Une histoire, encore une histoire !

Quelle est la grand'mère qui n'a pas entendu ses petits-enfants lui adresser cette requête ?

— Une histoire, encore une histoire !

Quel est le professeur qui, en récréation ou en promenade, n'a pas été harcelé par ses jeunes élèves toujours avides de récits ?

Oui, les contes sont toujours les bienvenus auprès de ces imaginations toutes neuves qu'un rien éveille, réjouit ou fait frissonner ; et comme, en somme, nul ne laisse complètement d'être l'enfant qu'il a été, il se trouve que nul ne reste indifférent aux créations enchanteresses de la fantaisie.

D'où le succès des romans, des nouvelles, des contes et même de la poésie, pourvu qu'elle semble dire quelque chose.

x x x

Or voici que deux recueils de légendes basques viennent de paraître : l'une à New-York, chez Doubleday ; l'autre à Paris, chez Delagrave.

Le recueil américain est intitulé Tales of a Basque Grandmother.

Madame Carpentier l'a composé pour les enfants d'outre-mer. Elle leur raconte dans un chapitre liminaire la vie du petit garçon (Manex) et de la petite fille (Mayi) au foyer basque : les moindres détails sont notés : le menu des divers repas, les jeux traditionnels, les difficultés du bilinguisme à l'école, le costume, les prières, les petits travaux domestiques, la veillée avec ses devinettes ; je ne crois pas que l'on ait jamais "croqué" ainsi les gamins et gamines d'Eskual-Herria.

Mais, dès la page 17, Amatxi commence à raconter ses vieilles histoires.

Oh ! elle ne les raconte pas d'affilée ! Je ne sais si elle guette l'occasion favorable, mais c'est toujours fort à propos qu'elle place ses contes : tous sont introduits très habilement et la mise en scène est on ne peut plus variée.

Madame Carpentier a reproduit fidèlement une trentaine de nos légendes : la simplicité du vocabulaire, la bonhomie de la syntaxe, la brève conclusion morale qu'Amatxi épingle sur chaque histoire, l'allure populaire du récit, rendue par quelques gentils américanismes piqués dans une belle prose anglaise, autant d'éléments qui font vraiment aimer le nouvel ouvrage.

Quant à l'illustration, elle est due à M. Pedro Garmendia, un ami de notre revue : l'artiste joint à une imagination très originale et extrêmement abondante une science remarquable des couleurs de nos paysages : son art est hardi, plutôt moderne, presque géométrique : il donne la sensation de l'immobilité de notre vieille race ; et l'on songe invinciblement aux imagiers du moyen âge et à leurs robustes vitraux, qui versent dans les âmes une joyeuse lumière.

* * *

L'ouvrage de M. l'abbé Barbier, l'un des plus ardents fondateurs de Gure Herria, est intitulé "Légendes du Pays Basque".

Cinquante légendes y sont consignées dans leur texte basque, élégamment traduites en français, savamment commentées et annotées.

Elles sont distribuées en trois parties : la première nous offre les contes relatifs aux laminak ; la seconde, les amusantes aventures du Seigneur Jésus et de Saint Pierre en Pays Basque ; la troisième quelques histoires fantastiques.

M. l'abbé Barbier a évité un défaut assez fréquent en ce genre de livre : les auteurs, à force d'être personnels, détruisent les

contes populaires, qu'ils surchargent de sempiternelles descriptions, réflexions et phrases ronflantes ; je songe à certains recueils de prétendues légendes bretonnes, limousines, alsaciennes ou même basques.

Le nouveau livre est fait "d'après la tradition" : il n'en a que plus de saveur : il réveillera chez beaucoup le souvenir des longues soirées d'hiver, où l'aïeul installé dans le coin du zizailu hachait méticuleusement l'acre tabac de son jardin en racontant pour la centième fois Trentekutxilo, Haxko ou Tartaroa. Aux étrangers il donnera une idée de l'imagination de nos montagnards dont plusieurs écrivains ont assez injustement nié la puissance fantaisiste.

Personnellement nous prisons surtout la valeur documentaire de l'ouvrage.

L'étude de la Mythologie basque est une entreprise délicate. M. de Barandiaran et ses amis s'en occupent très activement. La méthode d'ailleurs n'est plus à découvrir : voici vingt ans déjà que le R.P. de la Boullaye exposait dans "Anthropos" les principes d'une sage critique folkloriste. Ce qui manque, ce sont les données : or les vieilles légendes nous en offrent des plus importantes.

Les amateurs de mythologie devront donc remercier M. l'abbé Barbier pour les détails qu'il leur fournit sur Tartaroa, Basa-jauna et Laminak. Ils aimeront à les comparer avec d'autres génies indo-européens dont M. Georges Dumézil étudie les caractères dans Le problème des Centaures. Peut-être songeront-ils aussi à rapprocher notre Basa-Jaun du "Monsieur de la forest" dont parlent les livres du moyen âge.

M. l'abbé Barbier vient donc de publier une oeuvre qui amusera tout le monde et fera beaucoup réfléchir certains spécialistes.

Nous ne saurions passer sous silence les illustrations dont M. P. Tillac a paré magnifiquement le volume. Son imagination est fantastique et sombre : il semble avoir médité ses tableaux, non pas

en plein soleil, dans la gaieté de la nature basque, mais au coin de l'âtre, après la veillée inspiratrice de rêves étranges ; pour traduire ses conceptions mystérieuses, il possède une technique éprouvée à laquelle, avant nous, mille vrais connaisseurs ont rendu hommage : son art sobre et précis anime tout ce qu'il touche et prête aux figures les moins réelles un mouvement et une vie qui paraissent les provoquer à l'existence.

* * *

Qu'il nous soit permis, en terminant, de remercier et féliciter M. l'abbé Barbier et M. Tillac, Madame Carpentier et M. Garmendia pour leur contribution (1) à une étude toujours plus profonde et plus attrayante d'Eskual-Herria.

Pierre LAFITTE.

---

(1) Légendes du Pays Basque, par J. Barbier, chez Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris ; — Tales of a Basque Grandmother, by Frances Carpentier, Doubleday, Doran & Co. inc. Garden City New-York.

GURE HERRIA
1931. Janv. Févr.
Nº 1. pages 82-85.

Un nouvel évêque basque

Monseigneur Joseph-Clément Mathieu

En vérité, Rome nous comble en nous dépouillant.

L'an dernier, le Secrétaire général de Gure Herria était élevé à l'épiscopat : Monseigneur Saint-Pierre quittait le Pays Basque et mettait ses prestigieux talents au service de l'Eglise africaine renaissante. La joie, la fierté, l'enthousiasme furent grands dans tous les coeurs, quoique légèrement voilés de regrets très compréhensibles : la cause régionaliste perdait en effet l'un de ses plus ardents soutiens.

Aujourd'hui, même joie et mêmes regrets.

M. le Chanoine Mathieu, Président de l'association Gure Herria, est nommé évêque d'Aire et de Dax. Heureux Landais, qui auront à leur tête celui dont nous venons d'être décapités.

La nouvelle à peine connue n'a pas, à vrai dire, causé de surprise : car, depuis quelques mois, les salles de rédaction et les presbytères l'attendaient avec une impatiente sympathie ; mais, de toutes parts, l'applaudissement a éclaté vibrant et respectueux.

Les journaux, les bulletins ont célébré le savant ouvert aux diverses branches de la science, le théologien profond, le philosophe puissant, le fin littérateur, le soldat sublime, le prêtre. Il nous paraît naturel de mettre surtout en relief dans ces quelques lignes tout ce qu'il y a de basque en Monseigneur Mathieu.

o°o

Quand, il y a un quart de siècle, la cloche de Hasparren égrenait les notes douloureuses du glas, un homme sortait de chez lui, entrait à l'église, enlevait son tablier de travail et, face au tabernacle, chantait d'une voix superbe un Salve Regina pour l'âme

du défunt. Reprenant ensuite son tablier, il retournait à la besogne, heureux d'avoir accompli ce bel acte de charité.

Ce chantre, ce chrétien, ce Basque délicat et artiste s'appelait Bernardin Mathieu ; il méritait que Dieu choisît parmi ses dix enfants un coeur capable de s'élargir jusqu'au sacerdoce, jusqu'à l'épiscopat. Joseph-Clément entendit l'appel.

Au collège de Hasparren, puis à Larressore, le petit séminariste apporta son caractère essentiellement euskarien, c'est-à-dire indépendant et volontaire. Son goût de l'indépendance lui fit trouver dure la vie en commun, soumise aux mille préceptes du règlement ; pour ne point s'ennuyer de ce régime, il s'appliqua à toutes les études avec une volonté farouche. De là naquit cette intellectualité merveilleuse que chacun admire en Mgr Mathieu et qui, à première vue, ne semble pas être du terroir.

Aussi, après un stage brillant au Grand Séminaire de Bayonne, le jeune étudiant fut-il dirigé sur Rome pour y préparer son doctorat en théologie. On ne peut vraiment " travailler" la Bible sans quelque connaissance de l'hébreu. Chacun sait l'importance du vocalisme dans cette langue. Mgr Mathieu nous a dit comment il fut entrainé à cette occasion à réfléchir sur sa langue maternelle et les services que l'analyse du basque lui a rendus pour l'étude des alternances vocaliques.

Docteur en théologie, l'abbé Mathieu partit pour Louvain. Il voulait y approfondir la philosophie thomiste. Ce système idéaliste, conçu par réaction contre le matérialisme de Siger de Brabant, n'eût sans doute pas charmé, dans sa forme primitive, un Basque ami des réalités tangibles. Mais les maîtres, qu'il trouva à l'Institut supérieur de philosophie de l'Université belge, lui enseignèrent l'art de renouveler la doctrine de Saint-Thomas, en la fondant sur les dernières données de la physique, de la chimie et de la psychologie expérimentale. Les examens du jeune thomiste furent si brillants que Monseigneur Deploige, recteur de l'Institut, obéissant

aux suggestions du cardinal Mercier, écrivit à Monseigneur Gieure. Il lui demandait de permettre à l'abbé Mathieu de poursuivre ses études en vue de l'agrégation, afin qu'il pût rapidement devenir professeur de Faculté.

Mgr l'Evêque de Bayonne ne voulut pas enlever au diocèse l'une de ses lumières et, après un an de vicariat à Saint-Martin de Biarritz, il lui confiait au Grand Séminaire les chaires de Dogme et d'Economie politique .

Ceux qui ont eu le bonheur de suivre ces cours ne sont pas à la veille d'en oublier l'ordre rigoureux, la logique impeccable, les aperçus largement ouverts sur des horizons très variés. A l'occasion, le théologien se faisait philologue et sachant que le langage est de la psychologie pétrifiée, nous montrait, par exemple, que ens et verum convertuntur même en basque, où la racine egi- signifie à la fois " fait " et " vérité ". D'autres fois, tel mot euskarien traduisait le latin ou le grec mieux que n'eût fait un mot français. Ainsi l'anthrôpeuesthai de Platon devenait notre gizontzea.

Mais là où le maître se révélait surtout basque, c'était en Economie politique. Ses thèses sur la décentralisation administrative et les lois successorales regoignaient admirablement les données du vieux Droit euskarien. Nous ne croyons pas d'ailleurs qu'il ait songé un instant à faire l'apologie des Fueros ; mais c'était pour nous, jeunes régionalistes, une douce joie de voir nos sentiments justifiés par la froide raison de notre professeur.

En 1914, la guerre éclate. Brancardier de corps, puis brancardier divisionnaire, il fera office d'aumônier et les Basques surtout seront heureux de pouvoir s'adresser dans leur langue à un prêtre de chez eux. Les heures noires ne manqueront pas, mais l'abbé Mathieu saura les traverser courageusement. Nous ne saurions passer sous silence ce fait héroïque raconté par Mgr Gieure dans sa Lettre pastorale du 29 septembre.

" Un jour, à la veille d'une attaque, il reçoit un télégramme

qui brise son coeur : mère mourante. Il demande de voler auprès de sa mère. Le capitaine lui dit : j'accorde la permission. Mais si votre mère était morte, j'aurais refusé, parce que demain, pour l'attaque, nous avons besoin de vous au milieu de nos hommes. Au moment de partir, l'abbé Mathieu reçoit une seconde dépêche : mère morte ! — Et le soir il remonte aux tranchées, l'âme meurtrie. Le lendemain, après avoir pleuré sa mère, refoulant sa douleur, il servait héroïquement, sur le champ de bataille, sa seconde mère tendrement aimée comme la première : la France."

Un homme d'une telle trempe ne sait pas être brave à demi : on ne s'étonne point qu'il ait été cité une fois à l'ordre de la division et une autre fois à l'ordre de l'armée.

La guerre finie, M. l'abbé Mathieu reprenait ses travaux théologiques. Encore quelques années et Monseigneur le nommait chanoine et supérieur au petit séminaire Saint-François-Xavier d'Ustaritz.

A la tête de cette Institution, comme ailleurs, sa bonté et sa droiture éclatèrent. Il n'avait aucun goût pour les petites adresses. En vrai Basque, il estimait que la suprême habileté était de jouer franc jeu : aussi son enseignement était-il sans fard, même dans les sujets les plus délicats ; ses conseils directs, ses attitudes nettes. Faire confiance, inspirer confiance, telle semble être sa devise, en toute occasion ; et, à ce point de vue, on n'aurait peut-être pas tort de le considérer comme le moins béarnais des Haspandars.

M. le supérieur s'intéressa très particulièrement aux cours de basque du petit séminaire : il assistait volontiers aux classes d'histoire régionale, enrichissait de ses deniers la bibliothèque euskarienne, encourageait dans ses travaux le jeune professeur régionaliste. " Je crois que je vais avoir la vocation de bascophile" disait-il en souriant.

De fait, il ne tarda pas à se montrer vraiment bascophile.

Un jour vint, où, après une belle étape, Gure Herria faillit disparaître. Une réorganisation devenait nécessaire. M. le chanoine Mathieu fut prié de mettre son influence au service du comité. De fort bonne grâce il encouragea la revue renaissante, de la voix et du geste : voix pleine de raison ; geste de celui qui donne et qui se donne. Dès cette minute l'Association l'élut président à l'unanimité. Sous son haut patronage, de grands progrès ont été réalisés. Comment ne lui en serions-nous pas reconnaissants ?

º º º

Or, à Pâques, Mgr l'évêque appelait M. le chanoine Mathieu auprès de lui en qualité de vicaire général.

— Les temps sont proches, disaient les prophètes.

Peu de mois après, un décret de Pie XI appelait le jeune vicaire général aux honneurs de l'épiscopat.

Il y a 75 ans, un Basque était l'objet d'un décret analogue. C'était Mgr Hiraboure. Il avait été professeur à Larressore avec MM. Dassance, homme aussi aimable qu'érudit, mort chanoine titulaire de Bayonne ; Haramboure, décédé vicaire général du diocèse ; Cestac, le futur fondateur de N.D. d'Anglet, etc. Il fut vicaire à Saint-André et vicaire général. Mgr Hiraboure travailla sérieusement la langue basque et fut l'un des premiers à demander l'enseignement régional pour les séminaristes. Enfin il fut nommé évêque d'Aire et de Dax. Estimant que son premier devoir était d'instruire son peuple, il confia l'administration à divers bureaux bien choisis et se livra sans merci à la prédication, écrivant des mandements très pratiques, se mêlant à ses missionnaires pour le ministère de la chaire et du confessionnal. Alliant à ce zèle apostolique une charité sans borne, il pouvait dire sur son lit de mort : " Je ne fais pas de testament, je ne laisse rien ! "

Certainement, du haut du Ciel, Mgr Hiraboure bénit son successeur actuel Mgr Mathieu, en qui il doit trouver des goûts qui ne lui étaient pas étrangers.

Mgr Hiraboure reçut un accueil triomphant à Aire comme à Dax. Nous en sommes sûrs, les Landais fêteront avec enthousiasme le nouveau pontife que la terre basque leur envoie. Mais ses compatriotes — et surtout Gure Herria — ne le laisseront pas partir sans l'avoir remercié de tout le bien qu'il a fait parmi eux et s'être inclinés, avec un respect mêlé d'affection filiale ou fraternelle, sous sa jeune bénédiction.

Pierre LAFITTE.

GURE HERRIA
1931
Nº 5. Sept-Oct.
pp. 385-391.

Les Etudes Basques

à travers les siècles.

Monsieur le Président,

Mesdames, Messieurs,

Quand, il y a quelques années, on annonça la création d'un Musée Basque à Bayonne, les mouvements divers ne manquèrent pas dans l'opinion publique. " A quoi bon ? " disaient les sceptiques, en haussant les épaules. " Ce sera un four ! " proclamaient élégamment les mauvais prophètes. Un Ustariztar que je connais bien s'écriait : " Quel malheur ! On va parcourir nos villages, fouiller méthodiquement nos vieilles maisons, nos cimetières, nos églises peut-être, pour les dépouiller de leurs meubles, de leurs outils, de leurs curiosités les plus caractéristiques ; bref, on va apprendre au basque à céder pour un peu d'argent ses souvenirs les plus sacrés. "

Or, M. Le Commandant Boissel, sourd à toute parole de découragement, attentif à ménager des susceptibilités après tout légitimes, a mené les opérations avec une constance toute militaire. Cassandre n'a plus eu qu'à se taire et Bayonne à remercier l'habile créateur du Musée Basque.

Les Basques patriotes, je ne le cache pas, regrettent toujours un peu cet exode du patrimoine national en pays voisin. Ils se consolent pourtant à la pensée que peut-être beaucoup d'étrangers se contenteront de visiter le pays basque à Bayonne et ne viendront plus les admirer à domicile. C'est si ennuyeux d'être admiré à bout portant ! Mais ils sont surtout heureux de trouver ici un centre privilégié de documentation et d'études, qui pourra devenir comme Euzko-ikaskuntza de Saint-Sébastien ou Euzkerea de Bilbao, un foyer de renaissance euskarienne : ne voyons-nous pas déjà dans cette maison hospitalière la parole, la musique, la peinture, la danse

et même la T.S.F. au service de la cause basque ?

Un Académicien constatait l'autre jour à Biarritz que l'Europe n'avait plus le goût de la science désintéressée. Il souhaitait des oasis, où l'esprit humain pût se reposer un peu du prosaïsme farouche d'une vie de moins en moins spirituelle. M. Boissel, permettez-moi de vous le dire, votre oeuvre réalise le voeu de M. Valéry, et je comprends la fidélité de l'élite nombreuse qui s'intéresse à vos brillantes initiatives.

Voilà pourquoi l'Ustariztar dont je parlais tout à l'heure a accepté d'imposer silence à ses scrupules et de faire aujourd'hui un voyage rapide à travers les siècles, pour y étudier l'évolution des idées chez les historiens et les linguistes qui se sont occupés du pays basque.

ººº

Auguste Comte affirme qu'à travers les siècles l'esprit humain est passé par trois stades : durant le stade théologique nos ancêtres ont cherché dans des mythes l'explication des choses qu'ils ne comprenaient pas ; durant le stade métaphysique, on a cru que généraliser hâtivement un problème c'était le résoudre ; enfin, maintenant que se trouve entamée l'ère positive, nous prétendons nous en tenir aux pures données de l'expérience. MM. Veyrin et Gallop ont eu l'idée d'appliquer ce rythme ternaire à l'histoire des études basques. De fait cette loi des trois états offre un cadre assez commode pour l'exposition des diverses théories qui nous occupent ; mais il est bien entendu que nous ne lui accordons pas de valeur objective.

Voici par exemple la solution mythologique du problème de nos origines ; des écrivains intrépides, comme Churruca, ont soutenu que les Basques sont les représentants les plus authentiques de la race primitive et ont conservé intacte la langue d'Adam et Eve. Remarquons toutefois que cette galéjade date au plus tôt du XVIIIº siècle.

La version officielle de certaines gens d'Eglise, qui n'en faisaient d'ailleurs pas un article de foi, était plus modeste : s'appuyant sur l'historien Josèphe, Saint-Jérôme, Saint Isidore, Don Rodrigue de Tolède, ils voyaient dans la race basque un rameau de l'arbre japhétique. Tubal, cinquième fils de Japhet, serait venu d'Arménie en Espagne en l'an 2174 (je cite Iztueta) et y aurait commencé l'exploitation des mines de fer. Le chanoine Inchauspé a été, je crois, le dernier représentant de cette école, dont Astarloa et d'Iharce de Bidassouet furent au début du XIXº siècle les porte-parole les plus éloquents et les plus extraordinaires.

Quant au libre-penseur Augustin Chaho, un libre-penseur à la page, puisqu'il admettait le caractère historique de la Bible, il faut avouer qu'il a donné encore plus de liberté à son imagination. Il a créé de toutes pièces un grand ancêtre à notre petite patrie. Evidemment, son esprit dégagé de toute mythologie, comme il disait, ne pouvait se fonder que sur des faits. Or, la langue basque lui offrait l'expression aitoren seme qui signifie " fils de bonne famille ". Par malheur, le linguiste souletin n'avait pas remarqué que aitoren n'était qu'une variante phonétique de aitonen " bons pères " :\en conséquence, il fit de aitoren le génitif d'un nom propre et traduisit l'expression par " fils d'Aitor ". Logiquement il décida qu'Aitor était le père de nos pères et il célébra en termes sublimes la vie de cet illustre inconnu, " le premier fiancé de la nature sauvage ".

Aussi logiquement, quoique avec un appareil scientifique plus développé, d'autres ont voulu interpréter Diodore de Sicile, Pomponius Méla et le divin Platon dans le sens d'une hypothèse vraiment grandiose. Les Basques seraient les derniers représentants des Atlantes, peuples qui auraient habité les plaines merveilleuses d'une île plus grande que la Lybie et l'Asie, d'une île actuellement engloutie par la vaste mer. Pierre Benoît a ressuscité l'Atlantide et l'on peut se demander si la fantaisie du romancier n'est pas aussi convaincante que la science de M. d'Abartiague. Je regrette

évidemment de ne pas pouvoir m'arrêter à considérer les pieux Atlantes en robe blanche, pareils aux Celtibères de Strabon, chantant leur dieu au clair de lune, par une radieuse nuit d'été. Mais j'en ai dit assez sur les solutions qui paraissent relever surtout de l'imagination créatrice.

L'ère métaphysique est celle où l'homme se contentait de tirer des conclusions hâtives de faits insuffisamment contrôlés. Entre nous soit dit, ce stade n'est pas près de finir : il y a de par le monde tant d'écrivains pressés et tant d'esprits superficiels ! Quoi qu'il en soit, M. Rodney Gallop nous donne comme principal représentant de cet état intellectuel Guillaume de Humboldt, qui, au début du siècle dernier, écrivit ses Recherches sur les habitants primitifs de l'Espagne. Le philologue prussien soutenait que les Basques étaient les premiers habitants de la péninsule. Déjà 500 ans avant J.-C., le géographe Scylax écrivait : Les Ibères d'Ibérie sont les premiers habitants de l'Europe. Et Tacite, au livre VI de ses Annales nous montre qu'en 465 avant l'ère chrétienne des Ibères habitaient au nord de la Mer Noire et aussi dans le Caucase. De là à conclure que les Basques sont le plus ancien peuple de l'Europe, il y a loin ; car il faut démontrer qu'Ibère est synonyme de Basque. M. Humboldt s'y essaya à coup d'étymologies et d'hypothèses souvent téméraires, qui attirèrent pourtant sur le problème basque l'attention du monde savant. Il le fit avec un talent incontestable.

Mais sa théorie n'était pas nouvelle. Le poète Prudence (348-410) se vantait déjà au IVº siècle d'être vasco iberus et les historiens basques comme Garibay (1571), Poça (1587), Echave (1607), Oihenart (1638), Larramendi (1745), Astarloa, Erro et leurs disciples ont soutenu cette doctrine avec beaucoup d'éloquence, sans craindre d'ailleurs de la combiner avec celle de l'origine japhétique de leurs aïeux : Tubal et son fils Ibéro seraient les premiers pères des Ibères, c'est-à-dire des Basques, en particulier des Souletins, appelés en eskuara Ziberotarrak.

En dehors du pays, dès le XVIº siècle, Beuther, Marineo Siculo, Florian de Ocampo, Ambrosio de Morales ont discuté la question : mais les grands ennemis de la thèse ibérienne ont été Mayans, l'adversaire de Larramendi, Traggia, l'adversaire d'Astarloa, surtout Van Eys et Vinson, partisans de la thèse celtique.

D'ailleurs, M. Vinson, dont on peut dire qu'il a touché à tous les problèmes basques avec une égale assurance, mais une compétence inégale (singulièrement en philologie), rencontra sur son chemin un vrai philologue. M. Hugo Schuchardt, dans son ouvrage intitulé Die iberische deklination affirma la parenté de la langue basque et de l'ibère. En somme, le savant linguiste autrichien reprenait sous une forme nouvelle la thèse de Humboldt et de Luchaire. Il détruisait du même coup celle de M. Philippon, pour qui l'ibère était essentiellement indo-européen et, par conséquent, étranger au système agglutinant basque. Je ne crois pas que M. Vinson ait jamais pu trouver une réplique sérieuse aux arguments de M. Schuchardt.

Le poète Martial, né à Bilbilis en l'an 40, semble les mettre d'accord en affirmant que ses compatriotes étaient à la fois celtes et ibères.

Nos, celtis genitos et ex iberis,
Nostrae nomina duriora terrae
Grato non pudeat referre versu.

Fils des Celtes et des Ibères,
Ne craignons pas de jeter dans nos vers harmonieux
Les noms un peu durs de notre terre.

Les partisans des diverses thèses signalées jusqu'ici s'appuient surtout sur la langue basque. Appui bien fragile, car, nous le verrons plus loin, notre " eskuara " est si complexe qu'il paraît bien difficile de décider quel en peut être l'élément primitif. D'ailleurs, le problème linguistique serait-il résolu, que le problème de la race resterait pendant : un peuple change en effet souvent de langue au cours des siècles.

Certains savants ont tenté d'arracher le mot de l'énigme à l'anthropologie. M. Arthur Campion dans ses Euskariana a résumé et complété, les uns par les autres, les témoignages des spécialistes les plus illustres. Il cite des anthropologues : Hamy, Quatrefages, Valet de la Pouge, Taylor, Topinard ; des préhistoriens : de Mortillet, Pitard, Carthailhac ; des protohistoriens : Retzius, Max-Müller, Lenormant, Camille Jullian, Alex. Bertrand ; enfin des archéologues : Obermaier, Schulten, l'abbé Breuil, les frères Siret, Boch y Guimpera, Broca, Collignon, Aranzadi, Passemart. Il résulte provisoirement de la confrontation des données assez disparates offertes par ces doctes travailleurs : que l'homme habite nos mentagnes depuis environ 150 siècles ; que nécessairement son type a évolué en cours de route ; que bien des éléments étrangers sont venus s'ajouter à la race primitive ; mais que, somme toute, la race basque est restée toujours suffisamment distincte pour constituer dans le monde un groupe ethnique très particulier.

En langage savant, on pourrait résumer ainsi la généalogie probable du peuple euskarien : une race datant du paléolithique, telle que nous la révèlent les grottes d'Isturitz et de Saint-Martin d'Arbéroue, s'est mêlée aux dolichocéphales méditerranéens 60 siècles avant J.-C. ; au milieu de civilisations assez diverses, elle paraît garder sa physionomie particulière durant des millénaires ; vers le Nord, on remarque cependant qu'une certaine parenté s'établit avec les Celtes brachycéphales aux environs du VIIIº siècle et au Sud avec les Ibères à partit du Vº ; mais la race ne semble pas se laisser assimiler par les nouveaux arrivants ; en tout cas, dès le second siècle avant notre ère, on la trouve stabilisée et semblable à elle-même jusqu'à nos jours.

Toute cette préhistoire est captivante, je n'en disconviens pas, et ses multiples mystères permettent aux imaginations de se livrer à d'innombrables hypothèses.

— Mais, me direz-vous, ne vaudrait-il pas mieux suivre les

Basques dans leur histoire plus récente ? Personnellement je le pense. Cependant je ne cacherai pas la difficulté qu'offre cette entreprise.

L'unité politique faisant défaut depuis longtemps, sinon depuis toujours, à notre race, les diverses provinces n'ayant sans doute jamais été indépendantes, sauf la Navarre, chaque province ayant souvent changé de maîtres au cours des siècles, on conçoit l'extrême variété des problèmes qui se posent et l'impossibilité morale d'écrire une histoire ordonnée de notre peuple. Ajoutez à cela l'éparpillement infini de la documentation et les hiatus nombreux qui en rendent le maniement très délicat.

Prenons, par exemple, le paya basque français. Dès le XIº siècle, le démembrement des provinces est réalisé. La Soule, séparée de la Navarre et du Labourd, constitue d'abord une vicomté dépendant du duché de Gascogne ; de 1152 à 1449, c'est la domination anglaise ; Gaston de Foix enlève la Soule aux Anglais et doit la céder à Louis XI ; celui-ci la vend à Gaston de Béarn ; enfin Henri IV l'unit à la France. Si l'on veut étudier l'histoire de la Soule, il faut donc se documenter à Bordeaux, Pampelune, Pau, Londres, Paris ; et, comme les archives ont souvent subi des transferts, des pillages, et des incendies, on devine le travail colossal qu'exigerait la composition d'une histoire complète de cette province minuscule. Multipliez par 7 ces difficultés et vous vous ferez une idée approximative de l'effort et de l'argent que coûterait un travail d'ensemble sur les neuf derniers siècles des sept provinces basques.

Honneur donc à ceux qui, suivant le conseil de Descartes, divisent les difficultés pour les mieux résoudre. Je veux parler des monographes intrépides et consciencieux, c'est-à-dire de Oihénart, Veillet, l'abbé Duvoisin, Marca, Bélasque, Menjoulet, Jaurgain, Haristoy, le Rév. Webster, Darricau, Bernadou, Ithurbide, Ducéré, et de leurs continuateurs actuels. A leur tête, nul ne sera

étonné de me voir placer MM. les Chanoines Daranatz et Dubarat, dont les oeuvres considérables ont mérité les plus hautes distinctions de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. A côté d'eux, que l'on me permette de saluer M. de Urquijo, l'homme le mieux renseigné avec M. Georges Lacombe sur toutes les questions bascologiques, MM. Etchegaray, Munarritz, Nogaret, Gallop, Cuzacq, les frères Dop et l'infatigable abbé Etcheverry.

Grâce à eux, le passé se révèle tous les jours davantage : ici, c'est un général, un écrivain, un évêque, un corsaire que l'on ressuscite ; là, c'est une bataille, une guerre, une révolution que l'on reconstitue ; telle page fait revivre un exploit oublié ; telle autre une honte familiale que les fils tiendront à réparer. Peut-être dans un ou deux siècles quelqu'un réunira-t-il ces épis pour en former une lourde gerbe ? Quant à nous, hélas ! nous ne lirons pas, du moins ici-bas, le beau livre qui synthétisera harmonieusement les fastes de notre petite patrie.

°°°

Les savants ne s'accordent pas pour donner des Basques une définition anthropologique. Pour le Rév. Webster, le vrai Basque a les cheveux blonds et les yeux bleus ; pour M. Aranzadi, il a les cheveux châtains et les hanches larges ; M. Collignon parle de teint brun et de hanches très étroites. Quant aux Basques eux-mêmes, ils se définissent en se nommant eskualdunak, c'est-à-dire ceux qui parlent l'eskuara. La langue est le critérium de leur nationalité.

Cette langue a été aussi inconsidérément méprisée jadis par certains ignorants qu'elle est aujourd'hui célébrée et vantée par d'autres. De fait, on commence à peine à la connaître. Certes, depuis quatre siècles, on se penche sur elle pour l'étudier ; mais là où il faudrait des linguistes, on ne trouve souvent que de vagues amateurs de grammaire, pleins de bon vouloir, quelquefois très intelligents, mais dépourvus de méthode sérieuse.

Sur les origines de la langue, on ne sait rien : ce qui permet d'être intarissable. Ampère a écrit avec raison : " Le basque a partagé avec le celtique le privilège de faire dire à son sujet d'innombrables extravagances." Tandis que des exaltés comme Lahetjuzan de Sare, d'Iharce de Bidassouet de Hasparren, Astarloa de Durango en font la langue du paradis terrestre, mère de toutes les autres, Humboldt, Schuchardt, Urtel, Giacomino la rattachent à la langue ibérique. D'ailleurs Schuchardt s'est plu à étudier les rapports du basque avec le nubien, suivi en cela par Mgr Saint-Pierre qui publie en ce moment dans la revue Gure Herria un curieux travail intitulé : Basque et berbère. D'autres ont comparé le basque avec le grec, l'hébreu, le sanskrit, le japonais, l'égyptien, l'accadien, les langues ouralo-altaïques et les langues américaines. Bref, on a découvert entre l'eskuara et tout le reste des ressemblances frappantes. Si j'avais la foi généreuse d'un Astarloa, je n'hésiterais pas à chanter sur le mode majeur un hymne d'admiration qui commencerait ainsi :

Chantons la source féconde et sacrée
D'où ont jailli toutes les langues.
L'eskuara est la langue universelle
Et unique dont a usé jadis l'humanité.
Les siècles, les climats ont divisé les hommes
Et le basque s'est trouvé divisé
En des milliers de dialectes
Qui se sont de jour en jour différenciés,
Chantons, chantons cette source féconde...

Hélas ! pour passer au second couplet, ma foi est trop courte ; elle ne va pas jusqu'à transporter les montagnes du Caucase sur les bords de l'Atlantique et à précipiter le Nil dans les eaux de l'Adour.

Par contre, je trouve assez naturel que l'on étudie les rapports du basque avec ses premiers voisins : l'aragonais, le béarnais, l'espagnol, le français et le gascon. C'est le seul moyen d'éclairer

certaines difficultés de phonétique et même de syntaxe.

Larramendi le comprit et ne craignit pas, dans sa grammaire, d'instituer des comparaisons entre espagnol, français et eskuara, Chaho poussa plus loin la méthode : son Dictionnaire néologique en est une preuve. Mais les grands travailleurs dans ce sillon ont été ou sont encore MM. Schuchardt, Uhlenbeck, Vinson, Van Eys, Menéndez Pidal, Campion, Azkué, Sarofhandy et surtout M. Gavel. Quant aux disciples d'arana, ils nous paraissent trop réservés sur les rapports du basque et des langues romanes. Il n'est pourtant pas déshonorant de reconnaître ses dettes, en particulier quand on n'a pas à les payer !

Avant de passer aux travaux lexicologiques, il convient de saluer les essais de phonétique espérimentale de M. Th. Navarro pour les dialectes méridionaux et de M. l'abbé Larrasquet pour le souletin : ces investigations sont du plus haut intérêt scientifique.

Une question nous est souvent posée par les étrangers :

-- Mais enfin, votre basque, est-ce une langue riche ?

On peut répondre oui et non.

S'il ne s'agit que de compter le nombre de mots, évidemment le basque est plus riche que le français, au moins trois fois plus riche. Mais, il faut l'avouer, cette richesse n'est qu'apparente. Nous avons trop de synonymes. Nous sommes en pleine inflation verbale et notre couverture n'est certainement pas de 12 %. En d'autres termes, chaque mot a en moyenne sept synonymes ou variantes (1).

---

(1) Voici par exemple des mots qui correspondent au français papillon : altxabili, altxalili, apexa, atxamini, atximini, atxinini, atxitamatxia, atxitamatatxi, inguma, jainkollo, jaungoikuaren mandataria, jinkoaren oiloa, maripanpalona, michelele, mitxeleta, mitxirrika, mitxilote, mitxirikote, mitxerrena, mitxirika, panpina, pinpilinpauxa, pirtxilota, pinpilinpoxa, pinpirin, pitxilingaria, pinpirina, txipeleta, txiketa, txiribiri, txipitona, txirimita, txipilepeta, tximeleta, txirita, txiribili, tximirrita, tximirrika, txiruliru, txipilleta, txipilota, txibiri, txipiritona, tximilota, txintxitola, ulifarfaila, uliparpaila, zintzitoila, etc.

Voilà pourquoi le dictionnaire basque ne traduit qu'environ 10.000 mots français. C'est déjà coquet. On a évalué à 2.400 mots le vocabulaire de Bossuet. Avouez qu'avec cela notre prédicateur s'est tiré d'affaire assez honorablement. En somme, le vocabulaire basque suffirait à l'expression des idées les plus hautes, si nous savions nous en servir.

Les lexicographes n'ont pas manqué à notre vieille langue. En voici dont les travaux sont demeurés manuscrits : Landuchio (1562), Bidégaray (1675), Etcheberri, Pouvreau, Pierre d'Urte, Aizpitarte (1785), Aîibarro, Lécluse, Lacoizqueta, Duvoisin, Darricarrère, Hiribarren, Harriet, Foix. D'autres, plus heureux, ont pu mener à bonne fin la publication de leur dictionnaire : Larramendi (1745), Salaberry (1856), Chaho (1856), Fabre (1870), Van Eys (1873), Aizkibel (1885), Salcedo (1887), Mendizabal (1916) et nous ne parlons ni des manuels de conversation, ni des lexiques dont l'énumération serait fastidieuse. Mais le roi des dictionnaires basques est sans contredit celui de M. l'abbé Azkué, dont on ne saurait trop proclamer la clarté, la richesse, la précision, l'élégance. Comme, malgré tout, cet ouvrage est assez incomplet, déjà introuvable et d'un maniement peu commode, le R.P. Lhande a entrepris une oeuvre nouvelle qui se limite aux dialectes basques-français. Le premier fascicule parut en 1926, le second en 1928. Nous sommes heureux de vous annoncer que le troisième est sous presse et que désormais les fascicules paraîtront régulièrement.

Mais, à quoi bon les mots si on ne connaît pas l'art de les organiser en discours plus ou moins éloquents ? Cet art est celui qu'enseigne la grammaire. Le premier en date de nos grammairiens est le grand Oihénart : son travail est incomplet, mais son explication du verbe révèle un don d'analyse remarquable : on regrette que ses successeurs n'aient pas su l'utiliser : ils ont trop souvent compliqué les problèmes au lieu de les élucider. Ici l'ère positive a vraiment devancé l'ère théologique.

Le second grammairien est Pouvreau, dont M. le chanoine Daranatz a dit tout ce qu'on peut en dire. Viennent ensuite le biscaïen Nicoleta, le luzien Pierre d'Urte, prêtre apostat dont le Rév. Webster publia la Grammaire cantabrique en 1900, puis le docteur de Sare, Joannes d'Etcheberri, dont M. de Urquijo a fait imprimer les oeuvres en 1907. Les travaux de tous ces écrivains sont restés inédits jusqu'à ces dernières années et, de ce fait, comme aussi du fait de leur valeur réelle, leur influence a été presque nulle.

Enfin parut Larramendi. C'était un tempérament de feu. On connaît sa boutade contre les prêtres qui parlent mal le basque : " Je m'étonne, écrivait-il, de voir que les fidèles n'envahissent pas la chaire pour jeter à bas ces mauvais prédicateurs." Son imagination était puissante. Il a forgé une quantité considérable de néologismes, dont beaucoup ont passé la rampe, si j'ose dire, et sont devenus courants dans la littérature. Mais c'est surtout son Art de la langue basque qu'il convient d'admirer.

Cet ouvrage est évidemment imparfait. L'auteur n'a pas compris, par exemple, le système de déclinaison euskarienne et sa théorie de la proposition relative paraît inadmissible. Par contre, son exposition du verbe est pédagogiquement supérieure à des traités de conjugaison beaucoup plus modernes et révèle une connaissance des dialectes vraiment étonnante. Ajoutez à cela une foule d'idées tout à fait neuves en 1719 et dont les grammairiens n'ont tiré parti qu'assez récemment. Ainsi nous lisons à la page 163 de son livre : " le verbe passif ne porte pas ce nom parce qu'il signifie passion, car l'actif signifie également passion." Cette remarque est à la base de la théorie passiviste si magnifiquement défendue par M. Gavel. Son temps consuétudinaire fait songer à Louis de Eleizalde. En vérité on pourrait écrire un curieux chapitre sur les anticipations de Larramendi.

Après lui, nos grammairiens vont perdre 108 ans à de vaines discussions étymologiques. Ce sera le règne du délire. On verra

Astarloa se librer à des calculs effrayants et découvrir que le basque doit posséder quatre milliards cent-vingt-six millions cinq cent soixante quatre mille neuf cent vingt-neuf mots. Il se fatiguera à déchiqueter les vocables connus pour arracher un sens à chaque syllabe et, qui plus est, à chaque lettre. De ci de là, il aura évidemment des trouvailles ; mais son style surtout et son enthousiasme feront de lui un maître reconnu encore de nos jours par certains disciples d'Arana Goiri.

Parmi les vedettes de l'école étymologique, citons Erro, d'Iharce de Bidassouet, Churruca, Lahetjuzan, Hiribarren, Hatan, Mainguyague. D'Iharce de Bidassouet est surtout fameux par ses démêlés avec l'évêché : tous les matins au lever, il déchargeait son vieux fusil de c hasse dans la direction de Bayonne à l'adresse de Monseigneur et, satisfait du devoir accompli, allait célèbrer sa messe. Churruca est célèbre par sa prédiction de la fin du monde pour 1823. De Lahetjuzan, on sait la force herculéenne, qui lui permit de jeter à l'eau les deux gardes révolutionnaires qui voulaient le mener en prison. Enfin, l'abbé Mainguyague est connu pour sa découverte du mouvement perpétuel : on devine l'émotion terrible qu'il dut éprouver le jour où, devant plusieurs confrères invités pour la circonstance, il voulut mettre en marche les merveilleux rouages qui théoriquement ne devaient jamais s'arrêter, mais qui, effrayés sans doute par la perspective d'une course interminable, se contentèrent d'esquisser le geste du départ et s'obstinèrent à ne plus bouger.

Mais revenons à la grammaire. C'est en 1827 que parut la dissertation de M. l'abbé Darrigol sur la langue basque. C'est une étude analytique très poussée dont la lecture ne serait pas inutile même de nos jours. En particulier, on y trouve une excellente explication du verbe périphrastique admise actuellement par tout le monde. On s'étonne que l'auteur n'ait pas compris le mécanisme des verbes simples, dont il a fait des verbes "contractés". Il était hanté, je crois, par l'idée de ne trouver en basque qu'un seul verbe, le verbe izan.

Ce besoin d'unité lui a survécu et travaille les passivistes : le point d'application seul a changé. Ils tendent en effet à n'admettre qu'une conjugaison, quitte à inventer une nouvelle voix, la voix active, qu'ils adaptent tant bien que mal à cette conjugaison unique. Cette tendance se remarque surtout chez les grammairiens étrangers : MM. Stempf, Schuchardt, Albert Léon, Gavel, etc. Par contre, M. Vinson lutta toujours contre la passivité. Les grammairiens indigènes : MM. Gèze, Eleizalde, Ithurry, Azkué, Campion, Altube, Lacombe, Ormaechea, Zamarripa, Echaide, etc., ne paraissent pas très intéressés par cette discussion. Mais tous œux que nous venons de nommer, étrangers ou indigènes, nous ont donné des travaux de tout premier ordre, auxquels il convient de rattacher ceux du chanoine Inchauspé et du prince L. Lucien Bonaparte.

Hélas ! on insiste énormément sur la morphologie et pas assez sur la syntaxe. Je ne connais pas un seul ouvrage où la syntaxe ait été travaillée si ce n'est superficiellement ou à un point de vue très particulier. L'emploi correct des cas, des temps et des modes, la construction de la phrase euskarienne ne sont-ils pas cependant plus utiles pour qui veut écrire en eskuara que les plus belles théories sur les origines et l'évolution de nos suffixes ?

M. Lacombe adressait un jour ce petit conseil aux bascophiles : " Il ne suffit pas d'aimer la langue basque, il faut encore et surtout l'étudier." On pourrait ajouter : " Etudier le basque, c'est très beau ; mais, si l'on veut le conserver, il faut surtout le parler et l'écrire."

º º º

On raconte qu'un disciple d'Elisée Reclus avait composé un petit traité de géographie, dont il crut bon de faire examiner le manuscrit par son maître. Celui-ci le lui rendit quelques jours après, sans mot dire. Le jeune auteur un peu étonné l'interrogea.

— Cher maître, ne trouvez-vous rien à y changer ?

— Peu de chose. Le titre.

— Le titre ? Mais j'ai intitulé cela " France ".

— Eh bien ! mon ami, biffez France et écrivez Macédoine.

Mesdames et Messieurs, ce titre conviendrait à merveille à la conférence que vous venez d'entendre. Il nous a fallu jongler avec les dates et les noms propres, toucher aux disciplines les plus diverses, prodiguer l'encens et le sel... Puissé-je du moins vous avoir démontré que, durant quatre siècles, une foule de pionniers, d'inégale valeur sans doute, mais tous intrépides, nous ont ouvert des voies superbes dans le maquis euskarien. N'oublions pas ces travailleurs. Estimons-les toujours ; ayons même pour eux une place de choix dans nos coeurs de sincères régionalistes ; mais, penson-y bien, le vrai moyen pour nous de célébrer dignement leur mémoire, c'est de continuer leur noble tâche jusqu'à la mort.

Pierre LAFITTE.

GURE HERRIA
1932
Nº 2. Mars-Avril
pp. 139-152

Notre Maître :

M. le Dr ETCHEPARE

Le titre de maître n'est pas de ceux que nous aimons prodiguer. Nous l'avons reconnu naguère à Mgr Mathieu, qui a été le véritable " maître à penser " de notre génération turbulente et a su répandre autour de lui la passion du travail, de la logique et des vérités claires.

Aujourd'hui nous voulons saluer en M. Etchepare le " maître à écrire " de tous les jeunes écrivains basques.

Ce maître n'est pas un magister : ses leçons ne sont pas un code abstrait de conseils judicieux plus faciles à formuler qu'à mettre en pratique. Il ne cherche pas non plus, comme le cher Sabin Arana, à multiplier les raisonnements subtils pour conclure à la parfaite possibilité d'une littérature basque originale. Réaliste, il se contente de contribuer magnifiquement à la création de cette littérature et, contre tous les Eléates, il prouve en marchant que le mouvement est possible.

Voici déjà un bon quart de siècle que le maître marche. Il fit ses premiers pas dans l'Eskualdun ona sous la direction du défunt chanoine Hiriart-Urruty, le Veuillot des Labourdins. Chronique américaine, chronique locale, études médicales, politiques, économiques, littéraires, contes, M. Etchepare essaya tous les genres et y réussit ; plus plein que M. Hiriart-Urruty, moins dur que M. Abadie, il avait l'aimable fantaisie du premier, la syntaxe audacieuse et un peu tourmentée du second et l'emportait sur tous par la richesse de son vocabulaire.

Rien d'étonnant dès lors que l'on ait souhaité un recueil des meilleurs articles du jeune écrivain, comme nous souhaitons une anthologie des trois ou quatre grands journalistes basques. M. Etchepare, pour satisfaire au voeu d'un nombreux public, prépara et publia un volume où se trouvent, je ne crains pas de

le dire, les plus belles pages de la littérature basque.

Hélas ! pourquoi a-t-il fallu que deux chapitres malheureux vinssent déflorer un ouvrage si remarquable et faire descendre lamentablement le lecteur vers les tristes parages du scepticisme et des instincts les moins nobles ? Vertige d'une heure, sans doute ? Erreur de jeunesse ? Dieu seul le sait. En tout cas, M. Etchepare, tout en défendant encore la sincérité de ses idées printanières, reconnaît aujourd'hui que certaines expressions étaient réellement trop fortes. Il les regrette et c'est à son honneur. Mais son livre demeure ce qu'il est et l'on ne saurait prudemment le recommander à des âmes neuves.

Un jour, espérons-le, ce chef-d'oeuvre paraîtra dans une édition de tout repos.

En attendant, nous supplions tous les jeunes amis des lettres euskariennes de suivre régulièrement dans l'Eskualduna et Gure Herria les études magistrales où, dans une langue de jour en jour plus naturelle, plus souple et plus riche, M. Etchepare s'efforce d'intéresser le peuple basque aux problèmes les plus modernes. Ils apprendront à son école l'art de monnayer les idées les plus subtiles en formules concrètes, très assimilables, et d'enrichir leur jeu de nuances par d'habiles catachrèses.

Mais pourquoi parler d'articles éphémères, quand vient de paraître une oeuvre éternelle. Nous voulons parler du Beribilez, dont nos lecteurs ont eu la primeur et qui a été publié en une belle brochure de 112 pages du format de cette revue.

º º º

Beribilez est un récit de voyage. Du moins il se présente comme tel ; mais à le lire de près, le voyage est un prétexte à mille réflexions profondes, ingénieuses, ou simplement inattendues sur des thèmes bien différents. On sent que l'auteur avait beaucoup de choses à dire, des choses difficiles à relier entre elles, et

qu'il a été tout heureux de les fondre, comme par enchantement, dans l'unité pittoresque d'une randonnée en automobile.

Randonnée d'ailleurs très intéressante, quoique rapide : 357 kilomètres en une journée. Point de départ et d'arrivée : Cambo. But : Loyola. Aller par Saint-Jean-Pied-de-Port et Pampelune. Retour par Saint-Sébastien et Saint-Jean-de-Luz. Voila le schéma du parcours.

De bon matin, deux autos quittent Cambo-les-Bains et se dirigent du côté d'Itxassou. Ce village rappelle au docteur Etchepare les beautés du vieux jeu de rebot qui y fut toujours en honneur. On entre à Louhossoa, terre au riche kaolin. Voici Bidarray, dont le grand poète basque Adéma fut jadis le pasteur distingué : l'auteur n'insiste pas, sans doute pour ne point répéter le superbe portrait physique et moral qu'il a fait ailleurs de cet illustre écrivain.

La vallée de la Nive s'allonge capricieuse, mais toujours aimable : nos pèlerins admirent les coquets villages d'Ossès et d'Arrosa, leurs maisons " agriffées " à la montagne abrupte et les terres d'Ascarat amoureusement travaillées.

Uhart-Cize ! Ici un regret de ne pouvoir visiter Saint-Jean-Pied-de-Port, dont on nous donne une idée tout de même et en route pour Arnéguy, paroisse à quinze séminaristes. A la douane espagnole survient un premier contre-temps : le receveur est encore dans son lit, il faut attendre une heure le sommaire griffonnage qui lui sert de signature.

Enfin on pénètre en Navarre, on traverse Val-Carlos et c'est la montée désespérante jusqu'à Ibañeta, entre d'immenses rochers suspendus comme une menace au-dessus de la route et, au-dessous, d'effrayants précipices, avides de victimes.

On est heureux d'arriver à Roncevaux, où plane encore le souvenir de la mort de Roland ; mais les dames sont encore plus

curieuses de voir la fameuse pierre miraculeuse qui guérit la stérilité. Malheureusement, au dire d'un laboureur, cette pierre fort amincie par l'usage a été enlevée par l'archevêque de Burgos. Après une rapide visite du couvent, on traverse la vallée de Burguete : pays qui devient de plus en plus sauvage à mesure que l'on avance ; pays arriéré même en culture, puisqu'on y bat encore le froment sur l'aire...

Or voici la calme Pampelune, à demi endormie sous le poids immense de son passé, sauf durant les journées fébriles de la Saint-Firmin. Nos pèlerins vont à la cathédrale, la comparent avec celle de Bayonne, y admirent les chefs-d'oeuvre de ferronnerie et de sculpture que les artistes y ont accumulés et qui rappellent les beautés de Saint-Bertrand de Comminges et de N.D. de Chartres. Un tout aux cloîtres et l'on repart. Surprise ! de jeunes malandrins ont volé une montre dans l'une des autos, que l'on avait négligé de fermer à clef.

Bientôt une aimable clairière attire les regards de nos voyageurs. On stoppe, on pénètre dans la forêt prochaine et l'on choisit sur le gazon un emplacement convenable pour le repas de midi. Les dames s'empressent d'étendre une nappe, d'organiser le service de chacun fait honneur au menu. Comme à Cana, le vin vient à manquer, et tandis que l'un des messieurs va en quérie dans une maison voisine, un autre fait patienter son auditoire en entreprenant une rapide histoire de la Navarre. Le messager revient avec une bouteille et le repas continue, coupé de réflexions sur la cuisine espagnole. Au bout d'un moment, trois pauvres enfants et leur grand'mère viennent sans façon leur rendre visite et mendier les reliefs du pique-nique. On est bien obligé de reconnaître, ennles écoutant, que le basque se perd de jour en jour en Haute-Navarre et que seuls des vieillards comprennent encore la langue de nos aïeux.

Après le repas, au cours d'une conversation pleine de charme,

M. le Dr Etchepare rappelle l'origine navarraise de la famille de Garro et expose les principes gastronomiques du dernier représentant de cette noble race. (Pages délicieuses que l'on voudra relire).

Nos pèlerins, dûment restaurés, regagnent leurs autos, vont prendre le café à Lecumberri et entrent en Guipuzcoa à travers des gorges sauvages qui rappellent celles du Tarn.

On voit finalement poindre dans le lointain, puis grandir de proche en proche la " noble Tolosa " : c'est une ville, qui a su faire la synthèse de ses traditions les plus anciennes et de l'apport le plus nouveau des civilisations modernes ; elle a certainement subi, comme d'ailleurs toute la province, le choc violent de la révolution économique et industrielle de ces quarante dernières années, mais la secousse a été incapable de la faire dévier de sa ligne éternellement euskarienne.

L'un des chauffeurs était-il distrait par des considérations de ce genre ? Toujours est-il que son auto a tamponné un cycliste et qu'une discussion s'ensuivit entre l'écraseur et l'homme à la roue écrasée. Intervention pacifique d'un policier, estimation du dégât par un garagiste accommodant, réparation pécuniaire de la " casse ", et l'on sort rapidement de Tolosa.

M. le Dr Etchepare contemple au delà du pare-brise le beau ciel de Guipuzcoa et songe sans doute avec joie à la description qu'il en pourra faire dans son prochain livre : ciel plus clair que celui de Provence, moins dur que celui de Grèce. Faut-il ajouter : plus muet que celui du psalmiste (coeli enarrant glorian Dei) ? En tout cas, au cours de ses méditations géologiques sur les montagnes tourmentées qui encadrent le paysage, notre contemplatif ne sait à qui attribuer l'origine de la Vie sur la terre.

Mais voici Loyola. Beribilez nous décrit ce riche monastère sous tous les angles. Avant guerre, notre auteur avait eu la bonne fortune de visiter tout cela en compagnie d'un bon père jésuite

fort positif, qui lui avait révélé en toute simplicité les humbles débuts des splendeurs actuelles. Aujourd'hui le bon père n'est plus là : mais par le souvenir M. Etchepare le ressuscite et passe en conversant avec lui d'une salle à l'autre : voici un grenier converti en chapelle, une chambre à coucher devenue oratoire, et encore six chapelles dont nous pouvons admirer les statues, les peintures, les ornements, les reliques... Fête des yeux, fête du coeur et bientôt fête de l'esprit : car au sujet de l'autographe de Saint Ignace offert aux regards des visiteurs, un curieux débat s'élève, où le mystérieux jésuite refuse à Saint Ignace une intelligence hors-ligne, quitte à lui accorder le génie de la charité, tandis que le pèlerin s'efforce de démontrer qu'une charité aussi géniale ne saurait se concevoir sans une remarquable puissance intellectuelle. Nous souhaitons sincèrement la conversion de ce jésuite.

Avant de quitter Loyola, M. Etchepare et ses amis vont remercier Dieu, dans la chapelle à coupole, de la bonne journée dont il leur est donné de jouir, et le chapitre VIII de Beribilez s'achève par un hymne magnifique en l'honneur du Fondateur de la Compagnie de Jésus.

La journée est belle, c'est vrai. Mais elle est brûlante. Nos pèlerins ont besoin de se rafraîchir : ils pénètrent dans une buvette et y trouvent un client français, furieux et fort bavard. On le fait attendre et l'impatience lui arrache des malédictions contre les religieux. Ce petit-fils de Voltaire a le don de révolter l'un des amis de M. Etchepare, qui profite de l'occasion pour faire une comparaison assez violente entre le caractère des Français et celui des Basques.

On part, on traverse Azpeitia, puis Cestona, le Vichy espagnol, et l'on arrive à Zumaya. Ce village a été la résidence de l'abbé Domingo Aguirre, le grand romancier basque, l'auteur de Garoa, Kresala, Ufiamendiko lorea, dont le R. P. Lhande a étudié l'oeuvre

dans une conférence restée fameuse et à qui M. le Dr Etchepare a rendu hommage très longuement dans Gure Herria.

Voici Zarauz et l'Océan... Deux descriptions de la mer fort différentes, mais également nuancées : l'une s'attache à la poésie brutale du flot battant la roche dure, l'autre aux curieux mirages dont le golfe de Gascogne emplit les yeux du promeneur ami des horizons marins. Une comparaison de l'Atlantique et de La Méditerranée couronne ce chapitre.

Les autos ne s'arrêtent pas : on salue Orio, patrie des grands joueurs de joko garbi, village aux tuileries puissantes ; on salue Usurbil et l'on parvient à Saint-Sébastien, ville pittoresque, cosmopolite et bruyante. Les voyageurs descdndent de voiture et, tandis que ses compagnons se dirigent vers la plage, M. le Dr Etchepare écoute une conversation où retentit la popularité d'un guérisseur momentanément célèbre, dont il nous dit — avec une très confraternelle charité — tout ce qu'il pense.

La nuit tombe, " gau on zure ohantzean, Donostia ! " et, sur une route traversée par des autos-bolides, parmi les jeux fantastiques de la lumière reflétée par les eaux de l'Océan voisin, nos pèlerins se pressent vers la France. Renteria, Lezo, Pasajes, Irun, Behobia..., charmantes localités auxquelles il faut dire un " au revoir " rapide et plein d'émotion : car le Guipuzcoa est certainement la province, où s'est le mieux épanouie la race basque, avec ses goûts complexes d'aventure et d'ordre, de saine jovialité et de sage réserve, d'entrain au jeu et de travail.

On arrive à Saint-Jean-de-Luz pour dîner : mais la longue journée a fatigué certains de nos audacieux voyageurs : le coeur n'est pas au repas et c'est avec joie qu'ils s'en vont dans la direction d'Ascain, la patrie du beau langage classique. En traversant Saint-Pée-sur-Nivelle, on voit une fenêtre encore éclairée.

— Serait-ce la chambre de M. l'abbé Barbier, occupé à composer quelque nouvel ouvrage ?

Immédiatement, on songe à son Piarres, oeuvre soeur des romans de Domingo Aguirre...

On salue en passant Sourafde et Espelette endormis et ce n'est pas sans une joie profonde que l'on retrouve Cambo...

L'un des chauffeurs regrette bien sa montre volée à Pampelune ; les dames sont plus désolées encore de n'avoir pas vu la fameuse pierre de Roncevaux ; mais on les console en leur promettant que l'on retournera en Navarre exprès pour la voir...

Cette analyse squelettique de Beribilez ne donne évidemment pas une idée complète de l'ouvrage. La trame générale y est marquée d'une façon assez nette, croyons-nous. D'aucuns diront : trop nette ! Car dans le texte les transitions sont ménagées avec un art infini et les réflexions indiquées ici en quelques mots y tiennent en fait des pages entières. Mais ce qu'un compte rendu ne saurait traduire, c'est la variété des couleurs et du ton, grâce à un vocabulaire très développé et à une syntaxe protéiforme.

Nous espérons que nul bascophile sérieux n'omettra de placer le beau livre de M. le Docteur Etchepare dans sa bibliothèque, au rayon des oeuvres préférées, et que tous les écrivains y chercheront des formules modèles. Nous le disons en vérité, Beribilez est un ouvrage dont les amis de notre culture euskarienne parleront toujours

P. LAFITTE.

GURE HERRIA
1932
Nº 3. Mai-Juin
pp. 259-266

Autour d'une glose basque

du Xme siècle

Le dernier numéro de Gure Herria donnait à nos lecteurs une curieuse note de M. de Urquijo touchant les " gloses emilianenses ".

Le texte guec ajutuezdugu prouve que dès le Xº siècle le participe en -tu s'était introduit dans notre langue, que déjà *edun servait d'auxiliaire, enfin que -ek était la désinence active et que la conjugaison simple ne devait guère différer de celle du basque actuel.

En dehors de là, que nous dit ce bref document ? Que signifie-t-il ?

Les lois de la grammaire et de la phonétique courantes nous pousseraient à expliquer ajutu par le latin adjutum et à voir dans la formule un verbe transitif au passé que nous traduirions par " nous ne l'avons pas aidé ". Telle est l'idée que nous avons communiquée à M. de Urquijo et nous avons su que M. Gavel pensait de même. Il faut pourtant l'avouer, cette traduction s'adapte mal avec le contexte. On ne voit pas de quelle aide il s'agit.

La restitution et la traduction de M. Menéndez Pidal présentent une double hypothèse plus satisfaisante au point de vue sémantique puisqu'elles semblent concorder avec la glose espagnole " nos nonkaigamus ".

M. Albert Léon trouve la lecture guec *cajutu fort ingénieuse. Cependant, comme M. de Urquijo, il estime que *cajutu ez dugu est un passé. Il le traduirait littéralement par " nous n'avons pas tombé ". A la rigueur, croyons-nous, M. Menéndez Pidal pourrait défendre son présent, en supposant que des faits comme heldu da, johan da, il vient , il s'en va, sont des vestiges d'un

état de choses, où le participe ne marquait pas nécessairement le passé.

Quant à " nous n'avons pas tombé ", M. Albert Léon n'a aucune difficulté à le traduire en bon français par " nous ne sommes pas tombés ". Il semble bien que l'ancienne langue n'était pas trop sévère dans sa façon de traiter les verves transitifs et intransitifs : les verbes iraun, durer, irakitu, bouillir, iharduki, résister, et quelques autres se conjuguent comme s'ils étaient transitifs, ex. : irauten du, il dure, alors que l'on attendrait irauten da. Axular dit quelque part : Uliak irakinean ez du pausatzen, la mouche ne se pose pas sur l'eau bouillante. Même aujourd'hui on trouve dantzatu du, à côté de la forme normale dantzatu da, il a dansé.

M. Albert Léon nous faisait à ce propos une judicieuse remarque : c'est que les langues romanes ont de bonne heure usé de l'auxiliaire avoir pour former les temps du passé, même quand il s'agissait de verbes intransitifs. En français nous disons régulièrement " j'ai été, j'ai couru " et le peuple dit sans sourciller " j'ai tombé ", qui correspond à l'espagnol he caido. Les langues romanes n'ont-elles pas déteint sur le basque ? Il ne semble donc pas invraisemblable de traduire ez dugu *cajutu par " nous ne sommes pas tombés ".

Reste à savoir si la restitution *cajutu est aussi vraie qu'elle est ingénieuse et pourquoi on aurait traduit par un passé le présent espagnol nonkaigamus.

P. LAFITTE.

GURE HERRIA
1933
Nº 2. Mars-Avr.
pp. 185-186.

* Note du dactylo :
" Ur irakinean eztu uliak pausatzen." AXULAR
Gero. Kap. II § 24. Edit. Juan Flors, p. 78.

Une épée d'Académicien

On nous a demandé quelle était l'attitude de " Gure Herria " à l'égard de la souscription ouverte par " La Presse " de Bayonne, en vue d'offrir à M. Claude Farrère au nom des Basques son épée d'académicien.

Nous ne nous déroberons pas. D'autant que nous aurions donné notre avis, même si on ne nous l'avait pas demandé.

Notre intention n'est pas de faire de la peine à qui que ce soit. Les rapports de notre revue et nos rapports personnels avec " La Presse " sont par ailleurs trop cordiaux, et une gaffe peut échapper à la plus vigilante des rédfactons...

Notre dessein est clair. Nous voulons faire comprendre que le Pays Basque n'est pas une entité passe-partout au nom de laquelle n'importe qui peut applaudir n'importe quoi. L'Eskualduna, Aintzina et Gure Herria sont d'accord sur ce point et ont décidé de se montrer intraitables.

ººº

Bien entendu notre Revue n'a pas à entrer dans la question de savoir si M. Farrère est un écrivain supérieur à Claudel ou si la politique a joué dans son élection. Supposons que l'Académie ait couronné la meilleure plume.

Cela suffit-il pour que le Pays Basque soit mobilisé en faveur de Farrère ?

Celui-ci est venu comme Loti dans notre région. A-t-il, comme Loti, essayé de comprendre notre race, quitte à peindre une âme semblable à la sienne ? Non, il n'y a rien dans son oeuvre qui rappelle Ramuntcho ! Quelques pages de La marche funèbre et de

l'Atlantique sont consacrées à notre coin de terre, et c'est tout !

Alors pourquoi cette offrande de la Côte basque à un tel auteur ? Serait-ce qu'une âme soeur se révélerait à travers ses écrits ?

Hélas ! Duhourcau lui-même, dans "La Presse ", a reconnu que les livres de Farrère n'étaient pas faits pour nous...

°°°

Duhourcau a raison et nous tenons à le démontrer afin que l'on n'aille pas nous accuser de parti pris.

Certes Claude Farrère prêche partout le patriotisme et le courage ; il se montre sévère en général pour la bassesse et la cupidité.

Mais le sens chrétien que possèdent les Basques lui échappe totalement. Il parle de la religion sans la connaître : pour lui, protestants et catholiques n'ont pas le même Dieu, en mariage mixte les enfants peuvent être baptisés dans l'Eglise réformée, les femmes confessées dans la chambre d'un vicaire, toute lecture est permise à n'importe qui, etc..., etc... Tous ces détails sont dans Mlle Dax, jeune fille, roman ignoble, où les prêtres sont de gros naïfs et les vrais fidèles des imbéciles. Aux dernières pages du livre, comme Mlle Dax se fait adresser une correspondance " poste restante " par Fougères, sait-on quelles initiales elle choisit pour conserver l'incognito devant l'homme du guichet postal ? — Tout simplement A.M.D.G., anagramme de la devise " Ad majoren Dei Gloriam " de Saint Ignace de Loyola. Charmant, n'est-ce pas, pour une roulure !...

Dans Thomas l'Agnelet, on voit Thomas Trublet qui fait des voeux à la Sainte Vierge, prie devant un crucifix, et en même temps mène une vie de folles débauches, viole les femmes, et finalement se fait pirate. Dans la Marche funèbre, on voit aussi Mme Hennebont qui est, paraît-il, sincèrement pieuse, qui se confesse, qui mourra

religieuse, et qui a un amant, et invente de marier sa fille avec cet amant pour garder celui-ci sous la main et pouvoir continuer à être sa maîtresse... C'est sur ces modèles que sont fabriqués les " excellents chrétiens " de M. Farrère : on dirait qu'il cherche à confondre Tartuffe et le Curé d'Ars...

Pour être juste, disons qu'il a su quelquefois parler en termes sympathiques des prêtres et des missionnaires ; mais ceci ne compense pas cela.

°°°

Si nous sommes déjà séparés de Farrère par toute la question religieuse, je crois que le point de vue moral ne nous rapproche pas.

Ici point d'hypocrisie. Nous n'avons pas la prétention de faire passer tous les Basques pour des modèles de vertu. Nous sommes handicapés comme ailleurs par le péché originel, et commettons hélas ! le péché actuel avec trop de facilité. Du moins avons-nous le courage d'appeler mal ce qui est mal, même quand c'est nous qui l'avons commis et de ne pas le canoniser..., fut-ce en poésie.

Claude Farrère semble ignorer la pudeur, la retenue, la modestie, la pureté. A peine quelques livres propres dans son oeuvre, à savoir : Une jeune fille voyagea, L'Atlantique en rond, et les livres de guerre écrits avec Paul Chack...

La plupart des autres sont invonvenants :

1º) Les détails obscènes, les crudités, les descriptions de caresses, de préparation à l'amour foisonnent un peu partout.;

2º) On est surpris de trouver dans L'autre côté, La maison des hommes, Fumées d'opium, des réincarnations, des évocations plus ou moins diaboliques, et autres fariboles spirites ou occultistes ;

3º) Mais les thèses sont ce qu'il y a de plus atroce :

— Dans le Dernier Dieu, livre que l'auteur déclare avoir médité 14 ans, on voit un individu aller fatalement de l'amour-tendresse à l'amour-sensualité et finir en Océanie au milieu d'un troupeau de femmes indigènes, sous la protection d'une idole qui est un symbole obscène...

— Dans Les Petites Alliées, qui sont des courtisanes de Toulon, on fait de celles-ci le plus chaleureux éloge ; et le duc de l'Estissac, intelligent porte-parole de l'auteur, déclare que " jamais un amant, sous prétexte qu'il a payé, et que jamais un mari, sous prétexte qu'il a épousé, n'acquièrent aucun droit définitif sur le coeur ou sur le corps qu'on a bien voulu leur prêter — leur prêter ! car il ne s'agit que d'un prêt, d'un prêt temporaire et révocable au premier désir du prêteur. Et tout contrat tendant à modifier la nature primitive et instincitve de ce prêt ne peut être que l'oeuvre d'un tyran " (Les Petites Alliées, pp. 253, éd. Ollendorff in-12º).

C'est la négation même de la notion du mariage chrétien et de la famille chrétienne, c'est une apologie du divorce ; et voici l'etcheko-andere mise sur le même plan que la fille de joie (ibid., p. 130) : " Et pourquoi (les marins) traiteraient-ils une courtisane moins honorablement qu'une femme mariée ? L'une comme l'autre n'est-elle pas obligée à des complaisances sentimentales et sensuelles envers son seigneur et maître ? L'une comme l'autre, en rémunération de ces complaisances, ne reçoit-elle pas de ce seigneur le vivre, le couvert, et la parure ? L'une comme l'autre, par conséquent, ne vend-elle pas, très honnêtement et loyalement, son corps et son coeur à un homme, pour qu'il en use à son gré ? Où donc gît la différence -- autre part que dans les préjugés de certaines religions et de certaines morales conventionnelles ?"

Nos lecteurs nous pardonneront d'avoir mis sous leurs yeux ces " morceaux choisis ". Dans les Civilisés, Torral, qui n'est pas en général le porte-parole de l'auteur, soutient son droit à la

sodomie par des arguments analogues (éd. Flammarion, pp. 29 et 30) dont nous faisons grâce à nos abonnés.

ºº

Et nous demandons si vraiment le Pays Basque doit récompenser d'une épée d'honneur un écrivain si éloigné de toutes nos opinions ?

On a essayé de nous prendre par le sentiment. On nous a dit : " Mon cher, ne vous emballez pas. La question est complexe. Voilà un homme célèbre, à deux doigts de sa conversion religieuse. Il ne faudrait pas le décourager ! Le silence en pareil cas est de rigueur ! " Nous avons répondu : " Eh bien ! qu'on se taise ! Qu'on ne fasse pas de réclame à une oeuvre qui le fera bientôt pleurer, quand il songera au mal qu'elle a fait dans les âmes. Au retour de l'Enfant prodigue, on tua le veau gras, mais on ne chanta pas un hymne en l'honneur de celles qui l'avaient perdu..."

En tout cas qu'on ne mêle pas les Basques, qui n'ont rien à y voir, à cette histoire d'épée académique ; et qu'à l'avenir on réfléchisse avant de se lancer dans une aventure où l'on risque de perdre moralement et matériellement plus qu'on ne gagnera.

P. LAFITTE.

GURE HERRIA
1935
Nº 2. Mars-Avr.
pp. 134-138.

Le siècle des Dames

L'effort régionaliste des années que nous vivons se caractérise, je crois, par la place qu'il fait à l'activité de la jeunesse et surtout à la collaboration féminine.

En Pays Basque on n'avait pas songé à utiliser l'ingéniosité, la douce obstination, la gracieuse élégance des dames pour l'oeuvre de redressement qui s'impose. C'était un tort : car la tradition est gardée beaucoup plus par la mère et les grandes soeurs au foyer que par les hommes ; et du jour où la jeune fille a renoncé au particularisme de son pays, on peut dire que ce pays court à sa ruine.

Aussi est-ce avec bonheur que nous avons salué l'organisation des Begiraleak ou Gardiennes, dont la souplesse leur permet de travailler à la fois sur le terrain culturel, religieux, social et civique.

Gure Herria avait, dès ses premiers pas, compris qu'il était utile d'avoir recours à la gentillesse des Dames. Aussi a-t-il compté parmi ses écrivains les plus suivis MAYI ELISSAGUE (Mme Lebrun), dont nous espérons bien relire l'excellente prose, si pleine d'observation, de sentiment et de discrète poésie. Mme Rouget de l'Isle et la Vicomtesse Maïder offrirent aussi de charmantes pages en passant.

Maintenant viennent s'adjoindre à la revue Mme Gilberte Guillaume-Reicher, qui sait marier si aimablement la science à la littérature, Mme Mayi Ariztia, notre éminente folkloriste de Sare, Mlle Hillau, dont nous publierons les fines comédies euskariennes, Mlle de Jauréguiberry, éloquente conférencière régionaliste ; sans parler du retour de la Vicomtesse Maïder, qui nous

livre un lot charmant de vers harmonieux écrits naguère à la gloire du sol natal, ni de Mlle Personnaz dont nous avons tous, en décembre, tant goûté les gravures sur bois.

Honneur à ces dames qui veulent servir !

Merci à ces vaillantes qui veulent nous aider !

Mais qu'elles ne se contentent pas de travailler elles-mêmes. Qu'elles suscitent autour d'elles des ouvrières aussi actives que des fourmis, aussi joyeuses que des cigales.

Le siècle où se trouve engagée la vie de notre Patrie basque doit mériter le noble titre de " siècle des dames ".

P. LAFITTE.

GURE HERRIA
1935
Nº 2.Mars-Avr.
pp. 145-146.

Un bel exemple

GWALARN

En 1925 paraissait une revue littéraire en langue bretonne appelée " Gwalarn " (Nord-ouest). D'abord trimestrielle, elle devint me nselle en 1930. Autour de cette revue se groupa une élite qui a publié un nombre considérable d'ouvrages bretons, de traductions et de manuels. Le mouvement de " Gwalarn " mérite d'être connu et imité.

Créer une culture bretonne, à la fois élevée et populaire, tel est le but. Deux obstacles : l'insuffisance de la langue et l'inpréparation du public.

Certes, la langue bretonne travaillée par les auteurs et les linguistes du siècle dernier avait abouti à une certaine unification et fixation littéraire : on l'avait même enrichie de clairs néologismes.

" Gwalarn" décida de compléter cette évolution en imposant une orthographe fixe et rigide à tous ses collaborateurs sans exception ; de plus une grande quantité de termes nouveaux (faits à l'usage du peuple et non pas à l'usage des savants) enrichirent le vocabulaire breton.

Le public était plus difficile à transformer que la langue : d'un côté une masse pour qui " parler breton " était marque d'ignorance ; de l'autre une bourgeoisie, qui, francisée depuis des siècles, n'avait que mépris pour un patois de prolétaires. D'où le plan suivant : 1º) constituer une élite parlant, lisant et écrivant le breton ; 2º) avec l'appui de cette élite, aller droit au peuple.

º º º

Naturellement c'est aux intellectuels (professeurs, instituteurs, ingénieurs, avocats, étudiants, etc.) que l'on s'est adressé

tout d'abord et pour eux que l'on a créé une littérature nouvelle.

Contes, poèmes, nouvelles, romans, drames, comédies, oeuvres critiques, tels sont les genres traités dans le goût le plus moderne par une pléïade d'écrivains, dont voici les noms les plus connus : Abeozen, Bennak, Brenn, Keralban, Kerrien, Kerverziou, Kongar, Drezen, Hemon, Jarl, de Langlais, Malemanche, Mordiern, Meavenn, Riou, Tremor, Vallée, etc. Malgré de grandes divergences d'opinion, ces auteurs collaborent fraternellement en faveur de la culture bretonne.

Un bon moyen de renouveler l'inspiration, c'est l'imitation, la traduction, pourvu que l'on ne puise pas à une source unique. " Gwalarn " l'a compris. D'où la parution, traduites en breton, d'oeuvres grecques, espagnoles, anglaises, allemandes, italiennes, russes, irlandaises, galloises, japonaises, qui ont illustré des noms comme ceux d'Eschyle, Chaucer, Boccace, Shakespeare, Murray, Synge, Calderon, Blake, Shelley, Longfellow, Marlowe, Block, Goethe, Hoffmann, Twing, Chonagon, Piairais, etc. Et l'on annonce que les jeunes littératures européennes, flamande, hongroise, catalane, ou les anciennes littératures de l'Asie auront leur tour.

Pour lire toute cette production, il a fallu que l'élite fît un effort considérable et n'eût pas peur de se plonger dans les livres de grammaire et de lexicologie. On lui a d'ailleurs fourni d'excellents manuels, dont elle a su profiter sans respect humain, par fierté patriotique.

º º º

" Gwalarn " est donc très bien parti pour la conquête des intellectuels. Il ne lui reste plus qu'à aller au peuple. Ici aussi les directeurs du mouvement ont travaillé avec méthode : ils ont visé l'enfance.

Ils ont fondé une oeuvre appelée " Le breton des enfants " qui reçoit les dons que l'on veut bien lui faire : cela permet de cons-

tituer une réserve de livres bretons qu'on cède gratuitement aux personnes honorables qui désirent les répandre parmi les enfants peu fortunés : 19.000 francs de brochures bretonnes ont été ainsi distribuées.

" Gwalarn " a créé une nouvelle revue à bon marché " Kannadig Gwalarn " et publié une série d'ouvrages, illustrés, faciles et agréables en vue d'intéresser la jeunesse.

Enfin signalons la réédition entreprise des Romans du Peuple, collection de contes et de nouvelles vraiment populaires.

º º º

Voilà du beau travail.

Nous avons voulu résumer à l'usage de nos lecteurs un bel article de M. U. Bennak (Ar Falz, 1934, p. 204 sq.). Nous souhaitons que le magnifique exemple des Bretons incite nos compatriotes à savoir réagir contre une trop fréquente apathie et à épauler de tout leur pouvoir les hommes de bonne volonté qui ne songent qu'à une renaissance d'Eskual-herria !

P. ITHURRALDE.

P.S. — Pour tous renseignements complémentaires au sujet de "Gwalarn ", écrire à Brest, boîte postale 75.

GURE HERRIA
1935
Nº 2. Mars-Avr.
pp. 154-156.

Curiosités linguistiques

" Behereharta "

En bordure du chemin de fer, on trouve entre Villefranque et Bayonne une halte appelée Behereharta.

La première fois que l'on entend ce nom propre, on est un peu surpris par son aspect barbare. On songe au Nitebrudakita élégamment inscrit sur la carte d'état-major pour désigner une montagne bas-navarraise, et l'on se dit que le chef de gare a été trompé... comme le cartographe.

En réalité, le chef de gare n'a pas été trompé. Behereharta est une curieuse formation populaire, facile à expliquer. L'expression Behere-hartan, " dans ce Bas-fond " a été prise par le peuple pour un nom propre au cas-locatif, au point qu'on en a sans doute oublié le sens. Or, pour retrouver le nominatif d'un nom propre, il suffit d'enlever le suffixe -n qui marque l'inessif. Puisque de Erroman on peut tirer Erroma, logiquement de Beherehartan on a cru devoir former Behereharta.

Mais ce phénomène morphologique n'est pas un isolé dans le vocabulaire basque. On sent une tendance de la langue à partir du locatif d'un vieux mot pour la formation de nouveaux noms propres.

LOCATIF INDEFINI — Les noms propres se trouvant suffisamment déterminés par eux-mêmes ne prennent pas d'article ; et leur suffixe inessif ou locatif se réduit à -en après une consonne (Paris-en, à Paris) et à -n après une voyelle (Erroma-n, à Rome).

Qu'est-il arrivé ? C'est que l'on a oublié la valeur du suffixe -en, et que la lettre e a été rattachée au mot précédent, la lettre n demeurant seule comme marque locative. En d'autres termes, on s'est dit : Haltsu étant le nominatif de Haltsun,

Parise est le nominatif de Parisen.

Ainsi s'explique le fait que dans notre région (Pays basque continental) aucun nom propre de lieu ne se termine par une consonne, quelle que soit son origine. Ex. : Uztaritze, Miarritze, Donibane, Lione, Madrille, etc. Nul besoin par conséquent de recourir, comme Vinson, au suffixe ablatif -e de la 3e déclinaison latine.

LOCATIF SINGULIER — Pour désigner les habitations on a généralement recours en basque à la toponymie : Mendiburu, Bidarte, Uhalde, etc. Mais souvent aussi on a pris pour base le nom de l'habitant : Pauloren-baita, la maison de Paul, Jakesen-etxea, la maison de Jacques. Comme c'était un peu long, on a vite remplacé cela par l'expression elliptique : Paulorena, litt. la de Pierre, Jakesena, la de Jacques, exactement comme en grec, où le mot maison est sous-entendu entre l'article et le génitif du nom propre.

En partant d'un pareil nominatif on devait très régulièrement arriver aux locatifs Piarresenean, Jakesenean, litt. dans celle de Pierre, dans celle de Jacques.

Mais ces formes ont été considérées comme de nouveaux noms propres. On a perdu de vue l'article a qu'elles contiennent et le nominatif dont on les avait tirées. D'où toujours le même raisonnement analogique : le nominatif de Erroman est Erroma par simple suppression de -n, donc le nominatif de Piarresenean est Piarresenea par la même grâce.

Cela explique l'origine du fameux suffixe -enea des noms de maison.

LOCATIF PLURIEL — Des termes comme harri, pierre, gerezi, cerise, ezpel, buis, ont servi également à former des noms de maisons, de quartiers, de villages. On a dit à l'inessif pluriel: Gerezietan, dans les cerisiers, Ezpeletan, dans les buis,

Harrietan, dans les pierres. Mais ici encore on a pris ces formes pour des noms propres ; on a oublié que l'on avait affaire à des pluriels et l'on a dit : si Erroma est le nominatif de Erroman, pourquoi Harrieta ne serait-il pas celui de Harrietan ?

Nous savons bien que Hugo Schuchardt suit plutôt le chemin inverse. Il croit que -eta est un suffixe collectif apparenté au pluriel du suffixe latin -etum et que les formes harrieta, gerezieta, sont des témoins de la chose. Il suppose que ce suffixe de composition se serait glissé tout naturellement au pluriel de la déclinaison. Personnellement nous ne sommes pas sûr de l'irréductibilité de l'élément -eta. Nous pensons plutôt à un infixe -ta-. La lettre e serait la marque du pluriel. Comparez : herrietan, dans les villages, avec zoin herritan, dans quel village. L'élément -ta- n'est d'ailleurs pas purement locatif : on le rencontre jusque dans le verbe : arnoz-ta-tu, où il semble n'être qu'une variante de -da- (hegaldatu), de -tza- (hautzatu), de -ka- (nahikatu). Dans la déclinaison elle-même il serait intéressant de le rapprocher d'éléments analogues (nitaz = nitzaz dans le sens de "à mon sujet", enetzateko = enetako, nitaz = nikaz dans le sens assez rare de "avec moi").

Nous nous en tenons donc à l'hypothèse d'une reconstruction de Harrieta sur harrietan.

D'ailleurs, la tendance à partir du locatif pour la formation des noms de lieu se rencontre jusque dans certains emprunts. En somme, Lapurdi, n'est-ce pas le locatif latin de Lapurdum ? Akize, Dax, n'est-ce pas l'ablatif-locatif Aquis compliqué par la loi signélée plus haut pour Parise ? Enfin, un mot comme Ahazparne paraît construit sur le locatif français "à Hasparren" qui est devenu : A-hazparren-e = Ahazparne. On pourrait comparer cette forme à celle de ofron, (du français "au front") que l'on déclinait pendant la guerre en ofroneko, ofronetik, etc.

P. LAFITTE.

GURE HERRIA. 1935.
Nº 3. Mai-Juin. / pp. 259-261.

NECROLOGIE

M. Georges HÉRELLE

" GURE HERRIA " perd encore un de ses premiers collaborateurs.

M. Georges Hérelle s'est éteint le 16 décembre à l'âge de 88 ans.

C'était un vrai clerc, un homme qui avait tout quitté pour se vouer au culte de la vérité et des Belles-Lettres.

Professeur au Lycée de Bayonne, où il enseignait la philosophie, M. Hérelle, jeune encore, prit sa retraite proportionnelle et s'adonna à ses chères études.

Grand ami des civilisations grecque et romaine, familier des littératures italienne et espagnole, il fut le traducteur attitré de Gabriel d'Annunzio, de Fogazzaro, de Mathilde Serao et, d'autre part, de Blasco Ibañez, qu'il révéla à la France.

C'est ce lettré qui aura été le plus curieux chercheur en tout ce qui concerne le théâtre basque.

Son esprit largement ouvert, son goût franchement hospitalier, son intuition esthétique l'ont aidé à pénétrer ce qu'il y a de beau dans un art populaire, où les demi-savants ne voient souvent qu'un jeu incohérent, indigne de gens civilisés.

Voici les ouvrages qu'il a consacrés à ce sujet captivant :

1º) La représentation des Pastorales à sujets tragiques : on y trouve une étude fouillée des conditions dans lesquelles se préparent et se jouent les pastorales : rôle du régent, recrutement des acteurs, organisation matérielle de la troupe, liturgie de la représentation, conventions scéniques, récitation, chants, costumes, etc.

2º) Les Pastorales à sujets tragiques considérées littérairement : ce volume se divise en deux parties : la première est consacrée à la technique des pièces (métier, canon et style) ; la seconde nous raconte l'histoire du Répertoire : problème des origines, de la chronologie des cycles, des auteurs et des sources.

3º) Le répertoire du théâtre tragique. Analyse des pastorales réparties en six cycles : Ancien et Nouveau Testament, hagiographie, antiquité profane, chansons de geste, romans d'aventures, histoire légendaire.

4º) Le théâtre comique : xikitoak et koblak, mascarades souletines, tragi-comédies de carnaval, sénérades charivariques, parades charivariques, farces charivariques.

5º) Canico et Beltxitine, farce charivarique traduite pour la première fois du basque en français.

6º) Grand catalogue des pastorales à sujet tragique, analyses, indication des sources, bibliographie des pièces composées sur les mêmes sujets pour d'autres théâtres ruraux. Le manuscrit, prêt pour l'impression, a été confié à la bibliothèque du Musée basque de Bayonne.

7º) Les théâtres ruraux depuis le Moyen âge jusqu'à nos jours. Ce travail, encore à l'état d'ébauche, se trouve également au Musée basque.

Cette simple énumération nous dit assez combien M. Hérelle avait approfondi le problème des Pastorales et du théâtre rural.

Et nous n'avons pas parlé des articles nombreux consacrés à ce même sujet.

Certes avant lui MM. Humboldt (1801), Buchon (1839), Duvoisin (1841), Badé (1843), Fr. Michel (1857), Chaho (1856), Vinson (1883), Webster (1901), Vigée-Lecoq (1898), Albert Léon (1909) avaient étudié ces questions, mais ils ne l'avaient pas fait avec cette

ampleur et cette précision scientifique.

Découvrir et lire les 207 manuscrits connus, assister, crayon en main, à dix représentations, consulter les régents, compulser les vieux papiers, comparer avec les mystères du Moyen âge et le théâtre rural d'Italie, d'Allemagne, de Flandre, de Bretagne, du Roussillon, telle fut la méthode suivie par M. Hérelle. Aussi son oeuvre est-elle une véritable mine, dont les bascophiles feraient bien de tirer profit.

A l'heure où l'on songe à une renaissance basque, pourquoi, pour renouveler notre théâtre, ne pas nous fonder sur la tradition souletine, au lieu de nous perdre en imitations peu originales. Les travaux de M. Hérelle seront d'un grand secours aux initiateurs.

Mais le cher défunt était bien attaché aussi aux autres richessss du pays basque, en particulier au beau sport de la pelote.

La dernière fois que nous eûmes l'honneur de lui rendre visite, — à l'occasion de la mort de M. Saroyhandy, si je ne me trompe — il nous communiqua un poème du grec Damoxène, qu'il aimait bien, à cause, disait-il, de sa mentalité quasi euskarienne :

LE PELOTARI

Un jouvenceau d'environ dix-huit ans,
Un garçon de Cos, île féconde en dieux,
jouait à la pelote.
Nous nous assîmes sur les gradins pour le regarder ;
et la pureté de son jeu,
soit qu'il reçut la pelote, soit qu'il la renvoyât,
nous arrachait à tous des cris d'admiration.
Ah ! cette manière, cette maîtrise, cette précision,
quoi que ce soit qu'il fît ou qu'il dît,
C'était la beauté parfaite :
Je n'ai rien entendu ni vu de si gracieux.
Si j'étais resté là plus longtemps,
je crois que j'en aurais fait une maladie...

La beauté parfaite n'est en réalité, ni dans le jeu, ni dans les livres. Prions pour que le défunt qui la chercha parmi les créatures l'ait trouvée dans le Créateur qui l'a rappelé à Lui. Ce sera notre geste de reconnaissance à la fois basque et chrétienne. Puissions-nous réparer un peu ainsi les "injustices" dont parlait M. Georges Lacombe dans un bel article où il déplorait que l'Institut n'ait pas voulu ouvrir ses portes à la valeur hors-ligne de M. Hérelle.

P. LAFITTE.

GURE HERRIA
1935
Nº 6. Nov.-Déc.
pp. 512-514.

En Sorbonne

Le 14 mars fut un jour heureux pour notre revue. A cette date notre éminente collaboratrice, Mme Gilberte Guillaumie-Reicher a soutenu, en Sorbonne, ses thèses de doctorat, mettant le Pays Basque deux fois à l'honneur.

C'est en effet une Basquaise qui a mérité la mention " très honorable " — si rarement accordée — et le Pays Basque a tenu dans ses travaux scientifiques une très large place.

M. Fortunat Strowski était président du jury et rapporteur de thèse. Autour de lui, MM. Martinenche, Baldensberger, Ascoli et J.-M. Carré, tous professeurs de Sorbonne, constituaient un aréopage de choix.

La première thèse a pour titre : Théophile Gautier et l'Espagne. Elle est publiée chez Hachette.

La seconde est intitulée : Le voyage de Victor Hugo en 1843, en vente chez Droz, 25, rue de Tournon, Paris.

Au cours de la soutenance, d'intéressants problèmes ont été soulevés. Par exemple celui des sources espagnoles de Gautier, que Mme Guillaumie a découvertes en Espagne ; entre autres : sur la fondation supposée de Tolède, — sur la traduction des vers arabes de la fontaine des lions à Grenade, — sur les sources du roman Militona : (Cf. les vers de Mesonero dans les " Cartas españolas " de 1824). De même une longue discussion permit de serrer de très près les rapports de Gautier et de l'art espagnol.

La seconde thèse donna aussi occasion à nos érudits de reviser bien des détails autrefois admis couramment au sujet de l'intéressant séjour de Victor Hugo à San Juan, sur l'obscure question de l'Aventure de Pamplona et du retour de Hugo en France. Quant au " butin " littéraire que le grand poète emporta du Pays Basque, ce fut pour

les auditeurs de la soutenance une véritable révélation.

°°°

Nous ne saurions mieux faire que de recommander à nos lecteurs l'étude des deux ouvrages de Mme Guillaumie. Nous leur promettons quelques bonnes heures d'utile récréation : l'auteur sait en effet unir à la science la plus scrupuleuse le style le plus agréable.

Le Voyage de Victor Hugo, en particulier, s'offre à nous avec l'attrait d'un roman d'aventures.

Part-il de Paris pour se fuir lui-même ? pour mieux se retrouver? pour effeuiller plus à loisir le livre de la grande nature ? pour abriter une liaison sentimentale ? pour soigner sa vue ? pour collectionner des documents utiles à ses ouvrages ? Toutes ces hypothèses sont étudiées ingénieusement au cours du premier chapitre et l'itinéraire nous est exposé en détail.

Hugo quitte Paris et traverse la Loire en diligence. A Bordeaux, halte, qui permet à l'illustre voyageur d'étudier la ville, ses habitants, ses monuments, son histoire et de visiter le Charnier Saint-Michel. Ne pouvant garder longtemps l'incognito, le poète s'en va vers Bayonne à travers les Landes ensorcelées de la Chalosse et du Marensin. Il s'arrête à Bayonne, où il tâche de retrouver ses souvenirs de 1811, admire les vieilles demeures, le château de Marracq et la Cathédrale. Il fait également une halte à Biarritz, qui l'enchante : il passe par Bidart, où il signale, à la porte de l'église, " une sorte d'idole bizarre "; par Saint-Jean-de-Luz, " village cahoté dans les anfractuosités d'une montagne ", dont il aime " l'air de joie ". Il arrive à Béhobie, passe la frontière, traverse Irun, aperçoit Fontarabie, " village en or avec clocher aigu au fond d'un golfe bleu ", se laisser gagner par l'attrait d'Oyarzun, dont le nom reviendra plusieurs fois dans son oeuvre. Le voici enfin à Saint-Sébastien, dont il aime la nature âpre et sauvage, mais déteste les puces. Au cours d'une excursion, il

découvre San Juan de Pasajes où il reste six jours. Etape importante au sujet de laquelle on a écrit vraiment trop d'histoires. Mme Guillaumie met toutes les choses au point : en particulier la prétendu aventure de Pepa et la rédaction supposée des Contemplations. De San Juan, Hugo rayonne et fait, notamment, la promenade du Leso, dont il a omis de voir le fameux " Christ ". Bientôt le voyageur s'en va vers Pampelune par Ernani, Tolosa, Irurzun. En Navarre, il passe une nuit en montagne avec les contrebandiers, prend des notes très précieuses sur la capitale et son archéologie, enfin se révèle le héros d'une mystérieuse aventure, qui semble expliquer son départ précipité vers Bayonne. Mme Guillaumie nous explique pourquoi elle pense que le retour se fit par Roncevaux, Valcarlos, Saint-Jean-Pied-de-Port, Irissarry, Hasparren. Elle nous donne d'ailleurs une autre hypothèse sur cette retraite. En tout cas, l'étape basque du voyage est achevée. Hugo continue sa pérégrination à travers le Bigorre, Agen, Périgueux, Angoulême, Rochefort, l'île d'Oléron ; et, au retour, c'est l'horrible nouvelle de la catastrophe qui a ravi Léopoldine à son père. Il ne reste plus qu'à chercher dans l'oeuvre de l'écrivain l'apport réel de cette randonnée parmi nos montagnes euskariennes : qu'a-t-il dit de la langue,, de la religion, des moeurs et de l'histoire des Basques ? Mme Guillaumie a donné à nos lecteurs un aperçu de cette question dans quatre articles de Gure Herria, qui ont fait quelque bruit dans le monde des littérateurs et des bascophiles. Nous n'y revenons pas.

°°°

Telle est l'économie de ce livre magnifique. Il est bâti de main d'ouvrier. L'auteur avait tout ce qu'il fallait pour en faire une oeuvre à la fois scientifique et littéraire.

Née d'une famille dévouée aux choses de l'esprit, élevée dans le culte de Victor Hugo, mariée à l'éminent professeur de langues romanes de la Faculté des Lettres de Bordeaux, Mme Gilberte

guillaumie-Reicher a de bonne heure connu les méthodes de patiente recherche. Pour l'étude du voyage, elle a relu tous les livres de son héros, ses notes manuscrites, ses lettres inédites qu'elle a pu trouver, les récits des pèlerins romantiques (Willkomm, Cusine, Gautier, etc.), les vieilles cartes, les anciens guides, les journaux de l'époque ; elle a refait plusieurs fois le voyage elle-même, vérifié les dires de Hugo, dénoncé les inexactitudes de ses assertions, sans se laisser arrêter par aucun sentiment.

Quant au Pays Basque, peu d'écrivains peuvent se vanter de le connaître aussi bien que Mme Guillaumie. Son enfance s'est écoulée entre la mer et la montagne : Saint-Jean-de-Luz, Biarritz, Saint-Jean-Pied-de-Port,... surtout Saint-Jean-Pied-de-Port, où elle raffermit sa jeune santé et apprit le basque auprès de "maman Jaime" de la bouche d'une personne presque aveugle à qui elle faisait la lecture en échange de ses bonnes leçons. Et puis... il y a eu ses études euskariennes : nos lecteurs ont pu partiellement en mesurer l'étendue et la profondeur dans cette revue. Que diraient-ils s'ils avaient parcouru les articles remarquables qu'elle a publiés dans la Revue de Gascogne, la R.I.E.V., la Revue des Etudes hispaniques, le Bulletin de la Société S.L.A. de Bayonne et les travaux qu'elle a préparés pour la Littérature universelle de M. Baldensberger ?

De son style nous ne dirons pas grand'chose : on le connaît et, quand on sait que les deux maîtres de Mme Guillaumie sont Barrès et Cervantes, on n'a pas de peine à déceler leur double influence : elle a imité de l'auteur castillan le pittoresque, la phrase simple et drue, au service d'un optimisme réaliste, qui ne se hâte pas de jeter sur le prochain... la première pierre ; elle a de Barrès le goût des paysages lointains, des mots à résonance infinie, le sens du mystère, du symbolisme profond, au service d'idées décentralisatrices puisées peut-être dans les Déracinés.

Aussi quel régal de lire et de relire les livres déjà parus de

Mme Guillaumie ! Et comme il nous tarde de voir paraître de voir paraître ses contes intitulés " L'enfance basque ", qui sont sous presse ; ou encore " Neige et violettes en Aragon " et d'autres essais d'histoire ou d'art se rapportant à l'Espagne ou au Pays Basque !

Au terme de cet article nous nous permettons de féliciter de tout coeur Mme Guillaumie au nom de tous les rédacteurs et lecteurs de Gure Herria de l'oeuvre magnifique qu'elle a réalisée, du succès hors ligne qui a couronné ses efforts, et nous la remercions d'avoir si brillamment mis une fois encore le Pays Basque à l'honneur.

P. LAFITTE

GURE HERRIA
1936
Nº 2. Mars-Avr.
pp. 134-138

L'auteur de " Maïtena " est mort...

En mai dernier, un grand bascophile a disparu : M. Etienne Decrept a été ravi à l'affection de sa famille et de ses amis. Gure Herria se doit de lui rendre hommage, à titre de reconnaissance et aussi peut-être à titre de réparation.

Parlons sans détours. M. Etienne Decrept, comme le sont souvent les grands artistes, était d'une rare indépendance de pensée et ses paradoxes n'étaient pas du goût de tout le monde, qu'il s'agît de politique, de littérature, ou de linguistique. De là dans certains milieux une sorte d'opposition qui ne lui pardonnait pas grand'chose. On s'en aperçut lors de Semetchia. Notre revue ne l'épargna guère. L'abbé Apesteguy tira ses grands jeux, et, depuis, l'auteur de ces lignes lui-même y alla de son couplet... Si jeunesse savait...

Mais où est la famille dont l'unanimité ne subit pas de temps à autre quelque atteinte ?

En réalité M. Etienne Decrept était vraiment de notre famille basque. Il aimait son Pays et son Peuple jusque dans ses misères et le conserver tel quel fut longtemps son idéal. "Moraliser mes compatriotes, disait-il un jour, ce n'est pas mon affaire ; mon rôle est simplement de les éclairer, de leur dire ce qu'ils sont, pour qu'ils le soient davantage." On peut discuter la formule, et nous sommes quelques-uns à la trouver un peu courte, mais elle révèle un attachement passionné à la petite patrie.

Rien d'étonnant dès lors de compter parmi les bascophiles de la première heure cet homme au grand coeur. Il fut même élu président de l'Eskualzaleen Biltzarra le 28 septembre 1912 à Saint-Palais. La guerre semblait avoir détruit toute chose et la centralisation forcenée exigée par la défense nationale risquait

d'avoir atteint l'esprit régional. Mais un bon génie veillait. M. Decrept n'oublia pas qu'en ses mains reposait l'avenir de l'Association des Amis du Basque, et après la guerre il eut le mérite de regrouper les bonnes volontés pour une vraie renaissance. Il resta à la tête de l'oeuvre jusqu'au congrès d'Ustaritz (30 septembre 1920).

C'est à lui que l'on doit, pour une grande part, l'institution des concours — devenus depuis si populaires — entre étudiants du Grand Séminaire, des collèges, et les enfants de l'enseignement primaire.

Mais M. Decrept fut plus qu'un animateur. Il fut un ouvrier de la renaissance euskarienne. En collaboration avec M. Charles Colin, qui s'est occupé de la partie musicale, avec un sens très averti de la rythmique basque et des ressources mélodiques de notre chant populaire, il a créé une nouvelle pastorale lyrique d'inspiration crûment réaliste et de facture très savante. Il est dommage que la formule exige des acteurs hors-ligne, difficiles à réunir et à former dans notre petite région. Cela explique que la voie ouverte par Maïtena ne soit guère fréquentée. Sur cette voie l'auteur de Maïtena lui-même n'a pu lancer que Semetchia. Il est donc probable que, si le Pays Basque veut du théâtre populaire, il faudra recourir à un art plus simple, dans le goût des pièces publiées par la revue Antzerti ou des représentations données par Saski-naski et les Begirale de Saint-Jean-de-Luz.

Nous ne condamnons pas pour autant les essais plus ambitieux et nous aimons qu'à l'occasion on démontre les hautes possibilités qu'offre la langue basque. Aussi faut-il reconnaître que Maïtena est vraiment une date dans l'histoire de notre théâtre et souhaiter des conditions économiques et sociales favorables au développement d'entreprises analogues.

M. Colin, dans une lettre que nous publions ci-après, nous donne les renseignements les plus précis sur les oeuvres manus-

crites et les projets de M. Decrept. Nous tenons à le remercier en notre nom et au nom de nos lecteurs ; nous profitons de cette occasion pour le féliciter de son active et géniale collaboration musicla, âme du théâtre lyrique, dont nous voudrions bien qu'il gardât la précieuse tradition.

Peut-être serait-il bon qu'il achevât les oeuvres commencées, ou du moins que l'on publiât les textes achevés. On pourrait s'entendre sur le mode de publications avec le Comité d'Eskual-zaleen Biltzarra. Simples suggestions, que nous lançons et dont d'autres jugeront si elles sont opportunes. Elles prouvent à tout le moins l'intérêt que nous portons à l'écrivain et au poète qui vient de nous quitter.

Mais M. Decrept mérite davantage de notre reconnaissance euskarienne. Il a parcouru nos vieilles provinces, de presbytère en presbytère, le pinceau à la main, décorant nos chères églises, respectant la sobriété et la sévérité religieuses de ses compatriotes, sacrifiant de propos délibéré des fantaisies savantes qui auraie nt pu faire valoir ses conceptions et sa technique personnelles.

C'était même la chose la plus étonnante du monde que de voir un artiste aussi riche d'imagination et d'indépendance se plier au goût plus "classique" de Messieurs les Curés et Fabriciens du Pays Basque. Il ne le faisait pas par simple désir de satisfaire une précieuse clientèle. Il voulait contribuer au maintien de l'âme basque formée historiquement par un christianisme peu romantique, appuyant sur des dogmes sans fioritures une morale sans arguties. Il tenait à ce que son art ne s'évadât jamais de cette beauté dépouillée qui annonce la force et la rectitude.

Aussi, quand au seuil de l'au delà il eut, comme un vrai Basque, chrétiennement disposé son âme, quelle joie pour lui de pouvoir adresser au Dieu de toute Beauté ce verset du Psalmiste :

Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison
Et le lieu où réside votre gloire !

Or la maison de Dieu, c'est chez nous la maison du Peuple.

Oui, tous les Basques auront un souvenir dans leurs prières pour le compatriote qui essaya de faire beaucoup pour eux et Madame Decrept voudra agréer les respectueux sentiments de condoléances émue de Gure Herria.

P. LAFITTE.

GURE HERRIA
1938
Nº 2. Avr.-Juin
pp. 118-120

Deux chansons

de Beñat Mardo

par découvertes le R. P. Lhande

Le R. P. Lhande — et nous l'en félicitons chaleureusement — a eu le bonheur de trouver à Sauguis, au grenier de son vieux château familial, un précieux cahier qui contient, entre autres pièces en vers, deux chansons souletines attribuées à Beñat Mardo.

De ce bertsulari, voici ce que disait Augustin Chaho, dans la deuxième partie de Biarritz entre les Pyrénées et l'Océan, pp. 159-161 :

> Bernard ou Beñat Mardo, le Souletin, est celui des improvisateurs basques dont le nom a laissé le plus de célébrité dans les provinces françaises. Vingt volumes ne contiendraient pas ses oeuvres, s'il avait eu sténographe avec lui dans les séances poétiques qu'il donnait en toute occasion. Beñat, lui disait-on, chante nous quelques couplets. Et il chantait, il improvisait d'abondant, comme chante le rossignol sur la branche...
>
> Mardo ne souffrait point de rivaux, ou il cherchait à les écraser du poids de sa gloire souletine, en improvisant à côté d'eux pour les vaincre : il était, en effet, singulièrement difficile de lui tenir tête et de faire la riposte à ses vers comiques, acérés. Arrivé à l'âge de cinquante ans, l'âge où l'homme déjà mûr acquiert sa plus grande force, Mardo gagnait des lauriers et perdaient ses cheveux ; il ne pouvait plus mettre sa couronne de fleurs que sur un front chauve. Un barde qu'il provoquait au combat poétique lui répondit malignement :
>
> Beñat esker dereiat
> Hirour perruca badiat
> Sagardoi larruz eguinic, eta
> Hire beguiratzen tiat...

L'auditoire éclata de rire, le poète chauve devint rouge jusqu'au blanc des yeux : le coup avait porté. Mardo le Barcusien, car il était de Barcus, fut vaincu ce jour-là pour la première fois de sa vie.

Ce texte de Chaho ne nous éclaire pas beaucoup sur la vie et le style de Beñat Mardo : le seul exemple concret qu'il nous donne tourne à la confusion de l'illustre improvisateur.

Feu Georges Lacombe nous affirmait peu avant sa mort qu'il était apparenté à Mardo par la famille de Saint-Jayme. A son avis, le célèbre barde avait dû "sévir" aux environs de 1815.

Dans son Tableau historique et littéraire de la langue parlée dans le midi de la France (1842), Mary-Lafon porte cette indication, page 289 : " Mardo (Bernard), poète basque de la Soule au XVIIº ". C'est certainement une erreur (1).

De l'oeuvre de Mardo nous ne connaissions jusqu'ici que trois couplets d'un dialogue consigné parmi les Chants populaires du Pays Basque publiés par Sallaberry de Mauléon. Nous les reproduisons à titre documentaire.

---

(1) Dans son appendice bibliographique Mary-Lafon cite quelques auteurs basques que nous avons reconnus, sauf : p. 229 "Dolce, De la Antiguedad y Universidad del Bascuenze, etc. In-12. " ; p. 276 "Golar, poète basque du XVIIº siècle, en basse Navarre." ; p. 286 "Lloris ? Vocabulaire basque (A la Bibliothèque impériale de Vienne) " — le point d'interrogation est dans le texte ; p. 286 "Linçoain (Simon de), poète basque de la Haute-Navarre au XVIIº siècle." Nous proposons ces noms aux chercheurs.

— Ni deitzen nük Beñat Mardo, Barkoxe Baxabilako :
Otoizten hait eztizadala kantorerik hunt haboro,
Eztakika ni nizala bürüzagi hartako ?

— Kantore huntzale hizalakoz düka hartzen banitate ?
Aprendizik etzaik ez jinen Gaiñetarik batere ;
Baxabilako laurentako nihaur enük ahalke.

— Kobla horren emailia, ezta laboraria ;
Zunbait markis, edo kunte, edo kardinalia !
Bürdüñarik dianian zintzarri egilia.

— Zintzarri egile nizala ehadila ez düda :
Ar' eta ehait interrunpitü izigarri ardüra
Bürdüñaren xerkara jinik hire magasiala.

— Hitzaz gütük estunatzen, Museñako kuntia,
Zerentako hartzen dian Gaiñetarren altia :
Ar' eta nik ere eztiat hiretako antsia.

-- Kunte, markis, kardinale ezin izan gintake ;
Hobe diagü bai egonik hartü gabe banitate,
Hi tallür hizan bezala ni zintzarri egile.

Ces vers nous révèlent que Mardo était ~~tailleur de son métier~~, fabricant de sonnailles, qu'il habitait la Basse Ville de Barcus et ne se prenait pas pour un versificateur médiocre : au demeurant dans ce dialogue il ne fait pas d'étincelles.

Quelques anciens attribuaient à Mardo la chanson " Nahi balinbagira hil-eta salbatu " que M. l'abbé Larrasquet prête à Topet-Etxahun et qui peut-être n'appartient à aucun des deux Barcusiens (1).

---

(1) Le poète Pierre Topet et ses oeuvres, pp. 102-103.

Voici enfin les textes découverts par le R. P. Lhande. Nous les publions dans l'orthographe du manuscrit, par respect pour le document et parce que, malgré ses défauts, ce système orthographique était plus précis que le nôtre : par exemple, il distinguait avec raison entre les sifflantes de ciren et de aizina, entre celles de naussi et de desolatu, z et s correspondant à des phonèmes particuliers au souletin, ç correspondant au z labourdin et ss à notre s grasse.

CHIPA ETA BATEZ

I

Adiskide libatec baciela junta,
Ichilic eguiteco algarreki besta,
Alde gucietan da hedatu berria,
Goyehenetxia cela haitatu etchia.

II

Han etçaitce faltatu aragui houn freskak,
Oillo eta poulardac, arraing eta chipac,
Ardou chouriac ere, beharçu phentsatu,
Burutic buru dila besta ouhouratu.

III

Hamaçazpi pitcher ardou cazpirentaco
Etcen sobera bena bai aski franco ;
Guero çutuçun lanac etcherat jouiteco,
Çamaric hezkatch heltu makignouentaco.

IV

Guibelaz aitcinila bat çaie igaiten,
Bestaldilat buruz phico bestebar erorten ;
Cerbait ere guisatan dira arranjatcen,
Gaïaz gaï eta ez barour, etcherat phartitcen.

V

Phartitu ondoun fite chenda cien galdu,
Etcherat joun lekhutan oyhanian sarthu,
Beguiec ez ikousten, berac burhunguru,
Beharco othe çaie bidian baratu.

VI

Bestaliarrer çaie oxoua huillantu,
Gaï hounaren emanez dutu ouhouratu ;
Bena baatçarri horrec çamaric loxatu,
Laurhazca çouing lehenca oro abiatu.

VII

Ezpeiciren egarri goure makignouac,
Louac egoichten ceitcen gaïçouer buriac ;
Petic ignaciren pare galcen çamariac,
Pilota beçaing biribil dira ourthoukiac.

VIII

Lurrila errorteco iharrausaldiac
Segurki iratçarri çutian guciac ;
Goustuki atçamaiten beren buriac
Bide handin hedaillo lohin nahassiac.

IX

Etcherat çamariac cintkaz çaitce helcen,
Etchecouc keheillala berhala aguertcen ;
Naussic falta ikoussiz dira desolatcen,
Eta hen chercatcera laster abiatcen.

X

Nonbait argui hasteco franco frescaturic
Etchetarat huillancen dira nountipaitic,
Segurki hourac ziren ounxa marcaturic
Oro sakho, hour, lohi, bounetac galduric.

XI

Othoi, erran çahar haü ounxa har eçaçu ;
Ouhourez bitcitceco moyenac batuçu,
Orotaco hobena segurki haü duçu,
Ardoua bethi doïn erabil eçaçu.

———

Dans les notes suivantes le chiffre romain renvoie à la strophe, le chiffre arabe au vers : par exemple, VIII 3 signifierait 3º vers du huitième couplet.

I 1, lire adiskide elibatek, quelques amis. — I 4, remarquer la valeur chuintante de x dans Goyhenetxia. — II 1, aragui fresca, viande fraîche. — II 2, noter la graphie ing pour n mouillée en finale dans arraing, voir plus loin çouing, beçaing. — II 3, beharçu = behar duçu. — III, les vers 1 et 2 sont faux : leur second hémistiche est trop court ; le premier a, de plus, un pied de trop avant la pause. — III 1, lire çazpirentaco. — III 4, çamaric = çamariac, l'élision de l'article a est fréquente en souletin, soit au nominatif pluriel, soit à l'inessif singulier, voir plus loin ondoun et handin pour ondouan et handian. — Hezkatch est un diminutif de hezkaitz, difficile à dompter. — IV, Le second vers et le quatrième ont le premier hémistiche trop long. — IV 2, buruz phico, tête en avant ; IV 3, cerbait ere guisatan offre un emploi curieux de ere. — V 2, joun lekhutan, au lieu d'aller. — VI 1, noter que x = ts dans oxoua. Voir plus loin loxatu, ounxa. — VII, les vers 3 et 4 ont leur premier hémistiche trop long. — VII 4, ourthoukiac est nécessité par la rime et imité du "manech", l'attribut souletin ne prend pas normalement l'article défini : ici la prose dirait ourthoukiric. — VIII 1, errorteco est certainement pour erorteco. — VIII 3, second hémistiche trop court. — IX 1, cintkaz s'écrirait aujourd'hui zinkhaz, en hennissant. — IX 2, etchecouc = etchec etchecouac. — IX 3, naussic = naussiac ; remarquer en outre les deux s, tandis qu'il n'y a que s simple dans desolatcen. — X 1, argui hasteco, pour l'aurore. — X 2, remarquer nountipaitic, où l'élément ti se trouve deux fois. — XI 2, on attendait bicitceco. — Xi 3, hobena = hoberena. — XI 4, pour la régularité du vers il faudrait lire doyin = doian, avec mesure.

BESTALIARRAC (1)

I

Etchebarne, Etchegoyen
Elichalt eta Allande
Barcocherat bestaliar
Laurrac kimit dirade
Heltcian plazer eguiten eta
jouitian haboroche.

II

Bestaliarric nahi dinac
Jaun her adressa bite
Kimitia beçaing laster
laurrac jauciz hau dirade.
Helcian plazer eguiten
Eta jouitin haboroche.

III

Laur giçoun eta laur çamari
horic cortci aho dirade,
Maïatcian sabaietan
behar guti denian ;
Arratouec passeiuco
aizina franco ordian.

IV

Aho aüher hen jitian
Nour da ez loxatcen ;
Eta haien phartitcian
Nour ez alagueratcen.
Helcian plazer eguiten
Eta jouitin haboroche.

---

(1) Ce titre est de nous. Le cahier porte simplement en tête de ces vers la mention " Begnat Mardo ".

V

Laur egun Barcochen, Jaunac,
dutinac igaraiten
Ençun gabe meretchiac
Segur ezta phartitcen ;
haren compagna ederrac
Hori du merechitcen.

Dans le cahier découvert par le R. P. Lhande on peut lire, outre ces deux chansons de Mardo : 1º) deux pièces françaises en l'honneur des frères des Ecoles chrétiennes ; 2º) une version de Ihauteria huillancen, attribuée à Pourttaü ; 3º) une chanson sur les professions Laborari gaichoua attribuée à " Chapel chouri " : elle rappelle Etchahun, mais a été composée sur un rythme différent de Oi laborari gaichoua ; 4º) Laphitce Larrajan du même " Chapel chouri " ; 5º) des " adieux au Carnaval " sans nom d'auteur, mais placés aussitôt après la seconde chanson de Bernard Mardo : peut-être sont-ils de lui. Ces six vers n'ajouteraient pas beaucoup à

Cette chanson est en principe octosyllabique, mais le poète n'est pas scrupuleux. — I 3, on attendrait laurac avec r simple ; — actuellement on dit Khumit, invité, et Khumitia, l'invitation. — I 5 et 6, le transcripteur paraît avoir voulu corriger jouitin en jouitian et a faussé le rythme, voir la finale des couplets II et IV. — II 1, dinac pour dienac. — III 2, lire çortci, huit. — III 6, les quatre premiers vers contiennent une anacoluthe: ezta phartitcen demanderait au second vers dutina ; mais le sens est clair : " Messieurs, quiconque passe quatre jours à Barcus n'en sort pas sans entendre ses quatre vérités ". — V 3, lire merechiac sans t. — V 5, nous hésitons dans la lecture du second mot entre compagna, compagnie, et campagna, campagne.

sa gloire. Les voici :

Ihautiria, bahoua goure ihessi, bis.
Areta gu laket guntian hireki.
Bena hi bahoua goure ihessi.

Garochima, horiduc hire costuma
Nouiz ere laketenic beikira
Hi giten hiz goure thurmentatcera.

Nous remercions le R. P. Lhande de nous avoir communiqué ce précieux cahier avec une transcription en orthographe actuelle qui nous a beaucoup aidé à la lecture du texte. Nous nous ferons une joie de faire connaître les autres chansons ultérieurement.

P. LAFITTE.

GURE HERRIA
1950
Nº 6. Nov.-Déc.
pp. 293-299.

Mgr. SAINT-PIERRE

Le linguiste

et l'écrivain basque

Il y avait une fois un petit basque. Orphelin de père et de mère avant l'âge de sept ans, recueilli et élevé par une tante béarnaise, il n'avait pu qu'oublier les éléments de langue maternelle appris au sortir du berceau. Or ce petit basque entra au Grand Séminaire, et là son professeur de morale entreprit, on ne sait pourquoi, de lui faire apprendre le parler des ancêtres.

Le jeune séminariste hésita beaucoup devant une tâche que l'on disait surhumaine. Le Directeur poussa, chauffa, fit intervenir une parente et parvint à le décider : il lui prêta tous ses livres et revues basques, son " Azkue " et jusqu'à sa collection de Eskualdun ona ; pour le tenir en haleine, il lui faisait résumer des ouvrages, traduire de l'allemand ou de l'espagnol des articles relatifs au basque, -- tant et si bien qu'il le passionna pour les études régionales.

Ce petit basque, c'était votre serviteur.

Son maître, M. l'abbé Saint-Pierre, le futur Mgr Saint-Pierre.

On a pensé que, disciple particulièrement attentif de l'éminent et prestigieux bascologue, nous serions à même d'exposer ses brillantes théories et de faire connaître son oeuvre magistrale d'écrivain basque.

On ne saurait s'attendre à trouver ici une étude exhaustive d'un si vaste sujet. Nous nous bornerons à ce qui nous semble l'essentiel. On nous pardonnera de traiter la question objectivement, sans vaines flatteries.

ºº

Mgr Saint-Pierre avait fait d'excellentes études : Larressore

l'avait pourvu de goût et de facilité, le Grand Séminaire de logique intrépide, Toulouse fit de lui un fin lettré, et Rome un docteur en théologie.

Les lecteurs de Gure Herria ont pu juger par eux-mêmes de la plume vibrante et délicate de l'écrivain français ; que l'on se réfère à l'introduction latine des anciens Statuts Synodaux et l'on verra ce qu'était la latinité de Mgr Saint-Pierre : on a dit qu'il " cicéronisait " ; c'était peut-être vrai au moment de sa licence ; depuis, Tertullien et saint Augustin l'avaient fortement marqué et pas seulement de leurs doctrines.

Le large classicisme de Mgr Saint-Pierre aura déteint jusque sur son basque, pour le rendre plus dépouillé, plus naturel, plus solide, plus élégant et plus éclatant.

Certes, à la base, il y avait le dialecte de Villefranque, dialecte de Mésopotamie, comme il aimait à surnommer la région située entre Nive et Adour. Ce dialecte est assez original. A côté de vocables et d'expressions archaïques (itsabasi, s'éclipser, jaugin, manie d'aller, gradala, coupe, inperkadore, procureur du tribunal, altza - oihana bixta, pure apparence, etc.) il offre des formes verbales à part : par exemple, dioitzot, je les lui ai (forme de tutoiement masculin) à la place du ziotzaiat qu'on trouve dans le voisinage. De même on peut y relever eman dait, il me les a donnés, en face de eman daut, il me l'a donné, ou encore urrundu zait, ils se sont éloignés de moi, en face de urrundu zaut, il s'est éloigné de moi... Darrigol l'auteur de la Dissertation de 1827 avait déjà consigné ces formes locales.

Eh ! bien Mgr Saint-Pierre négligea ces particularités et se rallia à la langue commune, pratiquement au parler de la vallée de la Nive relevé de labourdin littéraire.

Ses modèles furent Arbelbide, dont il me fit apprendre de mémoire Erlisionea, Duhalde le puissant auteur de Meditazioneak, Duvoisin dont il recommandait Laborantza et Liburu ederra,

Diharassarry et surtout Axular qu'il avait emporté dans les tranchées : il me fit travailler plusieurs mois sur son Gueroco guero.

Cependant, à son avis, la prose basque la plus vivante était sans conteste celle de Hiriart-Urruty qui écrivit chaque semaine dans l'Eskualduna pendant 29 ans. Langage populaire, tel au bout de la plume que sur la langue, bavardage génial d'un homme passionné mais toujours correct, ce style ne portait en général que des pensées élémentaires. L'expérience du supérieur Abbadie disloquant le basque pour le charger de concepts nouveaux rendait Mgr Saint-Pierre plus ami d'une nourriture moyenne joyeusement assimilable que d'une riche substance difficile à digérer. Il tâchait pour sa part d'allier le souci de se faire comprendre sans trop d'effort à celui de donner un enseignement de qualité. Il ne sous-estimait pas son public et il honorait sa langue maternelle en écartant d'elle, comme le doit tout vrai classique, les plaies du néologisme, de l'archaïsme ou des autres tournures étrangères.

Son basque, Mgr Saint-Pierre aimait non seulement à le parler ou à l'écrire, mais à l'approfondir. Cependant il ne se penchait guère sur le mécanisme si original de la langue : il le connaissait comme d'instinct, et jugeait les grammaires peu utiles : pendant les trois premiers mois de mon initiation au basque n'alla-t-il pas jusqu'à m'interdire toute grammaire et tout dictionnaire ? " Faites vous vous-même un essai de lexique de morphologie et de syntaxe ", me disait-il.

Lui était surtout hanté par le problème des origines. Il croyait, comme Trombetti, à la monogénèse linguistique : " toutes les langues sont parentes et le progrès consiste à retrouver les liens qui les unissent afin de découvrir leur convergence vers une source commune." Il ajoutait : " Rome suit avec intérêt ce travail des linguistes qui risque d'aider les anthropologues à admettre la même origine pour toutes les races."

Quoi qu'il en soit, en 1921, M. l'abbé Saint-Pierre enseignait que le basque descendait ou montait de l'ibère : Schuchardt avait démontré l'identité des déclinaisons ibère et basque. Actuellement personne ne prend au sérieux Die iberiche Deklination, et les chercheurs madrilènes tendent à séparer nettement les deux langues : la nouvelle interprétation des vieux textes les y contraint.

Dix ans plus tard, Evêque auxiliaire de Carthage, Mgr Saint-Pierre est frappé par le faisceau de rapprochements que lui impose l'étude du berbère : toponymie, corps humain, animaux, numération, expression de la vie courante, rapports grammaticaux, tels sont les six chefs sous lesquels il range un grand nombre de coïncidences euskariennes : du reste le R.P. Diharce Des Pères Blancs a composé un travail beaucoup plus détaillé dans le même sens. Cependant à la fin de son travail l'éminent Prélat reconnaissait que ces ressemblances posaient un nouveau problème plutôt qu'ils ne résolvaient celui des origines du basque : car les différences sont énormes.

Aussi Mgr Saint-Pierre pensa-t-il à la nécessité d'élargir son enquête et d'interroger sans parti pris tous les dictionnaires des langues méditerranéennes, surtout les plus archaïques.

Mgr Rodier, alors évêque d'Ajaccio, frappé par un texte de Sénèque où l'illustre écrivain latin affirme que sa connaissance de la langue parlée au Nord de l'Espagne lui permettait de comprendre le corse, Mgr Rodier donc s'était attaché à réunir un important matériel toponymique ancien : en ayant eu communication, je l'envoyai au dossier de Mgr Saint-Pierre, pour confrontation.

Mgr Saint-Pierre s'intéressa particulièrement aux formes non indo-européennes du latin, aux mots rares d'Hérodote et d'Hesychius, aux lexiques dialectaux des îles grecques et voisines, aux glossaires sémitiques et même hamitiques.

En face des mots basques inexpliqués par les comparaisons

romanes, il juxtaposait les formes de son " stock méditerranéen " et cela donnait (il faut le reconnaître) des résultats impressionnants ; une parenté semblait indéniable. Si le lecteur veut se faire une idée de ce travail, qu'il parcoure l'article consacré aux noms de parenté par Mgr Saint-Pierre dans la revue Euzko Yakintza (année 1948, p. 161). Sa conclusion est claire : " Les noms de parenté constituent, en basque, une couche primitive, prolongement pyrénéen de la plus ancienne civilisation du monde, qui de la Chaldée et de l'Egypte a rayonné sur le Proche-Orient et la Méditerranée."

Au Congrès des Etudes Basques de Biarritz Mgr Saint-Pierre fit à l'arabe une large place dans l'explication de nos vieux vocables, et tenta d'autre part de rapprocher les noms propres des vieux peuples Hurri-Mitanni (second millénaire av. J.C.) avec ceux des inscriptions ibéro-aquitaines.

M. Bouda attaqua sans courtoisie certaines hypothèses de notre chercheur, parce qu'elles cadraient mal avec les théories basco-caucasiques. En réalité il est difficile de parler d'évidence dans ce genre d'études et ceux qui s'y adonnent se gardent avec peine de quelque idée préconçue : ils se fondent beaucoup plus sur l'interprétation des faits que sur les faits eux-mêmes. Soit le mot begi oeil. Tel fera de b- un préfixe-duel et verra dans egi la racine du mot. Tel autre comptera beg- comme racine et le rapprochera du mot oriental pek, voir. Il est délicat d'arbitrer de pareilles querelles : il nous semble, en tout cas, qu'elles ne comportant pas de recours aux injures.

D'autant plus que Mgr Saint-Pierre n'était pas le moins du monde un ennemi des "caucasistes". Sa position (il nous l'a maintes fois exposée) rejoignait celle du Professeur N. Lahovary :
" Si même le basque a pu hériter de quelques restes des parlers des habitants paléolithiques du nors de l'Espagne, il n'en est pas moins essentiellement une langue "méditérranéenne" et se rattache,

quelque différencié qu'il soit aujourd'hui, à la même famille, dont le Caucasien, le Dravidien, le Hamite et le Sémitique, eux aussi maintenant fortement individualisés, dans des sens différents, sous des influences diverses, faisaient de même partie originairement." (Euzk. Yak. 1949, p. 359).

º º º

Théoricien généreux et intuitif, Mgr Saint-Pierre était surtout un magnifique écrivain et orateur en basque.

C'est l'orateur qui le premier a percé, lors de son passage chez les missionnaires de Hasparren. Clarté, image, mouvement et coeur, c'étaient les quatre éléments de son éloquence.

Clarté : il ne traitait qu'un sujet à la fois, les divisions étaient nettes et la langue, nous l'avons dit, des plus limpides.

Image : la phrase n'est jamais abstraite ; le mot coloré, la comparaison saisissante, l'histoire typique arrivaient sans effort.

Mouvement : il y avait chez Mgr Saint-Pierre le mouvement du geste et celui du verbe. Souvent penché sur son auditoire (qu'il semblait pétrir comme un boulanger sa pâte), il relevait crânement sa tête au toupet offensif : son oeil brillait comme rempli d'une vision hallucinante, ou vrillait le public de sa conviction brûlante : le geste, généralement sobre, se déclenchait soudain impératif et majestueux, appuyant sa forte voix accrocheuse. Ajoutez à cela une syntaxe haletante, aux propositions souvent courtes, rappelant la concision latine, mais sans jeux de mots ou allitérations, avec ça et là de somptueuses périodes.

Tous ces prestiges sans étude ni artifice créaient comme une ambiance harmonieuse dont on se sentait peu à peu devenir le bienheureux captif.

C'est que le coeur y était : un coeur chaud certes, mais d'autant

plus captivant qu'il ne s'affichait point et ne se livrait que par surprise au détour d'une exclamation ou d'une épithète échappées à son émotion intérieure. On a dit que son éloquence était poésie, et c'est vrai.

Du reste tout était poésie dès qu'il y mettait son expression, l'histoire comme la morale, le dogme comme l'étymologie.

Cependant Mgr Saint-Pierre n'a pas, que je sache, composé de vers basques. Il n'en aurait pas été incapable, lui qui avait aimé les vers latins. Il me racontait un jour que, séminariste, il avait durant les grandes vacances mis en vers latins, pour se distraire, toute la Vie de Jeanne d'Arc. Et je me souviens qu'après un repas à Ttipienea (il y a de cela un quart de siècle !) il me défia en poésie latine : il s'agissait de savoir qui ferait le plus d'hexamètres en une demi-heure : thème : le noyer qui se trouvait à côté de la maison. Je fus battu pour le nombre et la qualité. Les avait-il préparés d'avance ? J'espère bien que non...

Je me rappelle parfaitement le début patriotique de son poème :

Flatibus oceani tremulam præ limine cernens,
Mane saluto nucem quæ, una fragilisque vivaxque,
Vasconum sortis mihi munda assurgit imago...

Je traduis : " le voyant trembler sur mon seuil aux souffles de l'Océan, dès l'aube je salue ce noyer : car, fragile et vivace à la fois, il se dresse à mes yeux comme le pur symbole du destin basque."

Donc Mgr Saint-Pierre aurait pu être bertsulari : il a préféré pratiquer une belle et solide prose.

J'ai cherché dans mes collections de journaux quand Mgr Saint-Pierre avait commencé à écrire. On m'affirme de divers côtés que dès le grand Séminaire Hiriart-Urruty l'avait enrôlé dans l'Eskualduna. En fait, je ne trouve son nom pour la première fois qu'en 1914 au bas d'une lettre en français envoyée du front de guerre. Mais

à partir d'octobre de cette même année, c'est avec une méritoire régularité que paraît sa prose basque avec celle de plusieurs correspondants comme Zerbitzari et J. E. (Jean Etchepare).

Il fait des comptes rendus de batailles, raconte des histoires, explique pourquoi la guerre sera courte, annonce la parution des rats dans les tranchées, décrit des rencontres de compatriotes, fait de l'apologétique , réclame des journaux, expose les nouvelles lois relatives aux permissions, encourage les lecteurs à l'espérance. Tout cela court, chante et rit avec un entrain endiablé.

Aussi lorsque la signature J.S.P. manque, soit que le correspondant se trouve en permission, ou que son envie d'écrire soudain tombe à zéro (ce qui lui arrivait de temps en temps) ; aussitôt le public inquiet demande s'il est blessé ou pire encore. Alors il s'excuse, reprend le collier et... en avant les feux d'artifices...

Fait prisonnier, il ne donnera plus signe de vie à l'Eskualduna.

Au retour de guerre, un certain malaise règne dans le vieux journal : on trouve qu'il manque de dynamisme, et quand, en 1921 paraît Gure Herria, l'hebdomadaire boude la revue. Cependant l'abbé Saint-Pierre, tout en n'écrivant pas lui-même, fait travailler les séminaristes et fournit de la copie à M. le Chanoine Adéma : par ce moyen il entraîne aussi les jeunes à la composition basque.

C'est la belle époque où certain Landetcheverry passe de porte en porte au Grand Séminaire, ramassant des articles en tout genre chez les Arotçarena, Soubelet, Léon, Valence, Lompageu, Idiart, Gréciet, Lanouguère, Picochet, et bien d'autres...

Personnellement, sous le nom d'Anxuberro, l'abbé Saint-Pierre tient la plume dans le quotidien Euzkadi, et en 1922 remporte le prix Kirikino (ce prix était donné au meilleur article basque de l'année paru dans le journal).

En 1921, avons-nous dit, une ardente équipe dont il ne reste que MM. Dassance, Elissalde et Moulier, crée "Gure Herria". On le

devine, l'abbé Saint-Pierre était au premier rang et promettait beaucoup. Il y entreprit un grand travail : l'Histoire des Basques en basque : Eskualdunak. Il n'en écrivit hélas ! que l'introduction et les huit premiers chapitres : nos montagnes, notre mer, l'homme des cavernes, du paléolithique au néolithique, vieilles langues, une race à part, les Ibères, Annibal...

Pages magnifiques que l'on trouvera dans le recueil de ses morceaux choisis, et qui nous font regretter le reste...

Mgr Gieure avait pris l'abbé Saint-Pierre comme secrétaire pafticulier, et dès lors il fut presque perdu pour la revue, où il ne publia que des discours donnés ici ou là.

En 1925, M. le chanoine Adéma ayant démissionné, M. le chanoine Saint-Pierre est nommé à sa place, et c'est grande joie en Pays Basque. L'hebdomadaire prendra une nouvelle tournure...

Le jeune directeur arrive au bon moment, après la victoire du "bloc des gauches", à l'heure où la querelle religieuse a été réveillée par Herriot : le journal fait des étincelles et mène le combat de la liberté.

La signature J. S.P. fait espérer de la lecture tonique et l'espoir n'est jamais déçu. Pourtant, il faut constater que très souvent ces initiales sont absentes : entouré d'une brillante équipe, le directeur laisse la parole à ses amis : il aime mieux se faire désirer que de fatiguer son public en s'imposant à lui, et c'est, en somme, fort compréhensible : du reste, il estimera toujours qu'un chef ne doit pas tout faire, mais fréquemment faire faire et quelquefois laisser faire.

ººº

A son retour d'Afrique Mgr Saint-Pierre restera en marge des activités basques, et c'est à peine si l'on peut relever de sa plume des préfaces à des livres religieux.

Il pensa un instant écrire un livre sur le Sacré-Coeur de Jésus; mais il n'aimait pas les rédactions de longue haleine, et sans doute le problème économique posé par toute édition était-il fait plutôt pour le décourager.

Cependant il fera dans l'Eskualduna quelques articles vers 1940, collaborera aux brochures d'Aintzina, prendra l'initiative de créer Herria en 1945 et même y écrira une série de leaders remarquables.

Au Congrès des Etudes Basques de Biarritz, sa présence sera protection et lumière ; à la Société Internationale Gernika sa présidence sera un lien indiscuté ; au Comité d'Eskuararen eguna, son autorité sera une force : à l'Académie Basque, on attendait sa réception comme une grande date... Journées d'Eskualzale, de bertsulari ou d'étudiants basques, cérémonies, réunions intellectuelles, partout Mgr Saint-Pierre jouait avec discrétion et distinction ce rôle d'animateur dont tout le Pays devrait lui être reconnaissant.

Dans cette revue dont il fut l'un des fondateurs et qu'il ressuscita il y a deux ans, nous avons été plus gâtés qu'ailleurs par le grand écrivain : il est donc normal que son deuil nous ait attristés davantage.

Mais notre fidélité ne s'arrêtera pas à cette tristesse : on ne pleure pas les héros : on les honore en suivant leurs traces.

P. LAFITTE.

GURE HERRIA
1952
Nº 1. Janv.-Fév.
pp. 57-63.

A propos d'une pastorale

J E A N N E D ' A R C

Le 18 mai, dans la proprité de la famille d'Andurain, au milieu d'un cadre merveilleux, dominé par le vieux château de Mauléon, une foule de plus de quatre mille spectateurs était réunie pour voir la pastorale " Jeanne d'Arc ".

Ce spectacle était organisé par M. Elissabide, conseiller général, et par le personnel de son usine. C'est déjà là une nouveauté ; car traditionnellement la pastorale souletine est une entreprise communale ; elle est jouée par des acteurs pris dans un même village. Cette fois-ci l'aventure a été corporative, et les acteurs se sont trouvés appartenir à douze communes différentes.

Le théâtre était construit selon le plan le plus ancien : côté jardin, porte des bons ; côté cour, porte des méchants ; au milieu porte du Roi. Cette dernière porte est souvent supprimée chez les modernes, et c'est dommage, car elle est un très vieux souvenir qui rappelle le théâtre grec classique. Seuls usent de cette porte les personnages célestes ou les très hautes personnalités (pape, empereurs, etc.)

A ce point de vue, la tradition a été respectée à Mauléon ; mais nous avons été surpris de voir une ou deux fois les satans entrer en coulisses par la porte des bons, — ce qui est une grosse faute.

Sur la porte des mauvais se dressait jusqu'à ce jour une idole symbolique et articulée, dont les mouvements traduisaient les progrès du mal contre le bien. L'idole n'a pas paru dans la pastorale de Jeanne d'Arc ; les drapeaux non plus. Il est probable que ces éléments ont été supprimés pourdonner à la scène des lignes plus schématiques et plus stylisées. Avouons-le, tel qu'il était le théâtre avait très grande allure : proportions, majesté, couleurs, tout en faisait une oeuvre d'art.

Le passe-rue et la zintzarrada, avec chevaux et voitures fleuries, étaient conformes aux antiques règles.

Le prologue et l'épilogue furent exécutés selon le vieux rite ; mais peut-être les gestes des bras du chanteur auraient-ils pu être moins courts. Nous avons souvenance d'un " aitzin pherediku " à la mimique plus ample...

Les musiciens suivirent toutes les consignes du " régent ", avec brio : ici nous devons reconnaître plus de variété dans les " airs " que dans les représentations de jadis. On pourrait, nous semble-t-il, porter sur ce point un plus grand souci de rajeunissement, tout en respectant les rythmes : rythmes solennels pour les bons, rythmes " endiablés " pour les autres. Enfin, saluons le petit progrès réalisé jusqu'ici : c'est un heureux début.

Les costumes réalisés pour la circonstance étaient magnifiques ; aucune couleur locale ou historique, mais un ensemble assorti, très bien dessiné, sur mesure et de bon goût : on était loin des hardes dépareillées, des épées de bric à brac et des chapeaux invraisemblables, vus ailleurs. Certes, la fantaisie était reine, comme il convient, mais c'était une fantaisie voulue et non point imposée par la misère.

La pastorale était une brève évocation de l'épopée de Jeanne d'Arc. Récit schématisé, bien entendu, et donc réduit à l'essentiel. Les anciens manuscrits de cette pièce étaient interminables, et nous félicitons M. Héguiaphal, le " régent" , d'avoir " comprimé " ce texte. Il aurait peut-être pu diminuer le nombre des " batailles " représentées, encore qu'il ait fait un certain effort pour varier l'aspect des rencontres : nous avons aimé les dialogues où les acteurs se trouvaient les uns sur l'estrade, les autres devant ; mais, selon les didascalies, cela ne se fait pas au petit bonheur : doivent être sur le théâtre les assiégés, et hors du théâtre les assiégeants.

Héguiaphal a très bien fait de déchaîner l'astrologue au début de la pastorale pour " rompre la glace ", et le " morceau " a été remarquablement joué. Ce rôle n'était pas, du reste, un hors-d'oeuvre, puisqu'il nous préparait aux événements par ses prédictions.

Vers la fin de la pastorale, le " régent " a dû songer à nous détendre en introduisant des scènes de bergers : mais elles constituaient des pièces rapportées : on aurait pu facilement les relier au drame, en les mettant à Domrémy, en y glissant des allusions à la Pucelle, et même en y faisant parler les parents de la Sainte. Hélas ! on n'a pas su le comprendre.

De même il nous paraît évident que les modernes ont perdu le sens du vrai rôle des Satans.

A la pastorale de Mauléon, ils n'ont réellement joué qu'au moment de la mort de Jeanne. Jusque-là ils ont paru souvent pour nous donner des intermèdes de danse, et c'est tout. Ils ont certes dansé "comme des dieux ", mais leurs interve ntions n'avaient rien à voir avec le reste.

Autrefois, il n'en était pas ainsi. Les Satans venaient sur scène soit pour tenter les bons, soit pour encourager les mauvais, soit pour combiner leurs maléfices. J'ai sous les yeux le texte de Saint Julien ; pas une fois les Satans n'y paraissent en intermèdes : c'est toujours pour lutter contre le bien, contre la vérité, contre Dieu. Cela ne les empêche pas de danser, au contraire.

Peut-être le langage prêté aux Satans intimide-t-il les régents actuels, et finalement ceux-ci ont-ils, par pudeur, préféré le silence aux vieilles diatribes plus que pimentées... des esprits infernaux. C'est possible et ces scrupules sont honorables. Mais nous pensons que, tout en expurgeant les textes traditionnels, on peut rendre aux Satans leur rôle actif. C'est même indispensable. Sans quoi on détruit l'unité de la pastorale.

Pour ce qui est des airs de danse, nous nous demandons, si l'on

ne pourrait pas sur le même rythme, afin de garder les mêmes pas, composer d'autres mélodies : car, à la longue, on se fatigue des mêmes ritournelles sempiternellement ressassées... Ceci n'est qu'une suggestion.

Ces réserves ne veulent pas être une critique décourageante, mais des conseils d'amis.

Nous avons admiré les voix des acteurs de Jeanne d'Arc et le mouvement magnifique de la pièce : sur ce dernier point gros progrès ; dans l'ancien temps, sous prétexte de majesté, on traînait un peu trop.

Pour ce qui est des chants et des hymnes de victoire, les " Ave Maris Stella " et " Te Deum " des manuscrits ont été remplacés avantageusement par des compositions basques, dont nous félicitons l'auteur et aussi les exécutants. De pareilles initiatives ne peuvent que vivifier la pastorale.

Au total, reconnaissons que le vieux théâtre souletin n'est pas encore à la veille de mourir.

Les régents Héguiaphal et Salabert sont bien décidés à lui donner une nouvelle jeunesse. Espérons que les Mécènes et le public les aideront encore dans cette magnifique entreprise, si digne du Pays Basque.

P. LAFITTE.

GURE HERRIA
1952.
Nº3. Mai-Juin
pp. 155-158.

LA PREFACE

de

B A S A B U R I A N

Cher Docteur, pourquoi voulez-vous que l'un de vos amis et disciples préface votre beau livre ?

A Saint-Michel, en pays de Cize, un bon curé avait invité à déjeuner les sept ou huit hommes qui, à l'approche de l'hiver, lui avaient assuré sa provision de bois.

Le repas était naturellement copieux et bien "arrosé".

Le maître de maison avait fait servir d'abord un solide perpignan, dont le chantre entonnait la louange chaque fois qu'il portait le verre à ses lèvres — et cela arrivait souvent :

— Hau da hau, arnoa ! Voilà qui s'appelle du vin !

— Hunek ez du pararik ! Celui-ci n'a pas son pareil !

— Hau duk gauza ! Quel délice !

Et M. le Curé, très heureux de l'enthousiasme de son chantre, se demandait : " Que va-t-il dire, quand tout à l'heure on servira le bordeaux ? "

Lorsqu'on versa le bordeaux, le chantre en but lentement une gorgée, reposa son verre et s'essuya les lèvres sans mot dire.

Deux fois, trois fois, le geste silencieux se renouvela...

M. le Curé qui s'attendait à des dithyrambes était tout attrapé ; il ne put s'empêcher de marmonner dans son coeur : " Ce rustre ne doit pas même pas savoir ce qu'il boit ! " Et il finit par déclarer sa déconvenue :

— " Vous qui n'aviez pas assez de compliments pour le vin de tout à l'heure, vous ne dites rien de celui-ci !

— Hau bera mintzo da (celui-ci parle tout seul), se contenta

de répliquer finement le chantre.

C'est la même réflexion, cher Docteur, qui viendra à l'esprit de quiconque aura lu Basabürian. Votre livre s'impose de lui-même ; nul besoin de le recommander.

Il existe dans les bibliothèques de nombreux ouvrages traitant du Pays Basque ; nos coutumes, nos meeurs y sont étudiés et étiquetés avec une rigueur scrupuleuse : documents, analyses, statistiques, comparaisons, on dirait que rien n'y manque. Et pourtant à la lecture on se dit : " C'est ça et... ce n'est pas ça ! " Il y manque trop souvent l'essentiel : la vision que le Basque a lui-même du monde où il vit.

Décrire un milieu humain en dehors de l'homme, de tout l'homme qui l'habite, n'est que fausse objectivité.

La réalité agit sur nous au moins autant par la signification que nous lui accordons, que pas son essence intime. Chimiquement, les larmes qui coulent sur le visage d'une mère ne sont que " de l'eau contenant en dissolution un peu de chlorure de sodium ". En fait, au delà de cette eau salée, il y a le drame qui a brisé le coeur maternel. Au delà de la chimie, il y a la vie palpitante qui la déborde de ses joies et de ses souffrances...

De même, le Pays Basque ne se définit totalement ni par la géologie, ni par la géographie, ni par l'ethnologie, ni par l'histoire ancienne, ni par la linguistique. Il est indispensable d'y mêler notre âme, de l'y mettre partout comme un levain de vérité. Et c'est là précisément, cher Docteur, le secret de votre réussite littéraire : vous animez d'esprit basque tout ce dont vous nous parlez.

" Animer " ne suffit pas.

Jadis un Loti a certes animé sa description de nos paysages et de nos coutumes. A des multitudes de précieux détails bien notés, il a donné une signification humaine ou, si l'on veut, inhumaine. Ramuntcho est un roman " noir " avant la lettre. Tout y parle de mort

et de fatalité : les sous-bois y sentent le cimetière ; les tempêtes y hurlent l'indifférence de la nature ; la piété n'y est qu'un désespoir liturgiquement endormi. Bref, c'est l'esprit de Loti qui anime son Pays Basque et, par le fait même, le fausse radicalement.

D'autres n'ont pas mieux réussi. Mme Chantal a peint l'etxe ondo ou maison souche comme une geôle ; Pierre Apestéguy n'a vu que des " coeurs basques " faisandés ; Rostand, Farrère et autres Lichtenberger nous ont mis en cartes postales fantaisistes.

Votre Pays Basque à vous est le nôtre parce qu'il est vu avec nos yeux, c'est-à-dire avec notre foi, nos préoccupations, notre sourire ou notre allégresse...

— Avec vos illusions, répliquera peut-être quelque savant sceptique ou olympien.

Soit ! répondrai-je ; mais nos " illusions " sont des faits dont on a tort de ne pas tenir compte, si l'on prétend parler du " vrai " Pays Basque.

Quant à vous, cher Docteur, vous êtes la fidélité même : car votre esprit lucide ne se sépare jamais de votre coeur. Et votre style limpide, vivant, primesautier, harmonieux, communique aux lecteurs une image toute chaude, toute vibrante de notre pays ; chez vous, point de tintamarre pseudo-scientifique, et moins encore de fausse profondeur obtenue à coup d'abstractions obscures. Plus dépouillé que le Père Lhande ou Em. Souberbielle, plus dru que Mayie Elissague, moins recherché que Manu de la Sota, moins pourléché que Artetche, moins solennel que Mgr Saint-Pierre ou Et. Salaberry, moins tendu que Bernoville, aussi aimable que Monzon, vous participez au beau concert de tous ceux qui jouent juste, en y apportant la note légère, délicate, chantante et dansante de la jolie Soule.

Souvent j'ai lu à mes élèves les magnifiques pages dont vous illustrez la revue " Gure Herria ". Chaque fois j'ai senti monter

chez nos jeunes gens une émotion bienfaisante : ils reconnaissaient sans doute la voix de leur race dans votre voix ensorceleuse, avec son clair message de fierté, d'espoir et de vaillance, enrobé dans beaucoup d'amour.

Vos enfants ont eu vraiment une heureuse idée de recueillir vos chefs-d'oeuvre dans le beau livre que voici. Vos leçons pourront, grâce à cette attention filiale, forger encore de grandes âmes de Basques et de Basquaises.

Le monde en a besoin, et Dieu lui-même les attend.

Pierre LAFITTE.

BASABURIAN (En Haute-Soule), par le Dr. Jean de Jaureguiberry, Imprimerie S.Sordes, 1952, Bayonne ; en vente chez l'auteur, à Alos par Tardets (B.P.) et dans les librairies de Bayonne et du Pays Basque.

GURE HERRIA
1952
Nº 3. Mai-Juin
pp. 181-184.

Bibliographie

" A R T E B A S Q U E"

Un beau volume est sorti aux Editions " EKIN ", à Buenos-Aires, il y a quelques mois à peine. Il porte le titre de Arte Vasco et voici le sous-titre : " Pintura, escultura, dibujo y grabado ". L'auteur en est le peintre M. Flores Kaperotxipi.

º º º

Kaperotxipi, que l'on désigne plus souvent dans les milieux artistiques sous la forme abrégée Kapero, est né à Zarauz le 10 mai 1901. Encore enfant, il montra à Ignacio Zuloaga quelques dessins de sa facture et s'en revint chez lui avec la consigne suivante du maître : " Ne fume pas, ne bois pas, dessine, dessine et dessine" ... Quelques années plus tard Kapero exposait dans sa localité et Zuloaga achetait le travail intitulé " Tête de Séminariste ".

Plus tard une marquise de Saint-Sébastien plaça un tableau de Kapero dans une armoire vitrée : la duchesse de Goyeneche et le comte de Guaqui l'ayant aperçu décidèrent de pousser le jeune peintre dans ses études. Il passa plusieurs années à Madrid, prit ses premières leçons auprès de Lopez Mesquita, et puis, volant de ses propres ailes, s'en fut travailler dans les musées d'Espagne, de France, d'Italie, de Belgique et de Hollande.

En 1930, les écrivains Francisco Grandmontagne et José-Maria Salaverria le présentèrent à sa première exposition de Buenos-Aires. Dès lors ses oeuvres eurent un solide succès parmi les Républiques américaines.

La guerre civile d'Espagne le surptit à Elgueta (Guipuzcoa) ; et, après la chute de Bilbao, il partagea le sort des réfugiés dispersés dans le monde. L'Argentine le reçut et c'est à Mar del Plata qu'il a installé son studio qui est devenu une exposition permanente et un centre artistique de premier ordre.

Les oeuvres de Kaperotxipi figurent dans des collections parti-

culières et dans divers musées ; mais si cet artiste a un pinceau, il a aussi une plume : jusqu'en 1936 il écrivait dans El Pueblo Vasco de Saint-Sébastien ; actuellement on peut le lire dans La Razon de Buenos-Aires : il n'a du reste jamais traité que d'esthétique. De lui est le beau livre paru en 1947 : Pintores vascos y no vascos.

º º º

Arte vasco est un ouvrage de 330 pages, illustré de cent reproductions photographiques de tableaux, en hors-texte.

Une longue introduction explique " comment est né le livre et d'autres choses ". C'est pour l'Encyclopédie Espasa que feu Telesforo de Aranzadi avait demandé à l'auteur trois études : l'une sur les peintres basques, la seconde sur les sculpteurs, la troisième sur les dessinateurs et graveurs. Kaperotxipi avait préparé ces trois études à coups de lectures et d'enquêtes, mais la révolution espagnole avait suspendu la publication de pareilles recherches.

Or voici que les Editions EKIN, répondant à la curiosité d'un nombreux public, décident de faire paraître les trois études de 1936, avec un appendice substantiel de 164 pages complémentaires.

Kaperotxipi pose naturellement quelques questions capitales : Y a-t-il une peinture basque ? De quand date-t-elle ? Quelles en sont les caractéristiques ? Les réponses qu'il a reçues des artistes ou des critiques sont fort diverses : il les présente toutes, en les agrémentant d'anecdotes, de remarques piquantes et d'humour. Oui, on peut affirmer l'existence d'une peinture basque, caractérisée non point par les sujets régionaux, mais par un accent : le sens des harmonies grises, le réalisme coutumiste, le souci du dessin, — et cet accent se retrouve chez les plus classiques comme Lecuona, aussi bien que chez des picassiens comme Ruiz Idarraga. L'école basque serait née vers 1885, à Paris, autour de Guiard : Zuloaga et Regoyos auraient au départ lancé deux routes, et la grande majorité des artistes basques auraient suivi Regoyos : c'est à peine si

on ose rattacher à Ignacio Zuloaga les frères Zubiaurre qui ont cependant quelque chose de zuloaguesque dans leur goût et leurs techniques.

ºº

Le chapitre de la peinture s'ouvre par une courte discussion sur la formule suivante : les Basques sont bons dessinateurs, mais mauvais coloristes. La réponse est simple : les Basques sont bons coloristes et non bons " colorinistes ".

Kapero fait ensuite remarquer qu'il ne va pas insister sur les grands noms : Ignacio Zuloaga, Ramon et Valentin Zubiaurre, Elias Salaberria, etc., etc... Il veut surtout faire connaître des artistes dont on ne parle pas assez. Il tient néanmoins à détruire la légende qui attribue à Pablo Uranga les tableaux du grand Zuloaga...

Après quoi, l'auteur, dans une sorte de conversation étincelante à bâtons rompus, nous offre des galeries de peintres groupés tantôt autour d'une ville ou d'une province, tantôt autour d'un genre ou d'une technique ; et chacun est caractérisé d'un mot pertinent ou même impertinent, je veux dire audacieux.

Voici des Guipuzcoans : Aurelio Arteta, Manuel Losada, Sorondo, Bienabe Artia, Olasagasti, Erauzquin, Iturrioz, Benito, Balenciaga, Echeverribar, Camps, A. Martiarena, J.S. Guandamino, Cobreros Uranga, Zumalabe, Dionisio de Azcue, Jose Aguirre, Lojendio, Ayala, Ibarra.

En Biscaye il étudie : les quatre frères Arrue (Alberto, Ricardo, Jose et Ramiro), Guezala, Tellaeche, Urrutia, Aranoa, Maeztu, J. de Echevarria, Guinea...

Parmi les paysagistes basques, voici, à côté d'Azcue, Ramiro Arrue et Sorondo déjà cités, F. de Amarica, Ph. Veyrin, Oteiza, Gordon, N. de Mugica, et parmi les " Parisiens ", Guiard, Zuloaga, Mogrobejo, Uranga, Guinea, Arrue, Barrueta, Durrio, Bikandi, Ithurrino, Quintin de Torre, Félix Pascual, et bien d'autres.

Quelques noms navarrais : Basiano, Orduna, Ciga, Zubiri, les époux Lizarraga, Ricardo Baroja, C. de Garmendia, Urriza, Torres, Gaztelu, Asarta, Aguirre Sanchez, Cabañas.

Il y aurait à souligner les pages consacrées au bohême Erenchun, à Echenagusia dit " Echena", à Irureta, Ugarte, Nardiz, Vecino, Olave, Ucelay, Larroque, Marañon, Landeba, Urbina, Renteria, Aldecoa, Garavilla, etc...

Quelques noms de femmes artistes : Maruki, Martiarena, Mirentxu Urreta, Mari Vallejo, Menchu Gal, M. Josefa Kareaga.

Le chapitre s'achève par l'évocation des grands peintres antiques du Pays Basque, selon Carmelo Echegaray : Juan Casco, Mendieta, Echave et sa femme, Iriarte, antérieurs au XIXº siècle : évidemment, il y a eu d'autres artistes, quand ce ne seraient que Bustamante, Garasa, et Baquedano...

º º º

Les pages consacrées à la sculpture rappellent les réussites du Navarrais Ancheta et du Guipuzcoan Anchieta, presque homonymes du XVIº siècle, celles de Juan et Andrès de Araoz au XIXº, ainsi que les noms de Verastéguy, Verruche, Ramirez, Bengoechea, Uriarte, Pedro de la Torre, Maria de Basabe, Goroa, Larreta, Arizmendi et Troas.

L'auteur s'étonne qu'un tel passé n'ait pas fait naître plus de sculpteurs en ce siècle dans un pays où, choses et gens, tout semble plein de relief et où les artistes ont un tel sens du dessin parfait et presque violent.

Cependant la sculpture est encore bien représentée par Mogrovejo, Darrio, Quintin de Torre, Orduna, Beobide, Macazaga, Barrenechea, Dueñas, Juaristi, et plusieurs pages sont consacrées à analyser leurs belles oeuvres.

On cite deux sculpteurs basquisés, Huertas et Diaz Bueno, et les listes basques reprennent : Uribesalgo, Basterra, Arriaga, Basaldua,

Navajas, Aguirrezabal, Marcial de Aguirre, Ugarte, Elguezua, Manolo Pascual, etc...

Pour un pays pauvre en sculpteurs, ce n'est pas si mal !

ºº

Le chapitre relatif aux dessinateurs et graveurs est très court : sept pages. On y rappelle des noms bien sympathiques : Antequera Azpiri, Txiki (Zabalo), Sorondo, Ortiz, Murillo, Goiko, Lizarraga, Valverde, Maruki Martiarena, Ascensio Martiarena, etc...

Les eaux-fortes de Ricardo Baroja ont eu leur mention spéciale.

La dernière page salue Sagasti, Lagarde, Iribarren et Julio Franco

ºº

Jusqu'ici Kaperotxipi nous a présenté la situation de l'art basque comme elle lui apparaissait en 1936, vers le mois de mai.

Depuis, il s'est passé beaucoup de choses, et l'auteur a entrepris dans la dernière partie de compléter les trois premiers chapitres. D'abord il s'occupe d'une vingtaine de morts, montrant comment ils ont continué et achevé leurs travaux.

Il passe en revue les activités des artistes guipuzcoans, biscayens et navarrais, dont beaucoup ont grandi en dix-huit ans : par exemple, Olabe, Azpiri, Bikandi, Arrue, etc...

Des pages 163 à 186, c'est une belle étude des artistes basques français, autour de l'Ecole municipale de Dessin de la ville de Bayonne, de la Société des Amis des Arts de Bayonne-Biarritz, des Saltinbanques et de l'Union Bayonnaise des Arts.

On voit se succéder de courtes monographies intéressantes : Louis Dupuis, Denis Etchéverry, Henri Zo, Georges Berges, Eugène Pascau, Marie Garay, Gabriel Roby, Caro-Delvaille, Ch. Aguerregaray, Georges Masson, Pierre Labrouche, Charles et Gustave Colin, François Bibal, René Choquet, Philippe Veyrin, Hélène Elissaga, Hélène Dufau,

Marichu Baignol, Louis Decrept, Paul Tillac, Pedro Garmendia sont présentés fort agréablement parmi les anciens.

La sculpture est honorée par les noms de Lucien Danglade, Paul Dubois, Pablo Tillac, Swiecinski, Villandre, Chouklin, Real del Sarte; et l'auteur rappelle qu'en remontant à 1670 on trouverait Martin de Bidache auteur du rétable de Saint-Jean-de-Luz. Les jeunes ne sculptent guère. On signale cependant Jacque line Tirard, à Saint-Jean-de-Luz.

Depuis 1940, l'art est représenté aussi par des jeunes. Citons les céramistes d'Anglet : Jean Lesquibe et Berthe Grimard ; les peintres-femmes : Marixa, Verchère-Darizcuren, d'Aussy-Pintaud, Marie-Anne Elgorriaga, Mlle Mondran, et parmi les hommes : Pierre Choribit, Saëz, Antonini, Gelos, Aizpiri, de la Peña, P. Choribit, etc...

On rappelle Perico Ribera, Albert Bégaud, Paul Bazé, Corrèges, Roganeau, Millien, etc...

Après ce tour d'horizon en Pays Basque français sous la conduite de M. Ph. Veyrin, Kaperotxipi reprend l'histoire de l'art basque en Amérique et en Pays Basque péninsulaire.

C'est une partie fort difficile à résumer : elle est faite de réponses envoyées à l'auteur par des artistes ou critiques divers, d'articles de journaux, d'interviews, où les mêmes noms reviennent selon des groupements qui n'ont parfois rien de commun, et avec des jugements qui ne convergent pas toujours. Le tout saupoudré de jolis mots, de formules amusantes ou profondes et de bonnes histoires. Les peintres, sculpteurs et graveurs ne sont plus étudiés à part...

A côté d'anciens comme Bringas, Ezquerra, Zamacoïs, ce sont des multitudes de nouveaux : Idigoras, Th. Erenchun, Cruzalegui, J. Beobide, Oyarzabal, A. Arzuaga, S. Arrieta, Bizkarrondo, les deux Chillida, Fray J. de Eulate, Irureta, Barandiaran, Alvarez, Gomez, Rodriguez, Elguezua, Aranoa, Erausquin, F. Pascual, Idarraga,

les Zuloaga, Perurena, Sarriegui, Asarta, Elizondo, " Gutxi ", Urriza, Sagasti, Setien, Oyarzun, Camp, Trecu, Narvaiza, Villafranca, Olaso, Arocena, Parra, Apellaniz, Verasaluce, Venito, M. Pascual, Basterrechea, Muñoa P.-M. de Irujo Arteta, Ibarrola, Ariño de Garay, Irigoyen, Murga, Zelaïa, S. Uranga, Otaño, J. Oteiza, Maïdagan, Agüero Marañon Arbubide, Urcarregui, Insausti, Agarola, Oquina, Arechalde, et des dizaines d'autres.

Nous nous excusons, si nous avons omis quelque étoile de première grandeur.

°°°

Il convient de relever que Gregorio Hombrados Oñativia, grand artiste lui-même et spécialisé dans les tableaux historiques, prépare deux oeuvres monumentales : L'Histoire de l'art basque et un Dictionnaire artistique du Pays Basque, avec 66.000 fiches déjà rédigées. L'histoire comprendra six tomes de 1.200 pages chacun, avec 800 illustrations en noir, et une douzaine de hors-texte en couleur. Oñativia veut y travailler jusqu'à la mort et confiera à ses héritiers le soin de publier cette encyclopédie.

Nous ne pouvons pas souhaiter la mort de ce chercheur infatigable pour avoir le plaisir de le lire. Aux curieux de l'art basque, il ne reste donc qu'à se procurer l'ouvrage plus petit certes, mais actuellement le plus complet, de M. Kaperotxipi.

" GURE HERRIA " se fait un devoir de remercier et de féliciter le peintre éminent qui, pour la gloire du Pays Basque, a consacré tant d'heures à ce livre (1) à la fois si savant et si humain.

Pierre LAFITTE.

---

(1) M. Flores KAPEROTXIPI : Arte Vasco, Editorial Vasca Ekin, S.R.L., Peru 175, Buenos-Aires (1954).

GURE HERRIA
1955. Nº 4 Juil. Août
pp. 244-249

Kopia de

SOMMAIRE

	Année.Nº	P.
La grammaire d'Ithurry	1921.11	1
M. l'abbé Jean ELISSALDE académicien	1930.4	4
Un livre sur les Basques : Rodney Gallop	1930.6	5
Homère et le basque	1930.3	10
Folk-lore : Abbé Barbier & Mme F. Carpentier	1931.1	16
Un nouvel évêque basque : Mgr. MATHIEU	1931.5	20
Les études basques à travers les siècles	1932.2	26
Notre maître : M. le Dr. ETCHEPARE	1932.3	41
Autour d'une glose basque du X-me siècle	1933.2	49
Une épée d'académicien	1935.2	51
Le siècle des Dames	1935.2	56
Un bel exemple : Gwalarn	1935.2	58
Curiosités linguistiques : Behereharta	1935.3	61
M. Georges HÉRELLE	1935.6	64
En Sorbonne	1936.2	68
L'auteur de "Maîtena" est mort...	1938.2	73
Deux chansons de Beñat Mardo	1950.6	77
Mgr. SAINT-PIERRE : le linguiste et l'écrivain	1952.1	86
A propos d'une pastorale : Jeanne d'Arc	1952.3	96
La préface de Basabürian	1952.3	100
Bibliographie : Art basque	1955.4	104

Bertzen irakurgaietan

La grammaire d'Ithurry

Eh ! oui, partout on s'occupe de notre cher Eskuara. La Revue Critique d'Histoire et de Littérature, dans son numéro du 15 octobre dernier, publie un fort intéressant article-critique sur la GRAMMAIRE BASQUE (dialecte labourdin) de M. l'abbé Ithurry. L'auteur de cette note — il suffit de dire que c'est Monsieur J. Saroïhandy pour être convaincu de sa haute comptétence — a tâché de démontrer que la conjugaison exposée dans l'ouvrage en question n'est pas franchement celle du dialecte labourdin.

Il constate d'abord que ce dialecte n'est guère parlé "dans toute sa pureté que dans la vallée de la Nivelle". Dans les régions avoisinantes il y aurait plus ou moins mélange de Bas-Navarrais. Et l'auteur de la Grammaire ainsi que son conseiller, M. le Chanoine Hiriart-Urruty, auraient subi l'influence des idiomes particuliers aux villages où ils sont nés ou demeurés (Larressore, Hasparren, Cambo) au lieu de s'en tenir au parler de Sare, "que l'on s'accorde à considérer comme du labourdin le plus pur".

1.— Or, à Sare, les formes correspondantes aux bitezi, gaitezin, zaitezin, ditezi, etc. de M. Ithurry, sont : bitez, gaitezen, zaitezen, ditez, etc. D'autre part les formes en e ne sont pas rares chez les auteurs anciens. Conclusion de M. Saroïhandy : il aurait fallu donner la préférence aux formes en e et en z final... Qu'on nous permette de n'être pas de cet avis. L'impression qui nous est restée de la longue et aride lecture de la Grammaire, c'est que son auteur a voulu non seulement collectionner les diverses formes du verbe basque historique, mais encore se faire un système régulier de conjugaison. Aussi rien de plus curieux que de constater l'espèce de symétrie qu'il a établie entre les différents verbes. A bitezi correspondent : bioazi,

betozi, begozi ; à gaitezin : goazin, gatozin, gagozin ; à ditezi : doazi, datotzi, dagozi, etc. Qu'il ait sacrifié parfois des formes courantes, cela peut évidemment être imputé à M. Ithurry ; mais il faut reconnaître qu'il a presque toujours tiré ses formes d'anciens écrits et que son travail était très légitime... De ce qu'à Sare on ne dise plus bitezi, gaitezin, ditezi, il nous semble qu'on ne peut accuser ces tournures de n'être pas labourdines ou bien il faut nier aussi le caractère labourdin de derauku, daduka, begira, etc., car à Sare on dit actuellement : dauku, dauka, beira, etc.

2. — Passons au second paragraphe de M. Saroïhandy. Les formes hindu, hinduen, hinduken d'Ithurry peuvent se soutenir ; mais il y a lieu d'écarter gintuen, gintu du prince Bonaparte... M. Saroïhandy a dû avoir une distraction ; car, dans la Grammaire (p. 114) nous lisons bel et bien : gintuen.

3. — Où nous donnons raison au critique, c'est, lorsque après avoir constaté qu'Ithurry introduit un z devant ke dans les formes : ditzake, litzake (ditzazke, litzazke), il écrit : "C'est là une caractéristique de pluriel complètement superflue, qu'on ne trouve pas d'ordinaire dans les auteurs anciens et comme elle n'existe pas dans les formes actuelles du labourdin, elle n'aurait pas dû être introduite dans les formes du labourdin littéraire" (1).

4. — Le paragraphe quatrième est particulièrement intéressant, à cause d'une tendance qu'il fait ressortir. "Pour le labourdin moderne, dit-il, le prince Bonaparte donne duzu (il est eu par vous), mais ditutzu (ils sont eus par vous) ; ninduzu (j'étais eu par vous), mais gintutzu (nous étions eus par vous). Suivant que le sujet de la tournure passive est au singulier ou au pluriel, l'agent du passif de 2º p. pl. a une tendance à s'exprimer par zu ou tzu". Il y a des corrections à effectuer dans Ithurry, pour qu'il y ait conformité à la tendance.

5. — Après avoir dit deux mots sur le triple sens de :

---

(1) Ditzazke est, selon nous, la combinaison du labourdin ditzake et du bas-navarrais dezazke.

ikusten zaituzte et la variante introduite par Ithurry (zaituztete), M. Sarofhandy relève à Sare, à côté de zintzate, la forme zintzatze (ikusten bazintzatze), s'ils vous (pl.) voyaient), qu'on ne trouve pas dans la Grammaire.

6. — Ce qu'on trouve, par contre, dans la Grammaire, c'est diteke, comme représentant de daditeke, alors que la forme naturelle daiteke existe. Et surtout ce qui est à déplorer c'est la présence du verbe possessif ukan (terme extrêmement bas-navarrais) dans un ouvrage labourdin.

Et à cause d'une page consacrée à ukan, quelques Z superflus au potentiel, quelques petites omissions, nous lisons ce jugement : "la nouvelle grammaire basque n'est pas à proprement parler une grammaire du dialecte labourdin". C'est un peu sévère.

Puis viennent les louanges se pressant les unes sur les autres : "ce libre est de beaucoup le meilleur qui ait été publié de nos jours sur la langue basque" ; il est "luxueusement imprimé", etc. etc.

L'article s'achève par l'expression d'un regret, auquel nous nous unissons de tout coeur : "La syntaxe n'est guère qu'ébauchée !" Allons ! qu'un nouvel Ithurry se révèle pour finir l'oeuvre si admirablement commencée...

IKERLE GAZTE.

GURE HERRIA
1921, nº 11, NOV.
pp. 683-685.

Mr l'abbé Jean ELISSALDE
Académicien

Nos lecteurs se réjouiront avec nous de ce que l'Académie Basque ait ouvert ses portes à M. l'abbé Jean Elissalde, l'un des vaillants fondateurs et des plus fidèles collaborateurs de Gure Herria. Le nouvel élu occupera le siège laissé vacant par feu M. l'abbé Martin Landerreche et représentera le Labourd au sein de la docte compagnie.

L'oeuvre de l'académicien ? Disons simplement qu'elle est considérable ; car voici vingt-six ans que, sous divers pseudonymes, sa prose élégante et ses vuer toujours aimables se répandent à travers le pays. Malheureusement cette oeuvre est dispersée : seuls les collectionneurs de l'Eskualduna de Bayonne, de l'Euzkadi de Bilbao, de l'Argia de Saint-Sébastien, de l'Almanaka et de l'Egutegia de Saint-Jean-de-Luz pourraient la relire. Il serait bon que du moins la fleur d'une production si abondante et si variée fût sauvée de l'oubli ! Allons, cher et glorieux Zerbitzari, publiez un choix de vos jolis contes, comme vous avez publié naguère un recueil de vos plus charmantes chansons.

Et puis continuez à nous donner du nouveau. On dit que vous venez de faire imprimer une biographie fort intéressante... Que ne l'ai-je encore sous la main, pour en parler. Ce sera pour une autre fois.

En attendant, veuillez agréer, cher Monsieur l'abbé, les sincères, les cordiales félicitations de toute la famille de Gure Herria, fière de compter trois académiciens, puisque votre nom s'ajoute à ceux du R.P. Lhande et de M. Georges Lacombe.

Ad multos annos, si l'on peut s'exprimer ainsi en parlant à un Immortel.

La RÉDACTION.

GURE HERRIA
1930. Nº 4 Juil.-Aout
p. 364

Un livre sur les Basques

A BOOK OF THE BASQUES

par Rodney GALLOP

M. Rodney Gallop, dont le nom n'est pas inconnu de nos lecteurs, vient de consacrer à notre petite patrie un livre étonnant de vérité, de couleur et de vie.

A une époque où après avoir parcouru à la hâte quelques pages de Chaho et quelques kilomètres dans la vallée de la Nive, n'importe qui s'imagine pouvoir parler avec pertinence des Basques et de leur pays, il est consolant de trouver un auteur nourri de lectures sérieuses et de profonde observation.

Travaux historiques, linguistiques, études musicales, dramatiques, ethnographiques, monographies diverses, M. Gallop a lu presque tout ce qui a paru d'important concernant notre région. En particulier il a examiné de très près la collection de Gure Herria dont a priori nous n'aurions pas cru que l'on pût tirer un si riche parti. Cette révélation de l'immense utilité de notre oeuvre ne peut que nous encourager tous à la développer.

Mais l'auteur d' A Book of the Basques ne s'est pas contenté d'une documentation empruntée à des écrivains sûrs et consciencieux. Au cours de plusieurs séjours assez prolongés parmi nous, il a recueilli lui-même de véritables trésors de chansons, de contes, de proverbes.

Mieux encore, il a appris notre vieille langue ; il a écouté l'âme basque dans nos villages les plus écartés ; et il peut sans doute dire avec Werther : " Die geringen Leute des Ortes kennen mich schon, und lieben mich, besonders die Kinder."

Aussi a-t-il pu opposer quelquefois, en souriant, le basque tel

qu'il l'a vu vivre, au basque tel que s'acharne à le représenter une vaine littérature.

°°°

M. Gallop commence par résumer les théories relatives à l'origine des Basques. La loi des trois états d'Auguste Comte lui offre un cadre commode. Il range dans l'âge théologique les opinions fantastiques des Astarloa et autres Diharce de Bidassouet ; dans l'âge métaphysique les hypothèses bâties un peu hâtivement par Humboldt et ses disciples sur des données incomplètes ; enfin l'âge positif s'ouvre avec Schuchardt qui ne veut juger que sur pièces et documents sérieux. Cette classification n'a évidemment rien d'absolu dans la pensée de M. Gallop et c'est avec une prudence extrême, nuancée de sourire, qu'il accompagne son lecteur parmi les théories les plus séduisantes.

A partir du XIIº siècle l'histoire des Pays Basques (le Pays Basque a-t-il existé ?) est très complexe ; mais l'auteur a su nous en marquer d'un crayon sûr les principales lignes. Après une brillante randonnée dans le temps, en voici une non moins brillante dans l'espace. La description des sept provinces est d'une précision et d'un coloris saisissants : chacune nous est représentée avec son ciel, ses montagnes, son architecture, ses industries, sa civilisation particulière. Ce qui nous a surtout frappé, ce fut de voir dans une lumière crue les limites exactes — de jour en jour plus resserrées — des régions bascophones : lumière effrayante, pour qui voudrait vivre dans une illusion tranquille ; lumière salutaire, pour qui veut voir les difficultés sous leur vrai jour afin de les mieux résoudre.

Mais le chapitre capital de l'ouvrage est le quatrième. Il traite du caractère basque. C'est là que nous attendions l'auteur. Or c'est là précisément qu'il a su allier à la méthode la plus prudente le sens le plus aigu des nuances.

Il étudie l'abord l'âme basque dans le passé. César, Aymeric

Picaud, de Lancre déposent plutôt comme des témoins à charge. Mais voici les romanciers contemporains : ils cherchent à idéaliser, aboutissent à l'irréel, créent des personnages de pure convention, à l'image du chimérique Ramuntcho de P. Loti. M. Gallop relève aimablement leurs erreurs et cède un instant la parole à MM. Vinson, Dibildos et Apestéguy ; on se sent un peu plus chez soi. Enfin, comme Apestéguy affirme que " l'esprit basque est indéfinissable ", l'auteur, à défaut de définition, nous propose d'en faire une sorte de description, qu'il résume ainsi :

" Loyauté et rectitude ; dignité et réserve ; indépendance et " vif sentiment de la race et de la supériorité raciale ; une véri- " table propension à se renfermer, tempérée par un sens marqué de " l'humour et une grande facilité à se réjouir ; sentiments religieux "profonds ; un culte de la tradition allant presque jusqu'à la véné- "ration des ancêtres ; tout cela lié et animé par une profonde simpli- " cité et une vue courageuse et objective de la vie."

" Pour moi, ajoute l'auteur, ce dernier point est la clé de tout le problème du caractère basque." Et le voilà qui se met à développer patiemment ce magnifique canevas.

Puis les chapitres se succèdent, étudiant les expressions diverses de cette âme basque : langue, littérature, théâtre, versification, musique, danses, jeux, architecture, superstitions et marine.

Toutes les questions sont traitées dans toute leur ampleur : mais le problème de la musique basque nous a paru plus particulièrement fouillé et les vingt mélodies dont le texte se trouve agrémenté sont vraiment typiques.

La conclusion de l'ouvrage correspond trop à nos propres idées pour que nous la négligions. On aurait tort de venir étudier au pays basque une vieille civilisation que les siècles auraient exceptionnellement respectée. L'Eskual-Herria est plutôt un " museum vivant

d'histoire humaine, où l'on peut étudier tout ce qui reste du passé de l'Europe, évanoui ailleurs, mais s'attardant encore dans ce coin privilégié des Pyrénées."

º º º

Bref, le nouveau livre est à la fois utile et agréable. Ecrit dans une langue imagée, vivante, facile, il n'exige pas du lecteur étranger un gros effort de réflexion ; bien plus, les aimables boutades de l'auteur paraissent moins apparentées à l'humour britannique qu'à l'esprit français.

Mais quelles réserves nous permettrons-nous ? Disons d'abord que le plan ne nous a pas semblé d'une logique impeccable ; mais c'est chose secondaire. Quelques erreurs se sont glissées dans le texte : ainsi M. Dassance a déjà démontré que le Biltzar du Labourd ne se tenait pas à Kapito-harri ; l'Eskualdun Eliza kantuak n'est pas de 1926 ; le passage de la page 86 sur les mots abstraits et les termes génériques est inspiré de Vinson, mais n'en est pas moins erroné.

En ce qui concerne le caractère, M. Gallop a peint surtout le basque-français. M. Campion dans ses Origenes del pueblo euskaldun peint plutôt le basque-espagnol et distingue entre les Navarrais et les autres basques. M. Gallop a préféré nous présenter les traits communs au risque de rester incomplet.

Enfin certaines façons de voir nous ont paru assez nouvelles : le basque français serait plus méridional que son frère d'outre-monts pour cette raison assez spécieuse que le Labourd, par exemple, est au sud de la France, et le Guipuzcoa au nord de l'Espagne et que le sud est évidemment plus méridional que le nord. C'est peut-être un cas particulier de l'influence de la politique sur la géographie, étudiée par Jean Brunhes.

De même M. Gallop affirme le caractère " insulaire " des Basques et trouve de curieuses ressemblances entre le paysan de Grande Bretagne et celui d'Eskual-Herria.

Tels sont les points sur lesquels nous nous réserverions volontiers. Nous n'en sommes que plus libre pour recommander l'ouvrage à tous les bascophiles qui savent un peu d'anglais : ils auront à portée de la main un livre de travail très commode, à cause de ses tables diverses, et une oeuvre d'art, où le dessin et la photographie ajoutent leur lumière et leur poésie à celles du texte.

Comme hélas ! la langue anglaise est peu familière à beaucoup de basques, nous nous risquons à émettre le voeu que soit traduite en français cette petite encyclopédie des questions euskariennes (1) dont Gure Herria félicite sincèrement M. Rodney Gallop.

P. LAFITTE

---

(1) A Book of the Basques, par Rodney Gallop, Mac Millan and Co., Limited, St-Martin's Street, London : 15 shillings.

GURE HERRIA
1930
Nº 6. Nov. Déc.
pp. 536-540.

Homère et le basque

Malgré les incertitudes de la chronologie, beaucoup fêtent cette année le second millénaire de Virgile. A cette occasion M. Camille Jullian s'est plu à célébrer l'auteur de l'Enéide comme poète international. Cela lui a permis de remonter les siècles et de saluer en Homère un poète encore plus universel.

Son influence s'est-elle étendue jusqu'à nos pauvres montagnes ? Le coblari a-t-il jamais écouté le chant sublime de l'immortel aède ? L'Iliade et l'Odyssée ont-elles inspiré un Virgile, un Dante, un Mistral euskarien ? Ont-elles du moins trouvé parmi nous quelque traducteur ? Il nous faut hélas ! répondre négativement à toutes ces questions ; et ce n'est aujourd'hui que sous le biais grammatical qu'il nous est possible de rapprocher notre vieille langue de celle d'Homère.

Nous n'allons pas reprendre la thèse de l'abbé Espagnolle, pour qui le dictionnaire grec, doucement sollicité, était l'une des principales clés du mystère basque.

Contentons-nous de comparer ici notre suffixe verbal -ke avec la particule KÉ (1) dont foisonnent les poèmes homériques. Quelques considérations préliminaires permettront d'ailleurs à chacun de voir la portée relative de cette curieuse comparaison.

FORMES. — Pour exprimer soit le potentiel, soit le futur, on se sert souvent en basque du suffixe -ke. Ainsi duket signifie "je puis avoir" ou "j'aurai".

Mais on trouve des exemples, — rares il est vrai, — où ce suffixe a pris la forme -ie : daie, banoaie, "il peut être", "je puis m'en aller". Dans ce cas, dake et banoake ont subi le sort de heken et hauken, devenus respectivement heien et hauien.

---

(1) Les circonstances nous obligent à transcrire les mots grecs dans l'alphabet latin.

On rencontre aussi dans les verbes izan et edin des formes comme date, lizate, daite, ginte, ninde dans lesquelles -te et -de sont des représentants du primitif -ke. L'alternance t/k est normale : tipula ne vient-il pas de kipula (lat. caepula) et tasta,"espèce" de kasta ? Enfin l'alternance ka, ta, da n'est-elle pas évidente dans les participes : azal-ka-tu, urrez-ta-tu, hegal-da-tu ?

Conclusion peu téméraire : nous ne reconnaissons que le suffixe -ke, rarement adouci en -te, très rarement en -ie ou -de.

SÉMANTIQUE. — Mais quel est le sens premier de ce suffixe ? On peut hésiter entre l'idée de possibilité et celle de futur.

Ithurry se refusait à jamais reconnaître un futur en duke. "Si duke est un futur, disait-il, quelle différence y a-t-il entre ezin enganatuko du et ezin enganatuko duke ? Car le futur est exprimé dans les deux cas par enganatuko." On aurait pu retourner l'argument et dire : "Si duke est un potentiel, quelle différence mettez-vous vous-même entre les deux phrases ? Car l'impossibilité est exprimée dans les deux cas par ezin."

En réalité il nous paraît nécessaire d'accorder une valeur de futur aux formes en -ke dans une foule de cas. Bihar ez DUKET haren beharrik, par exemple, veut dire évidemment : "demain je n'aurai plus besoin de lui."

Mais la question est de savoir si ce sens de futur est primitif.

Il est d'abord curieux de constater que le futur, dans la plupart des langues, est un temps dérivé et que très souvent on a recours à des périphrases pour en exprimer la signification. En français nous disons : j'aimerai, formé de aimer-ai = j'ai à aimer, comme "amare habeo" en latin populaire. Nous recourons aussi à l'auxiliaire aller: ex. je vais chanter. Les allemands disent : ich werde lieben, "je tourne à aimer". Remarquez encore le basque etorriko da, qui correspond assez bien à l'espagnol está por llegar. Enfin relevons la formule anglaise : I will go, ou chinoise : Nun yan tsi. Toutes deux

signifient littéralement : "je veux aller", mais servent de futur. Cette tendance à concevoir l'avenir comme dépendant de la volonté se retrouve chez les grecs et les latins, qui ont tiré leurs futurs du mode désidératif, ancêtre du subjonctif : legam, subj. prés. LúSô, subj. aor.

Il ne serait donc pas étonnant que duke eût avant tout un sens potentiel, et dans ce cas nous admirerions la modestie de nos aïeux jugeant que leur avenir serait non ce qu'ils voudraient mais ce qu'ils pourraient le faire.

Cependant il n'y a là qu'une forte présomption. Le sens unique n'existe pas dans l'évolution des langues. Ainsi le futur est souvent employé à la place de l'impératif ou du subjonctif :

Un seul Dieu tu adoreras...

Et le basque offre des expressions plus curieuses encore, où la possibilité est traduite par un futur très authentique. Un de nos excellents journalistes de l'Eskualduna achevait une série d'articles par ces mots : "Ez dautzuet gehiago holakorik aipatuko : erranen ditudanak erranak ditut." Ce qui veut dire : "Je ne vous en parlerai plus : j'en ai dit tout ce que j'en puis dire, (mot à mot : ce que j'en dirai.)" On entend aussi des phrases comme la suivante : eginen dituenak eginak ditu, il a fait son possible.

Pourquoi une démarche analogue de la pensée n'aurait-elle pas fait passer duke du futur au potentiel ?

ETYMOLOGIES. — D'autant plus, pourrait-on insister, que -ke semble avoir en dehors du verbe un sens évident de futur.

Prenez le mot gero, "après", titre du chef-d'oeuvre d'Axular. C'est un adverbe construit comme berriro, récemment, maitero, aimablement, biziro, vivement. Or dans ces exemples l'idée de nouveauté, d'amour, de vie est indiquée par le radical (berri, maite, bizi) et non par la désinence adverbiale -ro. C'est par conséquent *ge, qui dans gero exprime l'idée de futur.

Si nous avons gero et non kero, c'est que la forte initiale s'est sonorisée, comme dans gerezi, venant de ceresia ou gauza, venant de causa. C'est si vrai qu'en composition on retrouve souvent la forte : ex. hartazkero.

— Fort bien, pourrait-on rétorquer avec autant de vraisemblance, mais pourquoi ne pas s'appuyer sur kemen et sa variante gemen, "puissance, énergie" ? Le résultat serait différent. Le suffixe -men (comparez flumen, agmen, ahamen, aipamen...) ne donne pas plus sa signification essentielle à kemen que -ro ne la donne à gero, à supposer qu'il faille expliquer cet adverbe par ge + ro. Ke indique donc la possibilité.

On le voit, l'étymologie n'a pas éclairé le problème : nous restons en face d'un ke mystérieux indiquant le futur comme le potentiel.

AXULAR. — Lançons-nous à la recherche d'un représentant de ke à l'état libre, c'est-à-dire en dehors de toute composition.

Comme le sujet est très ancien, il a dû traverser la période phonétique, durant laquelle la langue basque se défendait contre les sourdes initiales ; elle les traitait de deux manières : ou bien elle les rendait sonores : pacem = pakea = bake, turpem = torpe = dorpe, carrigare = karraiatu = garraiatu ; ou bien elle leur enlevait la première place, à l'aide d'une voyelle euphonique initiale, comme elle le fait encore pour les mots étrangers commençant par r (irri, errepublika, arratoin). C'est ainsi qu'un radical perd- a donné eper, *ker- (Cf. cerno, KRINŌ) = iker, ken (Cf. KENOS) = eken, kar- (roman car-) = ekarri.

Le lecteur aura remarqué que la même racine romane car- a fourni d'un côté ekar, de l'autre garraiatu. Nous nous demandons s'il n'en a pas été ainsi pour -ke. A Hasparren, nous relevons le mot eke, "matière, matériel propre à faire quelque chose". Ce mot se présente ailleurs sous les formes ekai et ekei, mais gai et gei. Or comme

adjectifs, ces deux dernières signifient "capable" et "futur" : Jauna, ez naiz gai, Seigneur, je ne suis pas digne ; apez-gai, futur prêtre. Ne sont-ce pas précisément les deux sens fondamentaux du suffixe -ke dans le verbe ? Et alors -ke ne serait-il pas le représentant d'un ancien *kai, comme bezik l'est de beizik et baizik ? On imagine fort bien un *dukai = duke signifiant "futur il a" ou "il a possible", c'est-à-dire "il aura " ou "il peut avoir".

D'ailleurs qu'avons-nous besoin d'imaginer des formes en kai, quand Axular nous en fournit un certain nombre : leraukaio, zeneraukaio, zenerauzkaie, zitzaikaion, lekidikaio, dakidikaio, etc. (pp. 24, 37, 72, 131, 172, 183, 194, 331, 473) ? Quant à Pouvreau, il semble faire le pont avec dakidikeie, dakidizkeie, dakidikeo, lekidikeo ; et l'on peut se demander si dans une foule de conjonctifs encore vivants comme zukeien, zitakeien, etc., le kei n'est pas un souvenir d'antan conservé ou du moins ressuscité par l'euphonie.

HOMÈRE. — Nous avons essayé de donner une solution basque au problème du suffixe -ke. Espérons que le lecteur ne l'aura pas trouvée trop fantaisiste.

Cependant il nous reste un scrupule. En lisant Homère, on rencontre à chaque instant la particule KÉ(N). Essayez de traduire les nuances introduites par ce petit adverbe et vous remarquerez que notre suffixe -ke les exprime presque toutes parfaitement.

En voici quelques exemples :

1º) KÉ exprime le futur : ÉNTHA ke LEXAÍMÊN PARA NEÏ MELAÍNÊi (Od. III, 365) Hor natzaKE (= etzanen naiz) untzi beltzaren ondoan.

Il (Iliade)

2º) KÉ renforce le futur : KAÍ ké TIS ÔD'ERÉEI TRÔÔN (Il. IV, 176) Trojatarren arteko norbait hola mintzatuko dateKE.

3º) KÉ exprime le conditionnel : Tó ken POLÚ KÉRDION EÍÊ (Il. VII, 28) Biziki hobe lizateKE.

4º) KÉ exprime la possibilité : PHRAZÔMESTH' HÔS ken MIN PEPÍTHÔMEN (Il. IK, 112) Ea nola hura bil dezaKEgun.

5º) KÉ sert à rendre l'impératif : TLAÍÊS KEN (Il. IV, 94) ; en basque ke s'adjoint à l'impératif. Joannes Etcheberri écrit dans son Manual debozionezkoa : "gure ere egikeguzu arren otoi grazia".

6º) KÉ exprime la possibilité : EPITHESEI PHARMAKH' Há ken PAíSÊiSI ODUNáôN (Il. IV, 191) oinazeak eztituko dauzkiKEien sendagailuak eginen dauzkik.

Il n'y a peut-être là qu'une simple coïncidence. On avouera qu'elle est singulière ; et sans doute certains lecteurs, sans aller jusqu'à dire qu'Homère était basque, songeront-ils à admettre quelque mystérieuse parenté entre sa langue et l'eskuara. Ils feront remarquer, par exemple, qu'Axular n'a jamais employé kai pour ke devant une consonne et que l'i de cette syllabe a l'air plutôt euphonique. En conséquence, ils rapprocheront le ka d'Axular du KA éolien, curieuse variante du KÉ dont nous venons de nous entretenir. Cela constituerait une ressemblance de plus.

Mais de tout cela qu'oseront-ils conclure ? Nous serions heureux de le savoir.

P. LAFITTE.

GURE HERRIA
1930. MAI-JUIN
Nº 3, pages 271-276

F O L K - L O R E

M. l'Abbé J. Barbier et Mme Frances Carpentier

— Une histoire, encore une histoire !

Quelle est la grand'mère qui n'a pas entendu ses petits-enfants lui adresser cette requête ?

— Une histoire, encore une histoire !

Quel est le professeur qui, en récréation ou en promenade, n'a pas été harcelé par ses jeunes élèves toujours avides de récits ?

Oui, les contes sont toujours les bienvenus auprès de ces imaginations toutes neuves qu'un rien éveille, réjouit ou fait frissonner ; et comme, en somme, nul ne laisse complètement d'être l'enfant qu'il a été, il se trouve que nul ne reste indifférent aux créations enchanteresses de la fantaisie.

D'où le succès des romans, des nouvelles, des contes et même de la poésie, pourvu qu'elle semble dire quelque chose.

* * *

Or voici que deux recueils de légendes basques viennent de paraître : l'une à New-York, chez Doubleday ; l'autre à Paris, chez Delagrave.

Le recueil américain est intitulé Tales of a Basque Grandmother.

Madame Carpentier l'a composé pour les enfants d'outre-mer. Elle leur raconte dans un chapitre liminaire la vie du petit garçon (Manex) et de la petite fille (Mayi) au foyer basque : les moindres détails sont notés : le menu des divers repas, les jeux traditionnels, les difficultés du bilinguisme à l'école, le costume, les prières, les petits travaux domestiques, la veillée avec ses devinettes ; je ne crois pas que l'on ait jamais "croqué" ainsi les gamins et gamines d'Eskual-Herria.

Mais, dès la page 17, Amatxi commence à raconter ses vieilles histoires.

Oh ! elle ne les raconte pas d'affilée ! Je ne sais si elle guette l'occasion favorable, mais c'est toujours fort à propos qu'elle place ses contes : tous sont introduits très habilement et la mise en scène est on ne peut plus variée.

Madame Carpentier a reproduit fidèlement une trentaine de nos légendes : la simplicité du vocabulaire, la bonhomie de la syntaxe, la brève conclusion morale qu'Amatxi épingle sur chaque histoire, l'allure populaire du récit, rendue par quelques gentils américanismes piqués dans une belle prose anglaise, autant d'éléments qui font vraiment aimer le nouvel ouvrage.

Quant à l'illustration, elle est due à M. Pedro Garmendia, un ami de notre revue : l'artiste joint à une imagination très originale et extrêmement abondante une science remarquable des couleurs de nos paysages : son art est hardi, plutôt moderne, presque géométrique : il donne la sensation de l'immobilité de notre vieille race et l'on songe invinciblement aux imagiers du moyen âge et à leurs robustes vitraux, qui versent dans les âmes une joyeuse lumière.

* * *

L'ouvrage de M. l'abbé Barbier, l'un des plus ardents fondateurs de Gure Herria, est intitulé "Légendes du Pays Basque".

Cinquante légendes y sont consignées dans leur texte basque, élégamment traduites en français, savamment commentées et annotées.

Elles sont distribuées en trois parties : la première nous offre les contes relatifs aux laminak ; la seconde, les amusantes aventures du Seigneur Jésus et de Saint Pierre en Pays Basque ; la troisième quelques histoires fantastiques.

M. l'abbé Barbier a évité un défaut assez fréquent en ce genre de livre : les auteurs, à force d'être personnels, détruisent les

contes populaires, qu'ils surchargent de sempiternelles descriptions, réflexions et phrases ronflantes ; je songe à certains recueils de prétendues légendes bretonnes, limousines, alsaciennes ou même basques.

Le nouveau livre est fait "d'après la tradition" : il n'en a que plus de saveur : il réveillera chez beaucoup le souvenir des longues soirées d'hiver, où l'aïeul installé dans le coin du zizailu hachait méticuleusement l'acre tabac de son jardin en racontant pour la centième fois Trentekutxilo, Haxko ou Tartaroa. Aux étrangers il donnera une idée de l'imagination de nos montagnards dont plusieurs écrivains ont assez injustement nié la puissance fantaisiste.

Personnellement nous prisons surtout la valeur documentaire de l'ouvrage.

L'étude de la Mythologie basque est une entreprise délicate. M. de Barandiaran et ses amis s'en occupent très activement. La méthode d'ailleurs n'est plus à découvrir : voici vingt ans déjà que le R.P. de la Boullaye exposait dans "Anthropos" les principes d'une sage critique folkloriste. Ce qui manque, ce sont les données : or les vieilles légendes nous en offrent des plus importantes.

Les amateurs de mythologie devront donc remercier M. l'abbé Barbier pour les détails qu'il leur fournit sur Tartaroa, Basa-jauna et Laminak. Ils aimeront à les comparer avec d'autres génies indo-européens dont M. Georges Dumézil étudie les caractères dans Le problème des Centaures. Peut-être songeront-ils aussi à rapprocher notre Basa-Jaun du "Monsieur de la forest" dont parlent les livres du moyen âge.

M. l'abbé Barbier vient donc de publier une oeuvre qui amusera tout le monde et fera beaucoup réfléchir certains spécialistes.

Nous ne saurions passer sous silence les illustrations dont M. P. Tillac a paré magnifiquement le volume. Son imagination est fantastique et sombre : il semble avoir médité ses tableaux, non pas

en plein soleil, dans la gaieté de la nature basque, mais au coin de l'âtre, après la veillée inspiratrice de rêves étranges ; pour traduire ses conceptions mystérieuses, il possède une technique éprouvée à laquelle, avant nous, mille vrais connaisseurs ont rendu hommage : son art sobre et précis anime tout ce qu'il touche et prête aux figures les moins réelles un mouvement et une vie qui paraissent les provoquer à l'existence.

* * *

Qu'il nous soit permis, en terminant, de remercier et féliciter M. l'abbé Barbier et M. Tillac, Madame Carpentier et M. Garmendia pour leur contribution (1) à une étude toujours plus profonde et plus attrayante d'Eskual-Herria.

Pierre LAFITTE.

---

(1) Légendes du Pays Basque, par J. Barbier, chez Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris ; — Tales of a Basque Grandmother, by Frances Carpentier, Doubleday, Doran & Co. inc. Garden City New-York.

GURE HERRIA
1931. Janv. Févr.
Nº 1. pages 82-85.

Un nouvel évêque basque

Monseigneur Joseph-Clément Mathieu

En vérité, Rome nous comble en nous dépouillant.

L'an dernier, le Secrétaire général de Gure Herria était élevé à l'épiscopat : Monseigneur Saint-Pierre quittait le Pays Basque et mettait ses prestigieux talents au service de l'Eglise africaine renaissante. La joie, la fierté, l'enthousiasme furent grands dans tous les coeurs, quoique légèrement voilés de regrets très compréhensibles : la cause régionaliste perdait en effet l'un de ses plus ardents soutiens.

Aujourd'hui, même joie et mêmes regrets.

M. le Chanoine Mathieu, Président de l'association Gure Herria, est nommé évêque d'Aire et de Dax. Heureux Landais, qui auront à leur tête celui dont nous venons d'être décapités.

La nouvelle à peine connue n'a pas, à vrai dire, causé de surprise : car, depuis quelques mois, les salles de rédaction et les presbytères l'attendaient avec une impatiente sympathie ; mais, de toutes parts, l'applaudissement a éclaté vibrant et respectueux.

Les journaux, les bulletins ont célébré le savant ouvert aux diverses branches de la science, le théologien profond, le philosophe puissant, le fin littérateur, le soldat sublime, le prêtre. Il nous paraît naturel de mettre surtout en relief dans ces quelques lignes tout ce qu'il y a de basque en Monseigneur Mathieu.

ºº

Quand, il y a un quart de siècle, la cloche de Hasparren égrenait les notes douloureuses du glas, un homme sortait de chez lui, entrait à l'église, enlevait son tablier de travail et, face au tabernacle, chantait d'une voix superbe un Salve Regina pour l'âme

du défunt. Reprenant ensuite son tablier, il retournait à la besogne, heureux d'avoir accompli ce bel acte de charité.

Ce chantre, ce chrétien, ce Basque délicat et artiste s'appelait Bernardin Mathieu ; il méritait que Dieu choisît parmi ses dix enfants un coeur capable de s'élargir jusqu'au sacerdoce, jusqu'à l'épiscopat. Joseph-Clément entendit l'appel.

Au collège de Hasparren, puis à Larressore, le petit séminariste apporta son caractère essentiellement euskarien, c'est-à-dire indépendant et volontaire. Son goût de l'indépendance lui fit trouver dure la vie en commun, soumise aux mille préceptes du règlement ; pour ne point s'ennuyer de ce régime, il s'appliqua à toutes les études avec une volonté farouche. De là naquit cette intellectualité merveilleuse que chacun admire en Mgr Mathieu et qui, à première vue, ne semble pas être du terroir.

Aussi, après un stage brillant au Grand Séminaire de Bayonne, le jeune étudiant fut-il dirigé sur Rome pour y préparer son doctorat en théologie. On ne peut vraiment " travailler" la Bible sans quelque connaissance de l'hébreu. Chacun sait l'importance du vocalisme dans cette langue. Mgr Mathieu nous a dit comment il fut entrainé à cette occasion à réfléchir sur sa langue maternelle et les services que l'analyse du basque lui a rendus pour l'étude des alternances vocaliques.

Docteur en théologie, l'abbé Mathieu partit pour Louvain. Il voulait y approfondir la philosophie thomiste. Ce système idéaliste, conçu par réaction contre le matérialisme de Siger de Brabant, n'eût sans doute pas charmé, dans sa forme primitive, un Basque ami des réalités tangibles. Mais les maîtres, qu'il trouva à l'Institut supérieur de philosophie de l'Université belge, lui enseignèrent l'art de renouveler la doctrine de Saint-Thomas, en la fondant sur les dernières données de la physique, de la chimie et de la psychologie expérimentale. Les examens du jeune thomiste furent si brillants que Monseigneur Deploige, recteur de l'Institut, obéissant

aux suggestions du cardinal Mercier, écrivit à Monseigneur Gieure. Il lui demandait de permettre à l'abbé Mathieu de poursuivre ses études en vue de l'agrégation, afin qu'il pût rapidement devenir professeur de Faculté.

Mgr l'Evêque de Bayonne ne voulut pas enlever au diocèse l'une de ses lumières et, après un an de vicariat à Saint-Martin de Biarritz, il lui confiait au Grand Séminaire les chaires de Dogme et d'Economie politique .

Ceux qui ont eu le bonheur de suivre ces cours ne sont pas à la veille d'en oublier l'ordre rigoureux, la logique impeccable, les aperçus largement ouverts sur des horizons très variés. A l'occasion, le théologien se faisait philologue et sachant que le langage est de la psychologie pétrifiée, nous montrait, par exemple, que ens et verum convertuntur même en basque, où la racine egi- signifie à la fois " fait " et " vérité ". D'autres fois, tel mot euskarien traduisait le latin ou le grec mieux que n'eût fait un mot français. Ainsi l'anthrôpeuesthai de Platon devenait notre gizontzea.

Mais là où le maître se révélait surtout basque, c'était en Economie politique. Ses thèses sur la décentralisation administrative et les lois successorales regoignaient admirablement les données du vieux Droit euskarien. Nous ne croyons pas d'ailleurs qu'il ait songé un instant à faire l'apologie des Fueros ; mais c'était pour nous, jeunes régionalistes, une douce joie de voir nos sentiments justifiés par la froide raison de notre professeur.

En 1914, la guerre éclate. Brancardier de corps, puis brancardier divisionnaire, il fera office d'aumônier et les Basques surtout seront heureux de pouvoir s'adresser dans leur langue à un prêtre de chez eux. Les heures noires ne manqueront pas, mais l'abbé Mathieu saura les traverser courageusement. Nous ne saurions passer sous silence ce fait héroïque raconté par Mgr Gieure dans sa Lettre pastorale du 29 septembre.

" Un jour, à la veille d'une attaque, il reçoit un télégramme

qui brise son coeur : mère mourante. Il demande de voler auprès de sa mère. Le capitaine lui dit : j'accorde la permission. Mais si votre mère était morte, j'aurais refusé, parce que demain, pour l'attaque, nous avons besoin de vous au milieu de nos hommes. Au moment de partir, l'abbé Mathieu reçoit une seconde dépêche : mère morte ! — Et le soir il remonte aux tranchées, l'âme meurtrie. Le lendemain, après avoir pleuré sa mère, refoulant sa douleur, il servait héroïquement, sur le champ de bataille, sa seconde mère tendrement aimée comme la première : la France."

Un homme d'une telle trempe ne sait pas être brave à demi : on ne s'étonne point qu'il ait été cité une fois à l'ordre de la division et une autre fois à l'ordre de l'armée.

La guerre finie, M. l'abbé Mathieu reprenait ses travaux théologiques. Encore quelques années et Monseigneur le nommait chanoine et supérieur au petit séminaire Saint-François-Xavier d'Ustaritz.

A la tête de cette Institution, comme ailleurs, sa bonté et sa droiture éclatèrent. Il n'avait aucun goût pour les petites adresses. En vrai Basque, il estimait que la suprême habileté était de jouer franc jeu : aussi son enseignement était-il sans fard, même dans les sujets les plus délicats ; ses conseils directs, ses attitudes nettes. Faire confiance, inspirer confiance, telle semble être sa devise, en toute occasion ; et, à ce point de vue, on n'aurait peut-être pas tort de le considérer comme le moins béarnais des Haspandars.

M. le supérieur s'intéressa très particulièrement aux cours de basque du petit séminaire : il assistait volontiers aux classes d'histoire régionale, enrichissait de ses deniers la bibliothèque euskarienne, encourageait dans ses travaux le jeune professeur régionaliste. " Je crois que je vais avoir la vocation de bascophile" disait-il en souriant.

De fait, il ne tarda pas à se montrer vraiment bascophile.

Un jour vint, où, après une belle étape, Gure Herria faillit disparaître. Une réorganisation devenait nécessaire. M. le chanoine Mathieu fut prié de mettre son influence au service du comité. De fort bonne grâce il encouragea la revue renaissante, de la voix et du geste : voix pleine de raison ; geste de celui qui donne et qui se donne. Dès cette minute l'Association l'élut président à l'unanimité. Sous son haut patronage, de grands progrès ont été réalisés. Comment ne lui en serions-nous pas reconnaissants ?

° ° °

Or, à Pâques, Mgr l'évêque appelait M. le chanoine Mathieu auprès de lui en qualité de vicaire général.

— Les temps sont proches, disaient les prophètes.

Peu de mois après, un décret de Pie XI appelait le jeune vicaire général aux honneurs de l'épiscopat.

Il y a 75 ans, un Basque était l'objet d'un décret analogue. C'était Mgr Hiraboure. Il avait été professeur à Larressore avec MM. Dassance, homme aussi aimable qu'érudit, mort chanoine titulaire de Bayonne ; Haramboure, décédé vicaire général du diocèse ; Cestac, le futur fondateur de N.D. d'Anglet, etc. Il fut vicaire à Saint-André et vicaire général. Mgr Hiraboure travailla sérieusement la langue basque et fut l'un des premiers à demander l'enseignement régional pour les séminaristes. Enfin il fut nommé évêque d'Aire et de Dax. Estimant que son premier devoir était d'instruire son peuple, il confia l'administration à divers bureaux bien choisis et se livra sans merci à la prédication, écrivant des mandements très pratiques, se mêlant à ses missionnaires pour le ministère de la chaire et du confessionnal. Alliant à ce zèle apostolique une charité sans borne, il pouvait dire sur son lit de mort : " Je ne fais pas de testament, je ne laisse rien ! "

Certainement, du haut du Ciel, Mgr Hiraboure bénit son successeur actuel Mgr Mathieu, en qui il doit trouver des goûts qui ne lui étaient pas étrangers.

Mgr Hiraboure reçut un accueil triomphant à Aire comme à Dax. Nous en sommes sûrs, les Landais fêteront avec enthousiasme le nouveau pontife que la terre basque leur envoie. Mais ses compatriotes — et surtout Gure Herria — ne le laisseront pas partir sans l'avoir remercié de tout le bien qu'il a fait parmi eux et s'être inclinés, avec un respect mêlé d'affection filiale ou fraternelle, sous sa jeune bénédiction.

Pierre LAFITTE.

GURE HERRIA
1931
Nº 5. Sept-Oct.
pp. 385-391.

Les Etudes Basques
à travers les siècles.

Monsieur le Président,
Mesdames, Messieurs,

Quand, il y a quelques années, on annonça la création d'un Musée Basque à Bayonne, les mouvements divers ne manquèrent pas dans l'opinion publique. " A quoi bon ? " disaient les sceptiques, en haussant les épaules. " Ce sera un four ! " proclamaient élégamment les mauvais prophètes. Un Ustariztar que je connais bien s'écriait : " Quel malheur ! On va parcourir nos villages, fouiller méthodiquement nos vieilles maisons, nos cimetières, nos églises peut-être, pour les dépouiller de leurs meubles, de leurs outils, de leurs curiosités les plus caractéristiques ; bref, on va apprendre au basque à céder pour un peu d'argent ses souvenirs les plus sacrés. "

Or, M. le Commandant Boissel, sourd à toute parole de découragement, attentif à ménager des susceptibilités après tout légitimes, a mené les opérations avec une constance toute militaire. Cassandre n'a plus eu qu'à se taire et Bayonne à remercier l'habile créateur du Musée Basque.

Les Basques patriotes, je ne le cache pas, regrettent toujours un peu cet exode du patrimoine national en pays voisin. Ils se consolent pourtant à la pensée que peut-être beaucoup d'étrangers se contenteront de visiter le pays basque à Bayonne et ne viendront plus les admirer à domicile. C'est si ennuyeux d'être admiré à bout portant ! Mais ils sont surtout heureux de trouver ici un centre privilégié de documentation et d'études, qui pourra devenir comme Euzko-ikaskuntza de Saint-Sébastien ou Euzkerea de Bilbao, un foyer de renaissance euskarienne : ne voyons-nous pas déjà dans cette maison hospitalière la parole, la musique, la peinture, la danse

et même la T.S.F. au service de la cause basque ?

Un Académicien constatait l'autre jour à Biarritz que l'Europe n'avait plus le goût de la science désintéressée. Il souhaitait des oasis, où l'esprit humain pût se reposer un peu du prosaïsme farouche d'une vie de moins en moins spirituelle. M. Boissel, permettez-moi de vous le dire, votre oeuvre réalise le voeu de M. Valéry, et je comprends la fidélité de l'élite nombreuse qui s'intéresse à vos brillantes initiatives.

Voilà pourquoi l'Ustariztar dont je parlais tout à l'heure a accepté d'imposer silence à ses scrupules et de faire aujourd'hui un voyage rapide à travers les siècles, pour y étudier l'évolution des idées chez les historiens et les linguistes qui se sont occupés du pays basque.

°°°

Auguste Comte affirme qu'à travers les siècles l'esprit humain est passé par trois stades : durant le stade théologique nos ancêtres ont cherché dans des mythes l'explication des choses qu'ils ne comprenaient pas ; durant le stade métaphysique, on a cru que généraliser hâtivement un problème c'était le résoudre ; enfin, maintenant que se trouve entamée l'ère positive, nous prétendons nous en tenir aux pures données de l'expérience. MM. Veyrin et Gallop ont eu l'idée d'appliquer ce rythme ternaire à l'histoire des études basques. De fait cette loi des trois états offre un cadre assez commode pour l'exposition des diverses théories qui nous occupent ; mais il est bien entendu que nous ne lui accordons pas de valeur objective.

Voici par exemple la solution mythologique du problème de nos origines ; des écrivains intrépides, comme Churruca, ont soutenu que les Basques sont les représentants les plus authentiques de la race primitive et ont conservé intacte la langue d'Adam et Eve. Remarquons toutefois que cette galéjade date au plus tôt du XVIII° siècle.

La version officielle de certaines gens d'Eglise, qui n'en faisaient d'ailleurs pas un article de foi, était plus modeste : s'appuyant sur l'historien Josèphe, Saint Jérôme, Saint Isidore, Don Rodrigue de Tolède, ils voyaient dans la race basque un rameau de l'arbre japhétique. Tubal, cinquième fils de Japhet, serait venu d'Arménie en Espagne en l'an 2174 (je cite Iztueta) et y aurait commencé l'exploitation des mines de fer. Le chanoine Inchauspé a été, je crois, le dernier représentant de cette école, dont Astarloa et d'Iharce de Bidassouet furent au début du XIXº siècle les porte-parole les plus éloquents et les plus extraordinaires.

Quant au libre-penseur Augustin Chaho, un libre-penseur à la page, puisqu'il admettait le caractère historique de la Bible, il faut avouer qu'il a donné encore plus de liberté à son imagination. Il a créé de toutes pièces un grand ancêtre à notre petite patrie. Evidemment, son esprit dégagé de toute mythologie, comme il disait, ne pouvait se fonder que sur des faits. Or, la langue basque lui offrait l'expression aitoren seme qui signifie " fils de bonne famille ". Par malheur, le linguiste souletin n'avait pas remarqué que aitoren n'était qu'une variante phonétique de aitonen " bons pères " : en conséquence, il fit de aitoren le génitif d'un nom propre et traduisit l'expression par " fils d'Aitor ". Logiquement il décida qu'Aitor était le père de nos pères et il célébra en termes sublimes la vie de cet illustre inconnu, " le premier fiancé de la nature sauvage ".

Aussi logiquement, quoique avec un appareil scientifique plus développé, d'autres ont voulu interpréter Diodore de Sicile, Pomponius Méla et le divin Platon dans le sens d'une hypothèse vraiment grandiose. Les Basques seraient les derniers représentants des Atlantes, peuples qui auraient habité les plaines merveilleuses d'une île plus grande que la Lybie et l'Asie, d'une île actuellement engloutie par la vaste mer. Pierre Benoît a ressuscité l'Atlantide et l'on peut se demander si la fantaisie du romancier n'est pas aussi convaincante que la science de M. d'Abartiague. Je regrette

évidemment de ne pas pouvoir m'arrêter à considérer les pieux Atlantes en robe blanche, pareils aux Celtibères de Strabon, chantant leur dieu au clair de lune, par une radieuse nuit d'été. Mais j'en ai dit assez sur les solutions qui paraissent relever surtout de l'imagination créatrice.

L'ère métaphysique est celle où l'homme se contentait de tirer des conclusions hâtives de faits insuffisamment contrôlés. Entre nous soit dit, ce stade n'est pas près de finir : il y a de par le monde tant d'écrivains pressés et tant d'esprits superficiels ! Quoi qu'il en soit, M. Rodney Gallop nous donne comme principal représentant de cet état intellectuel Guillaume de Humboldt, qui, au début du siècle dernier, écrivit ses Recherches sur les habitants primitifs de l'Espagne. Le philologue prussien soutenait que les Basques étaient les premiers habitants de la péninsule. Déjà 500 ans avant J.-C., le géographe Scylax écrivait : Les Ibères d'Ibérie sont les premiers habitants de l'Europe. Et Tacite, au livre VI de ses Annales nous montre qu'en 465 avant l'ère chrétienne des Ibères habitaient au nord de la Mer Noire et aussi dans le Caucase. De là à conclure que les Basques sont le plus ancien peuple de l'Europe, il y a loin ; car il faut démontrer qu'Ibère est synonyme de Basque. M. Humboldt s'y essaya à coup d'étymologies et d'hypothèses souvent téméraires, qui attirèrent pourtant sur le problème basque l'attention du monde savant. Il le fit avec un talent incontestable.

Mais sa théorie n'était pas nouvelle. Le poète Prudence (348-410) se vantait déjà au IVº siècle d'être vasco iberus et les historiens basques comme Garibay (1571), Poça (1587), Echave (1607), Oihenart (1638), Larramendi (1745), Astarloa, Erro et leurs disciples ont soutenu cette doctrine avec beaucoup d'éloquence, sans craindre d'ailleurs de la combiner avec celle de l'origine japhétique de leurs aïeux : Tubal et son fils Ibéro seraient les premiers pères des Ibères, c'est-à-dire des Basques, en particulier des Souletins, appelés en eskuara Ziberotarrak.

En dehors du pays, dès le XVIº siècle, Beuther, Marineo Siculo, Florian de Ocampo, Ambrosio de Morales ont discuté la question : mais les grands ennemis de la thèse ibérienne ont été Mayans, l'adversaire de Larramendi, Traggia, l'adversaire d'Astarloa, surtout Van Eys et Vinson, partisans de la thèse celtique.

D'ailleurs, M. Vinson, dont on peut dire qu'il a touché à tous les problèmes basques avec une égale assurance, mais une compétence inégale (singulièrement en philologie), rencontra sur son chemin un vrai philologue. M. Hugo Schuchardt, dans son ouvrage intitulé Die iberische deklination affirma la parenté de la langue basque et de l'ibère. En somme, le savant linguiste autrichien reprenait sous une forme nouvelle la thèse de Humboldt et de Luchaire. Il détruisait du même coup celle de M. Philippon, pour qui l'ibère était essentiellement indo-européen et, par conséquent, étranger au système agglutinant basque. Je ne crois pas que M. Vinson ait jamais pu trouver une réplique sérieuse aux arguments de M. Schuchardt.

Le poète Martial, né à Bilbilis en l'an 40, semble les mettre d'accord en affirmant que ses compatriotes étaient à la fois celtes et ibères.

Nos, celtis genitos et ex iberis,
Nostrae nomina duriora terrae
Grato non pudeat referre versu.

Fils des Celtes et des Ibères,
Ne craignons pas de jeter dans nos vers harmonieux
Les noms un peu durs de notre terre.

Les partisans des diverses thèses signalées jusqu'ici s'appuient surtout sur la langue basque. Appui bien fragile, car, nous le verrons plus loin, notre " eskuara " est si complexe qu'il paraît bien difficile de décider quel en peut être l'élément primitif. D'ailleurs, le problème linguistique serait-il résolu, que le problème de la race resterait pendant : un peuple change en effet souvent de langue au cours des siècles.

Certains savants ont tenté d'arracher le mot de l'énigme à l'anthropologie. M. Arthur Campion dans ses Euskariana a résumé et complété, les uns par les autres, les témoignages des spécialistes les plus illustres. Il cite des anthropologues : Hamy, Quatrefages, Valet de la Pouge, Taylor, Topinard ; des préhistoriens : de Mortillet, Pitard, Carthailhac ; des protohistoriens : Retzius, Max-Müller, Lenormant, Camille Jullian, Alex. Bertrand ; enfin des archéologues : Obermaier, Schulten, l'abbé Breuil, les frères Siret, Boch y Guimpera, Broca, Collignon, Aranzadi, Passemart. Il résulte provisoirement de la confrontation des données assez disparates offertes par ces doctes travailleurs : que l'homme habite nos montagnes depuis environ 150 siècles ; que nécessairement son type a évolué en cours de route ; que bien des éléments étrangers sont venus s'ajouter à la race primitive ; mais que, somme toute, la race basque est restée toujours suffisamment distincte pour constituer dans le monde un groupe ethnique très particulier.

En langage savant, on pourrait résumer ainsi la généalogie probable du peuple euskarien : une race datant du paléolithique, telle que nous la révèlent les grottes d'Isturitz et de Saint-Martin d'Arbéroue, s'est mêlée aux dolichocéphales méditerranéens 60 siècles avant J.-C. ; au milieu de civilisations assez diverses, elle paraît garder sa physionomie particulière durant des millénaires ; vers le Nord, on remarque cependant qu'une certaine parenté s'établit avec les Celtes brachycéphales aux environs du VIIIº siècle et au Sud avec les Ibères à partit du Vº ; mais la race ne semble pas se laisser assimiler par les nouveaux arrivants ; en tout cas, dès le second siècle avant notre ère, on la trouve stabilisée et semblable à elle-même jusqu'à nos jours.

Toute cette préhistoire est captivante, je n'en disconviens pas, et ses multiples mystères permettent aux imaginations de se livrer à d'innombrables hypothèses.

— Mais, me direz-vous, ne vaudrait-il pas mieux suivre les

Basques dans leur histoire plus récente ? Personnellement je le pense. Cependant je ne cacherai pas la difficulté qu'offre cette entreprise.

L'unité politique faisant défaut depuis longtemps, sinon depuis toujours, à notre race, les diverses provinces n'ayant sans doute jamais été indépendantes, sauf la Navarre, chaque province ayant souvent changé de maîtres au cours des siècles, on conçoit l'extrême variété des problèmes qui se posent et l'impossibilité morale d'écrire une histoire ordonnée de notre peuple. Ajoutez à cela l'éparpillement infini de la documentation et les hiatus nombreux qui en rendent le maniement très délicat.

Prenons, par exemple, le paya basque français. Dès le XIº siècle, le démembrement des provinces est réalisé. La Soule, séparée de la Navarre et du Labourd, constitue d'abord une vicomté dépendant du duché de Gascogne ; de 1152 à 1449, c'est la domination anglaise ; Gaston de Foix enlève la Soule aux Anglais et doit la céder à Louis XI ; celui-ci la vend à Gaston de Béarn ; enfin Henri IV l'unit à la France. Si l'on veut étudier l'histoire de la Soule, il faut donc se documenter à Bordeaux, Pampelune, Pau, Londres, Paris ; et, comme les archives ont souvent subi des transferts, des pillages, et des incendies, on devine le travail colossal qu'exigerait la composition d'une histoire complète de cette province minuscule. Multipliez par 7 ces difficultés et vous vous ferez une idée approximative de l'effort et de l'argent que coûterait un travail d'ensemble sur les neuf derniers siècles des sept provinces basques.

Honneur donc à ceux qui, suivant le conseil de Descartes, divisent les difficultés pour les mieux résoudre. Je veux parler des monographes intrépides et consciencieux, c'est-à-dire de Oihénart, Veillet, l'abbé Duvoisin, Marca, Bélasque, Menjoulet, Jaurgain, Haristoy, le Rév. Webster, Darricau, Bernadou, Ithurbide, Ducéré, et de leurs continuateurs actuels. A leur tête, nul ne sera

étonné de me voir placer MM. les Chanoines Daranatz et Dubarat, dont les oeuvres considérables ont mérité les plus hautes distinctions de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. A côté d'eux, que l'on me permette de saluer M. de Urquijo, l'homme le mieux renseigné avec M. Georges Lacombe sur toutes les questions bascologiques, MM. Etchegaray, Munarritz, Nogaret, Gallop, Cuzacq, les frères Dop et l'infatigable abbé Etcheverry.

Grâce à eux, le passé se révèle tous les jours davantage : ici, c'est un général, un écrivain, un évêque, un corsaire que l'on ressuscite ; là, c'est une bataille, une guerre, une révolution que l'on reconstitue ; telle page fait revivre un exploit oublié ; telle autre une honte familiale que les fils tiendront à réparer. Peut-être dans un ou deux siècles quelqu'un réunira-t-il ces épis pour en former une lourde gerbe ? Quant à nous, hélas ! nous ne lirons pas, du moins ici-bas, le beau livre qui synthétisera harmonieusement les fastes de notre petite patrie.

♀ ♀ ♀

Les savants ne s'accordent pas pour donner des Basques une définition anthropologique. Pour le Rév. Webster, le vrai Basque a les cheveux blonds et les yeux bleus ; pour M. Aranzadi, il a les cheveux châtains et les hanches larges ; M. Collignon parle de teint brun et de hanches très étroites. Quant aux Basques eux-mêmes, ils se définissent en se nommant eskualdunak, c'est-à-dire ceux qui parlent l'eskuara. La langue est le critérium de leur nationalité.

Cette langue a été aussi inconsidérément méprisée jadis par certains ignorants qu'elle est aujourd'hui célébrée et vantée par d'autres. De fait, on commence à peine à la connaître. Certes, depuis quatre siècles, on se penche sur elle pour l'étudier ; mais là où il faudrait des linguistes, on ne trouve souvent que de vagues amateurs de grammaire, pleins de bon vouloir, quelquefois très intelligents, mais dépourvus de méthode sérieuse.

Sur les origines de la langue, on ne sait rien : ce qui permet d'être intarissable. Ampère a écrit avec raison : " Le basque a partagé avec le celtique le privilège de faire dire à son sujet d'innombrables extravagances." Tandis que des exaltés comme Lahetjuzan de Sare, d'Iharce de Bidassouet de Hasparren, Astarloa de Durango en font la langue du paradis terrestre, mère de toutes les autres, Humboldt, Schuchardt, Urtel, Giacomino la rattachent à la langue ibérique. D'ailleurs Schuchardt s'est plu à étudier les rapports du basque avec le nubien, suivi en cela par Mgr Saint-Pierre qui publie en ce moment dans la revue Gure Herria un curieux travail intitulé : Basque et berbère. D'autres ont comparé le basque avec le grec, l'hébreu, le sanskrit, le japonais, l'égyptien, l'accadien, les langues ouralo-altaïques et les langues américaines. Bref, on a découvert entre l'eskuara et tout le reste des ressemblances frappantes. Si j'avais la foi généreuse d'un Astarloa, je n'hésiterais pas à chanter sur le mode majeur un hymne d'admiration qui commencerait ainsi :

Chantons la source féconde et sacrée
D'où ont jailli toutes les langues.
L'eskuara est la langue universelle
Et unique dont a usé jadis l'humanité.
Les siècles, les climats ont divisé les hommes
Et le basque s'est trouvé divisé
En des milliers de dialectes
Qui se sont de jour en jour différenciés.
Chantons, chantons cette source féconde...

Hélas ! pour passer au second couplet, ma foi est trop courte ; elle ne va pas jusqu'à transporter les montagnes du Caucase sur les bords de l'Atlantique et à précipiter le Nil dans les eaux de l'Adour.

Par contre, je trouve assez naturel que l'on étudie les rapports du basque avec ses premiers voisins : l'aragonais, le béarnais, l'espagnol, le français et le gascon. C'est le seul moyen d'éclairer

certaines difficultés de phonétique et même de syntaxe.

Larramendi le comprit et ne craignit pas, dans sa grammaire, d'instituer des comparaisons entre espagnol, français et eskuara. Chaho poussa plus loin la méthode : son Dictionnaire néologique en est une preuve. Mais les grands travailleurs dans ce sillon ont été ou sont encore MM. Schuchardt, Uhlenbeck, Vinson, Van Eys, Menéndez Pidal, Campion, Azkué, Saroïhandy et surtout M. Gavel. Quant aux disciples d'arana, ils nous paraissent trop réservés sur les rapports du basque et des langues romanes. Il n'est pourtant pas déshonorant de reconnaître ses dettes, en particulier quand on n'a pas à les payer !

Avant de passer aux travaux lexicologiques, il convient de saluer les essais de phonétique espérimentale de M. Th. Navarro pour les dialectes méridionaux et de M. l'abbé Larrasquet pour le souletin : ces investigations sont du plus haut intérêt scientifique.

Une question nous est souvent posée par les étrangers :

-- Mais enfin, votre basque, est-ce une langue riche ?

On peut répondre oui et non.

S'il ne s'agit que de compter le nombre de mots, évidemment le basque est plus riche que le français, au moins trois fois plus riche. Mais, il faut l'avouer, cette richesse n'est qu'apparente. Nous avons trop de synonymes. Nous sommes en pleine inflation verbale et notre couverture n'est certainement pas de 12 %. En d'autres termes, chaque mot a en moyenne sept synonymes ou variantes (1).

---

(1) Voici par exemple des mots qui correspondent au français papillon : altxabili, altxalili, apexa, atxamini, atximini, atxinini, atxitamatxia, atxitamatatxi, inguma, jainkollo, jaungoikuaren mandataria, jinkoaren oiloa, maripanpalona, michelele, mitxeleta, mitxirrika, mitxilote, mitxirikote, mitxerrena, mitxirika, panpina, pinpilinpauxa, pirtxilota, pinpilinpoxa, pinpirin, pitxilingaria, pinpirina, txipeleta, txiketa, txiribiri, txipitona, txirimita, txipilepeta, tximeleta, txirita, txiribili, tximirrita, tximirrika, txiruliru, txipilleta, txipilota, txibiri, txipiritona, tximilota, txintxitola, ulifarfaila, uliparpaila, zintzitoila, etc.

Voilà pourquoi le dictionnaire basque ne traduit qu'environ 10.000 mots français. C'est déjà coquet. On a évalué à 2.400 mots le vocabulaire de Bossuet. Avouez qu'avec cela notre prédicateur s'est tiré d'affaire assez honorablement. En somme, le vocabulaire basque suffirait à l'expression des idées les plus hautes, si nous savions nous en servir.

Les lexicographes n'ont pas manqué à notre vieille langue. En voici dont les travaux sont demeurés manuscrits : Landuchio (1562), Bidégaray (1675), Etcheberri, Pouvreau, Pierre d'Urte, Aizpitarte (1785), Afibarro, Lécluse, Lacoizqueta, Duvoisin, Darricarrère, Hiribarren, Harriet, Foix. D'autres, plus heureux, ont pu mener à bonne fin la publication de leur dictionnaire : Larramendi (1745), Salaberry (1856), Chaho (1856), Fabre (1870), Van Eys (1873), Aizkibel (1885), Salcedo (1887), Mendizabal (1916) et nous ne parlons ni des manuels de conversation, ni des lexiques dont l'énumération serait fastidieuse. Mais le roi des dictionnaires basques est sans contredit celui de M. l'abbé Azkué, dont on ne saurait trop proclamer la clarté, la richesse, la précision, l'élégance. Comme, malgré tout, cet ouvrage est assez incomplet, déjà introuvable et d'un maniement peu commode, le R.P. Lhande a entrepris une oeuvre nouvelle qui se limite aux dialectes basques-français. Le premier fascicule parut en 1926, le second en 1928. Nous sommes heureux de vous annoncer que le troisième est sous presse et que désormais les fascicules paraîtront régulièrement.

Mais, à quoi bon les mots si on ne connaît pas l'art de les organiser en discours plus ou moins éloquents ? Cet art est celui qu'enseigne la grammaire. Le premier en date de nos grammairiens est le grand Oihénart : son travail est incomplet, mais son explication du verbe révèle un don d'analyse remarquable : on regrette que ses successeurs n'aient pas su l'utiliser : ils ont trop souvent compliqué les problèmes au lieu de les élucider. Ici l'ère positive a vraiment devancé l'ère théologique.

Le second grammairien est Pouvreau, dont M. le chanoine Daranatz a dit tout ce qu'on peut en dire. Viennent ensuite le biscaïen Nicoleta, le luzien Pierre d'Urte, prêtre apostat dont le Rév. Webster publia la Grammaire cantabrique en 1900, puis le docteur de Sare, Joannes d'Etcheberri, dont M. de Urquijo a fait imprimer les oeuvres en 1907. Les travaux de tous ces écrivains sont restés inédits jusqu'à ces dernières années et, de ce fait, comme aussi du fait de leur valeur réelle, leur influence a été presque nulle.

Enfin parut Larramendi. C'était un tempérament de feu. On connaît sa boutade contre les prêtres qui parlent mal le basque : " Je m'étonne, écrivait-il, de voir que les fidèles n'envahissent pas la chaire pour jeter à bas ces mauvais prédicateurs." Son imagination était puissante. Il a forgé une quantité considérable de néologismes, dont beaucoup ont passé la rampe, si j'ose dire, et sont devenus courants dans la littérature. Mais c'est surtout son Art de la langue basque qu'il convient d'admirer.

Cet ouvrage est évidemment imparfait. L'auteur n'a pas compris, par exemple, le système de déclinaison euskarienne et sa théorie de la proposition relative paraît inadmissible. Par contre, son exposition du verbe est pédagogiquement supérieure à des traités de conjugaison beaucoup plus modernes et révèle une connaissance des dialectes vraiment étonnante. Ajoutez à cela une foule d'idées tout à fait neuves en 1719 et dont les grammairiens n'ont tiré parti qu'assez récemment. Ainsi nous lisons à la page 163 de son livre : " le verbe passif ne porte pas ce nom parce qu'il signifie passion, car l'actif signifie également passion." Cette remarque est à la base de la théorie passiviste si magnifiquement défendue par M. Gavel. Son temps consuétudinaire fait songer à Louis de Eleizalde. En vérité on pourrait écrire un curieux chapitre sur les anticipations de Larramendi.

Après lui, nos grammairiens vont perdre 108 ans à de vaines discussions étymologiques. Ce sera le règne du délire. On verra

Astarloa se librer à des calculs effrayants et découvrir que le basque doit posséder quatre milliards cent-vingt-six millions cinq cent soixante quatre mille neuf cent vingt-neuf mots. Il se fatiguera à déchiqueter les vocables connus pour arracher un sens à chaque syllabe et, qui plus est, à chaque lettre. De ci de là, il aura évidemment des trouvailles ; mais son style surtout et son enthousiasme feront de lui un maître reconnu encore de nos jours par certains disciples d'Arana Goiri.

Parmi les vedettes de l'école étymologique, citons Erro, d'Iharce de Bidassouet, Churruca, Lahetjuzan, Hiribarren, Hatan, Mainguyague. D'Iharce de Bidassouet est surtout fameux par ses démêlés avec l'évêché : tous les matins au lever, il déchargeait son vieux fusil de c hasse dans la direction de Bayonne à l'adresse de Monseigneur et, satisfait du devoir accompli, allait célèbrer sa messe. Churruca est célèbre par sa prédiction de la fin du monde pour 1823. De Lahetjuzan, on sait la force herculéenne, qui lui permit de jeter à l'eau les deux gardes révolutionnaires qui voulaient le mener en prison. Enfin, l'abbé Mainguyague est connu pour sa découverte du mouvement perpétuel : on devine l'émotion terrible qu'il dut éprouver le jour où, devant plusieurs confrères invités pour la circonstance, il voulut mettre en marche les merveilleux rouages qui théoriquement ne devaient jamais s'arrêter, mais qui, effrayés sans doute par la perspective d'une course interminable, se contentèrent d'esquisser le geste du départ et s'obstinèrent à ne plus bouger.

Mais revenons à la grammaire. C'est en 1827 que parut la dissertation de M. l'abbé Darrigol sur la langue basque. C'est une étude analytique très poussée dont la lecture ne serait pas inutile même de nos jours. En particulier, on y trouve une excellente explication du verbe périphrastique admise actuellement par tout le monde. On s'étonne que l'auteur n'ait pas compris le mécanisme des verbes simples, dont il a fait des verbes "contractés". Il était hanté, je crois, par l'idée de ne trouver en basque qu'un seul verbe, le verbe izan.

Ce besoin d'unité lui a survécu et travaille les passivistes : le point d'application seul a changé. Ils tendent en effet à n'admettre qu'une conjugaison, quitte à inventer une nouvelle voix, la voix active, qu'ils adaptent tant bien que mal à cette conjugaison unique. Cette tendance se remarque surtout chez les grammairiens étrangers : MM. Stempf, Schuchardt, Albert Léon, Gavel, etc. Par contre, M. Vinson lutta toujours contre la passivité. Les grammairiens indigènes : MM. Gèze, Eleizalde, Ithurry, Azkué, Campion, Altube, Lacombe, Ormaechea, Zamarripa, Echaide, etc., ne paraissent pas très intéressés par cette discussion. Mais tous œux que nous venons de nommer, étrangers ou indigènes, nous ont donné des travaux de tout premier ordre, auxquels il convient de rattacher ceux du chanoine Inchauspé et du prince L. Lucien Bonaparte.

Hélas ! on insiste énormément sur la morphologie et pas assez sur la syntaxe. Je ne connais pas un seul ouvrage où la syntaxe ait été travaillée si ce n'est superficiellement ou à un point de vue très particulier. L'emploi correct des cas, des temps et des modes, la construction de la phrase euskarienne ne sont-ils pas cependant plus utiles pour qui veut écrire en eskuara que les plus belles théories sur les origines et l'évolution de nos suffixes ?

M. Lacombe adressait un jour ce petit conseil aux bascophiles : " Il ne suffit pas d'aimer la langue basque, il faut encore et surtout l'étudier." On pourrait ajouter : " Etudier le basque, c'est très beau ; mais, si l'on veut le conserver, il faut surtout le parler et l'écrire."

º º º

On raconte qu'un disciple d'Elisée Reclus avait composé un petit traité de géographie, dont il crut bon de faire examiner le manuscrit par son maître. Celui-ci le lui rendit quelques jours après, sans mot dire. Le jeune auteur un peu étonné l'interrogea.

— Cher maître, ne trouvez-vous rien à y changer ?

— Peu de chose. Le titre.

— Le titre ? Mais j'ai intitulé cela " France ".

— Eh bien ! mon ami, biffez France et écrivez Macédoine.

Mesdames et Messieurs, ce titre conviendrait à merveille à la conférence que vous venez d'entendre. Il nous a fallu jongler avec les dates et les noms propres, toucher aux disciplines les plus diverses, prodiguer l'encens et le sel... Puissé-je du moins vous avoir démontré que, durant quatre siècles, une foule de pionniers, d'inégale valeur sans doute, mais tous intrépides, nous ont ouvert des voies superbes dans le maquis euskarien. N'oublions pas ces travailleurs. Estimons-les toujours ; ayons même pour eux une place de choix dans nos coeurs de sincères régionalistes ; mais, penson-y bien, le vrai moyen pour nous de célébrer dignement leur mémoire, c'est de continuer leur noble tâche jusqu'à la mort.

Pierre LAFITTE.

GURE HERRIA
1932
Nº 2. Mars-Avril
pp. 139-152

Notre Maître :

M. le Dr ETCHEPARE

Le titre de maître n'est pas de ceux que nous aimons prodiguer. Nous l'avons reconnu naguère à Mgr Mathieu, qui a été le véritable " maître à penser " de notre génération turbulente et a su répandre autour de lui la passion du travail, de la logique et des vérités claires.

Aujourd'hui nous voulons saluer en M. Etchepare le " maître à écrire " de tous les jeunes écrivains basques.

Ce maître n'est pas un magister : ses leçons ne sont pas un code abstrait de conseils judicieux plus faciles à formuler qu'à mettre en pratique. Il ne cherche pas non plus, comme le cher Sabin Arana, à multiplier les raisonnements subtils pour conclure à la parfaite possibilité d'une littérature basque originale. Réaliste, il se contente de contribuer magnifiquement à la création de cette littérature et, contre tous les Eléates, il prouve en marchant que le mouvement est possible.

Voici déjà un bon quart de siècle que le maître marche. Il fit ses premiers pas dans l'Eskualdun ona sous la direction du défunt chanoine Hiriart-Urruty, le Veuillot des Labourdins. Chronique américaine, chronique locale, études médicales, politiques, économiques, littéraires, contes, M. Etchepare essaya tous les genres et y réussit ; plus plein que M. Hiriart-Urruty, moins dur que M. Abadie, il avait l'aimable fantaisie du premier, la syntaxe audacieuse et un peu tourmentée du second et l'emportait sur tous par la richesse de son vocabulaire.

Rien d'étonnant dès lors que l'on ait souhaité un recueil des meilleurs articles du jeune écrivain, comme nous souhaitons une anthologie des trois ou quatre grands journalistes basques. M. Etchepare, pour satisfaire au voeu d'un nombreux public, prépara et publia un volume où se trouvent, je ne crains pas de

le dire, les plus belles pages de la littérature basque.

Hélas ! pourquoi a-t-il fallu que deux chapitres malheureux vinssent déflorer un ouvrage si remarquable et faire descendre lamentablement le lecteur vers les tristes parages du scepticisme et des instincts les moins nobles ? Vertige d'une heure, sans doute ? Erreur de jeunesse ? Dieu seul le sait. En tout cas, M. Etchepare, tout en défendant encore la sincérité de ses idées printanières, reconnaît aujourd'hui que certaines expressions étaient réellement trop fortes. Il les regrette et c'est à son honneur. Mais son livre demeure ce qu'il est et l'on ne saurait prudemment le recommander à des âmes neuves.

Un jour, espérons-le, ce chef-d'oeuvre paraîtra dans une édition de tout repos.

En attendant, nous supplions tous les jeunes amis des lettres euskariennes de suivre régulièrement dans l'Eskualduna et Gure Herria les études magistrales où, dans une langue de jour en jour plus naturelle, plus souple et plus riche, M. Etchepare s'efforce d'intéresser le peuple basque aux problèmes les plus modernes. Ils apprendront à son école l'art de monnayer les idées les plus subtiles en formules concrètes, très assimilables, et d'enrichir leur jeu de nuances par d'habiles catachrèses.

Mais pourquoi parler d'articles éphémères, quand vient de paraître une oeuvre éternelle. Nous voulons parler du Beribilez, dont nos lecteurs ont eu la primeur et qui a été publié en une belle brochure de 112 pages du format de cette revue.

***

Beribilez est un récit de voyage. Du moins il se présente comme tel ; mais à le lire de près, le voyage est un prétexte à mille réflexions profondes, ingénieuses, ou simplement inattendues sur des thèmes bien différents. On sent que l'auteur avait beaucoup de choses à dire, des choses difficiles à relier entre elles, et

qu'il a été tout heureux de les fondre, comme par enchantement, dans l'unité pittoresque d'une randonnée en automobile.

Randonnée d'ailleurs très intéressante, quoique rapide : 357 kilomètres en une journée. Point de départ et d'arrivée : Cambo. But : Loyola. Aller par Saint-Jean-Pied-de-Port et Pampelune, Retour par Saint-Sébastien et Saint-Jean-de-Luz. Voila le schéma du parcours.

De bon matin, deux autos quittent Cambo-les-Bains et se dirigent du côté d'Itxassou. Ce village rappelle au docteur Etchepare les beautés du vieux jeu de rebot qui y fut toujours en honneur. On entre à Louhossoa, terre au riche kaolin. Voici Bidarray, dont le grand poète basque Adéma fut jadis le pasteur distingué : l'auteur n'insiste pas, sans doute pour ne point répéter le superbe portrait physique et moral qu'il a fait ailleurs de cet illustre écrivain.

La vallée de la Nive s'allonge capricieuse, mais toujours aimable : nos pèlerins admirent les coquets villages d'Ossès et d'Arrosa, leurs maisons " agriffées " à la montagne abrupte et les terres d'Ascarat amoureusement travaillées.

Uhart-Cize ! Ici un regret de ne pouvoir visiter Saint-Jean-Pied-de-Port, dont on nous donne une idée tout de même et en route pour Arnéguy, paroisse à quinze séminaristes. A la douane espagnole survient un premier contre-temps : le receveur est encore dans son lit, il faut attendre une heure le sommaire griffonnage qui lui sert de signature.

Enfin on pénètre en Navarre, on traverse Val-Carlos et c'est la montée désespérante jusqu'à Ibañeta, entre d'immenses rochers suspendus comme une menace au-dessus de la route et, au-dessous, d'effrayants précipices, avides de victimes.

On est heureux d'arriver à Roncevaux, où plane encore le souvenir de la mort de Roland ; mais les dames sont encore plus

curieuses de voir la fameuse pierre miraculeuse qui guérit la stérilité. Malheureusement, au dire d'un laboureur, cette pierre fort amincie par l'usage a été enlevée par l'archevêque de Burgos. Après une rapide visite du couvent, on traverse la vallée de Burguete : pays qui devient de plus en plus sauvage à mesure que l'on avance ; pays arriéré même en culture, puisqu'on y bat encore le froment sur l'aire...

Or voici la calme Pampelune, à demi endormie sous le poids immense de son passé, sauf durant les journées fébriles de la Saint-Firmin. Nos pèlerins vont à la cathédrale, la comparent avec celle de Bayonne, y admirent les chefs-d'oeuvre de ferronnerie et de sculpture que les artistes y ont accumulés et qui rappellent les beautés de Saint-Bertrand de Comminges et de N.D. de Chartres. Un tout aux cloîtres et l'on repart. Surprise ! de jeunes malandrins ont volé une montre dans l'une des autos, que l'on avait négligé de fermer à clef.

Bientôt une aimable clairière attire les regards de nos voyageurs. On stoppe, on pénètre dans la forêt prochaine et l'on choisit sur le gazon un emplacement convenable pour le repas de midi. Les dames s'empressent d'étendre une nappe, d'organiser le service de chacun fait honneur au menu. Comme à Cana, le vin vient à manquer, et tandis que l'un des messieurs va en quérie dans une maison voisine, un autre fait patienter son auditoire en entreprenant une rapide histoire de la Navarre. Le messager revient avec une bouteille et le repas continue, coupé de réflexions sur la cuisine espagnole. Au bout d'un moment, trois pauvres enfants et leur grand'mère viennent sans façon leur rendre visite et mendier les reliefs du pique-nique. On est bien obligé de reconnaître, en les écoutant, que le basque se perd de jour en jour en Haute-Navarre et que seuls des vieillards comprennent encore la langue de nos aïeux.

Après le repas, au cours d'une conversation pleine de charme,

M. le Dr Etchepare rappelle l'origine navarraise de la famille de Garro et expose les principes gastronomiques du dernier représentant de cette noble race. (Pages délicieuses que l'on voudra relire).

Nos pèlerins, dûment restaurés, regagnent leurs autos, vont prendre le café à Lecumberri et entrent en Guipuzcoa à travers des gorges sauvages qui rappellent celles du Tarn.

On voit finalement poindre dans le lointain, puis grandir de proche en proche la " noble Tolosa " : c'est une ville, qui a su faire la synthèse de ses traditions les plus anciennes et de l'apport le plus nouveau des civilisations modernes ; elle a certainement subi, comme d'ailleurs toute la province, le choc violent de la révolution économique et industrielle de ces quarante dernières années, mais la secousse a été incapable de la faire dévier de sa ligne éternellement euskarienne.

L'un des chauffeurs était-il distrait par des considérations de ce genre ? Toujours est-il que son auto a tamponné un cycliste et qu'une discussion s'ensuivit entre l'écrascur et l'homme à la roue écrasée. Intervention pacifique d'un policier, estimation du dégât par un garagiste accommodant, réparation pécuniaire de la " casse ", et l'on sort rapidement de Tolosa.

M. le Dr Etchepare contemple au delà du pare-brise le beau ciel de Guipuzcoa et songe sans doute avec joie à la description qu'il en pourra faire dans son prochain livre : ciel plus clair que celui de Provence, moins dur que celui de Grèce. Faut-il ajouter : plus muet que celui du psalmiste (coeli enarrant glorian Dei) ? En tout cas, au cours de ses méditations géologiques sur les montagnes tourmentées qui encadrent le paysage, notre contemplatif ne sait à qui attribuer l'origine de la Vie sur la terre.

Mais voici Loyola. Beribilez nous décrit ce riche monastère sous tous les angles. Avant guerre, notre auteur avait eu la bonne fortune de visiter tout cela en compagnie d'un bon père jésuite

fort positif, qui lui avait révélé en toute simplicité les humbles débuts des splendeurs actuelles. Aujourd'hui le bon père n'est plus là : mais par le souvenir M. Etchepare le ressuscite et passe en conversant avec lui d'une salle à l'autre : voici un grenier converti en chapelle, une chambre à coucher devenue oratoire, et encore six chapelles dont nous pouvons admirer les statues, les peintures, les ornements, les reliques... Fête des yeux, fête du coeur et bientôt fête de l'esprit : car au sujet de l'autographe de Saint Ignace offert aux regards des visiteurs, un curieux débat s'élève, où le mystérieux jésuite refuse à Saint Ignace une intelligence hors-ligne, quitte à lui accorder le génie de la charité, tandis que le pèlerin s'efforce de démontrer qu'une charité aussi géniale ne saurait se concevoir sans une remarquable puissance intellectuelle. Nous souhaitons sincèrement la conversion de ce jésuite.

Avant de quitter Loyola, M. Etchepare et ses amis vont remercier Dieu, dans la chapelle à coupole, de la bonne journée dont il leur est donné de jouir, et le chapitre VIII de Beribilez s'achève par un hymne magnifique en l'honneur du Fondateur de la Compagnie de Jésus.

La journée est belle, c'est vrai. Mais elle est brûlante. Nos pèlerins ont besoin de se rafraîchir : ils pénètrent dans une buvette et y trouvent un client français, furieux et fort bavard. On le fait attendre et l'impatience lui arrache des malédictions contre les religieux. Ce petit-fils de Voltaire a le don de révolter l'un des amis de M. Etchepare, qui profite de l'occasion pour faire une comparaison assez violente entre le caractère des Français et celui des Basques.

On part, on traverse Azpeitia, puis Cestona, le Vichy espagnol, et l'on arrive à Zumaya. Ce village a été la résidence de l'abbé Domingo Aguirre, le grand romancier basque, l'auteur de Garoa, Kresala, Ufiamendiko lorea, dont le R. P. Lhande a étudié l'oeuvre

dans une conférence restée fameuse et à qui M. le Dr Etchepare a rendu hommage très longuement dans Gure Herria.

Voici Zarauz et l'Océan... Deux descriptions de la mer fort différentes, mais également nuancées : l'une s'attache à la poésie brutale du flot battant la roche dure, l'autre aux curieux mirages dont le golfe de Gascogne emplit les yeux du promeneur ami des horizons marins. Une comparaison de l'Atlantique et de La Méditerranée couronne ce chapitre.

Les autos ne s'arrêtent pas : on salue Orio, patrie des grands joueurs de joko garbi, village aux tuileries puissantes ; on salue Usurbil et l'on parvient à Saint-Sébastien, ville pittoresque, cosmopolite et bruyante. Les voyageurs descdndent de voiture et, tandis que ses compagnons se dirigent vers la plage, M. le Dr Etchepare écoute une conversation où retentit la popularité d'un guérisseur momentanément célèbre, dont il nous dit — avec une très confraternelle charité — tout ce qu'il pense.

La nuit tombe, " gau on zure chantzean, Donostia ! " et, sur une route traversée par des autos-bolides, parmi les jeux fantastiques de la lumière reflétée par les eaux de l'Océan voisin, nos pèlerins se pressent vers la France. Renteria, Lezo, Pasajes, Irun, Behobia..., charmantes localités auxquelles il faut dire un " au revoir " rapide et plein d'émotion : car le Guipuzcoa est certainement la province, où s'est le mieux épanouie la race basque, avec ses goûts complexes d'aventure et d'ordre, de saine jovialité et de sage réserve, d'entrain au jeu et de travail.

On arrive à Saint-Jean-de-Luz pour dîner : mais la longue journée a fatigué certains de nos audacieux voyageurs : le coeur n'est pas au repas et c'est avec joie qu'ils s'en vont dans la direction d'Ascain, la patrie du beau langage classique. En traversant Saint-Pée-sur-Nivelle, on voit une fenêtre encore éclairée.

— Serait-ce la chambre de M. l'abbé Barbier, occupé à composer quelque nouvel ouvrage ?

Immédiatement, on songe à son Piarres, oeuvre soeur des romans de Domingo Aguirre...

On salue en passant Sourafde et Espelette endormis et ce n'est pas sans une joie profonde que l'on retrouve Cambo...

L'un des chauffeurs regrette bien sa montre volée à Pampelune ; les dames sont plus désolées encore de n'avoir pas vu la fameuse pierre de Roncevaux ; mais on les console en leur promettant que l'on retournera en Navarre exprès pour la voir...

Cette analyse squelettique de Beribilez ne donne évidemment pas une idée complète de l'ouvrage. La trame générale y est marquée d'une façon assez nette, croyons-nous. D'aucuns diront : trop nette ! Car dans le texte les transitions sont ménagées avec un art infini et les réflexions indiquées ici en quelques mots y tiennent en fait des pages entières. Mais ce qu'un compte rendu ne saurait traduire, c'est la variété des couleurs et du ton, grâce à un vocabulaire très développé et à une syntaxe protéiforme.

Nous espérons que nul bascophile sérieux n'omettra de placer le beau livre de M. le Docteur Etchepare dans sa bibliothèque, au rayon des oeuvres préférées, et que tous les écrivains y chercheront des formules modèles. Nous le disons en vérité, Beribilez est un ouvrage dont les amis de notre culture euskarienne parleront toujours

P. LAFITTE.

GURE HERRIA
1932
Nº 3. Mai-Juin
pp. 259-266

Autour d'une glose basque du Xme siècle

Le dernier numéro de Gure Herria donnait à nos lecteurs une curieuse note de M. de Urquijo touchant les " gloses emilianenses ".

Le texte guec ajutuezdugu prouve que dès le Xº siècle le participe en -tu s'était introduit dans notre langue, que déjà *edun servait d'auxiliaire, enfin que -ek était la désinence active et que la conjugaison simple ne devait guère différer de celle du basque actuel.

En dehors de là, que nous dit ce bref document ? Que signifie-t-il ?

Les lois de la grammaire et de la phonétique courantes nous pousseraient à expliquer ajutu par le latin adjutum et à voir dans la formule un verbe transitif au passé que nous traduirions par " nous ne l'avons pas aidé ". Telle est l'idée que nous avons communiquée à M. de Urquijo et nous avons su que M. Gavel pensait de même. Il faut pourtant l'avouer, cette traduction s'adapte mal avec le contexte. On ne voit pas de quelle aide il s'agit.

La restitution et la traduction de M. Menéndez Pidal présentent une double hypothèse plus satisfaisante au point de vue sémantique puisqu'elles semblent concorder avec la glose espagnole " nos nonkaigamus ".

M. Albert Léon trouve la lecture guec *cajutu fort ingénieuse. Cependant, comme M. de Urquijo, il estime que *cajutu ez dugu est un passé. Il le traduirait littéralement par " nous n'avons pas tombé ". A la rigueur, croyons-nous, M. Menéndez Pidal pourrait défendre son présent, en supposant que des faits comme heldu da, johan da, il vient , il s'en va, sont des vestiges d'un

état de choses, où le participe ne marquait pas nécessairement le passé.

Quant à " nous n'avons pas tombé ", M. Albert Léon n'a aucune difficulté à le traduire en bon français par " nous ne sommes pas tombés ". Il semble bien que l'ancienne langue n'était pas trop sévère dans sa façon de traiter les verves transitifs et intransitifs : les verbes iraun, durer, irakitu, bouillir, iharduki, résister, et quelques autres se conjuguent comme s'ils étaient transitifs, ex. : irauten du, il dure, alors que l'on attendrait irauten da. Axular dit quelque part : Uliak irakinean ez du pausatzen, la mouche ne se pose pas sur l'eau bouillante. Même aujourd'hui on trouve dantzatu du, à côté de la forme normale dantzatu da, il a dansé.

M. Albert Léon nous faisait à ce propos une judicieuse remarque : c'est que les langues romanes ont de bonne heure usé de l'auxiliaire avoir pour former les temps du passé, même quand il s'agissait de verbes intransitifs. En français nous disons régulièrement " j'ai été, j'ai couru " et le peuple dit sans sourciller " j'ai tombé ", qui correspond à l'espagnol he caido. Les langues romanes n'ont-elles pas déteint sur le basque ? Il ne semble donc pas invraisemblable de traduire ez dugu *cajutu par " nous ne sommes pas tombés ".

Reste à savoir si la restitution *cajutu est aussi vraie qu'elle est ingénieuse et pourquoi on aurait traduit par un passé le présent espagnol nonkaigamus.

P. LAFITTE.

GURE HERRIA
1933
Nº 2. Mars-Avr.
pp. 185-186.

* Note du dactylo :
" Ur irakinean eztu uliak pausatzen." AXULAR
Gero. Kap. II § 24. Edit. Juan Flors, p. 78.

Une épée d'Académicien

On nous a demandé quelle était l'attitude de " Gure Herria " à l'égard de la souscription ouverte par " La Presse " de Bayonne, en vue d'offrir à M. Claude Farrère au nom des Basques son épée d'académicien.

Nous ne nous déroberons pas. D'autant que nous aurions donné notre avis, même si on ne nous l'avait pas demandé.

Notre intention n'est pas de faire de la peine à qui que ce soit. Les rapports de notre revue et nos rapports personnels avec " La Presse " sont par ailleurs trop cordiaux, et une gaffe peut échapper à la plus vigilante des rédfactons...

Notre dessein est clair. Nous voulons faire comprendre que le Pays Basque n'est pas une entité passe-partout au nom de laquelle n'importe qui peut applaudir n'importe quoi. L'Eskualduna, Aintzina et Gure Herria sont d'accord sur ce point et ont décidé de se montrer intraitables.

º º º

Bien entendu notre Revue n'a pas à entrer dans la question de savoir si M. Farrère est un écrivain supérieur à Claudel ou si la politique a joué dans son élection. Supposons que l'Académie ait couronné la meilleure plume.

Cela suffit-il pour que le Pays Basque soit mobilisé en faveur de Farrère ?

Celui-ci est venu comme Loti dans notre région. A-t-il, comme Loti, essayé de comprendre notre race, quitte à peindre une âme semblable à la sienne ? Non, il n'y a rien dans son oeuvre qui rappelle Ramuntcho ! Quelques pages de La marche funèbre et de

l'Atlantique sont consacrées à notre coin de terre, et c'est tout !

Alors pourquoi cette offrande de la Côte basque à un tel auteur ? Serait-ce qu'une âme soeur se révélerait à travers ses écrits ?

Hélas ! Duhourcau lui-même, dans "la Presse ", a reconnu que les livres de Farrère n'étaient pas faits pour nous...

°°°

Duhourcau a raison et nous tenons à le démontrer afin que l'on n'aille pas nous accuser de parti pris.

Certes Claude Farrère prêche partout le patriotisme et le courage ; il se montre sévère en général pour la bassesse et la cupidité.

Mais le sens chrétien que possèdent les Basques lui échappe totalement. Il parle de la religion sans la connaître : pour lui, protestants et catholiques n'ont pas le même Dieu, en mariage mixte les enfants peuvent être baptisés dans l'Eglise réformée, les femmes confessées dans la chambre d'un vicaire, toute lecture est permise à n'importe qui, etc..., etc... Tous ces détails sont dans Mlle Dax, jeune fille, roman ignoble, où les prêtres sont de gros naïfs et les vrais fidèles des imbéciles. Aux dernières pages du livre, comme Mlle Dax se fait adresser une correspondance " poste restante " par Fougères, sait-on quelles initiales elle choisit pour conserver l'incognito devant l'homme du guichet postal ? — Tout simplement A.M.D.G., anagramme de la devise " Ad majoren Dei Gloriam " de Saint Ignace de Loyola. Charmant, n'est-ce pas, pour une roulure !...

Dans Thomas l'Agnelet, on voit Thomas Trublet qui fait des voeux à la Sainte Vierge, prie devant un crucifix, et en même temps mène une vie de folles débauches, viole les femmes, et finalement se fait pirate. Dans la Marche funèbre, on voit aussi Mme Hennebont qui est, paraît-il, sincèrement pieuse, qui se confesse, qui mourra

religieuse, et qui a un amant, et invente de marier sa fille avec cet amant pour garder celui-ci sous la main et pouvoir continuer à être sa maîtresse... C'est sur ces modèles que sont fabriqués les " excellents chrétiens " de M. Farrère : on dirait qu'il cherche à confondre Tartuffe et le Curé d'Ars...

Pour être juste, disons qu'il a su quelquefois parler en termes sympathiques des prêtres et des missionnaires ; mais ceci ne compense pas cela.

°°°

Si nous sommes déjà séparés de Farrère par toute la question religieuse, je crois que le point de vue moral ne nous rapproche pas.

Ici point d'hypocrisie. Nous n'avons pas la prétention de faire passer tous les Basques pour des modèles de vertu. Nous sommes handicapés comme ailleurs par le péché originel, et commettons hélas ! le péché actuel avec trop de facilité. Du moins avons-nous le courage d'appeler mal ce qui est mal, même quand c'est nous qui l'avons commis et de ne pas le canoniser..., fut-ce en poésie.

Claude Farrère semble ignorer la pudeur, la retenue, la modestie, la pureté. A peine quelques livres propres dans son oeuvre, à savoir : Une jeune fille voyagea, L'Atlantique en rond, et les livres de guerre écrits avec Paul Chack...

La plupart des autres sont invonvenants :

1°) Les détails obscènes, les crudités, les descriptions de caresses, de préparation à l'amour foisonnent un peu partout ;

2°) On est surpris de trouver dans L'autre côté, La maison des hommes, Fumées d'opium, des réincarnations, des évocations plus ou moins diaboliques, et autres fariboles spirites ou occultistes ;

3°) Mais les thèses sont ce qu'il y a de plus atroce :

— Dans le Dernier Dieu, livre que l'auteur déclare avoir médité 14 ans, on voit un individu aller fatalement de l'amour-tendresse à l'amour-sensualité et finir en Océanie au milieu d'un troupeau de femmes indigènes, sous la protection d'une idole qui est un symbole obscène...

— Dans Les Petites Alliées, qui sont des courtisanes de Toulon, on fait de celles-ci le plus chaleureux éloge ; et le duc de l'Estissac, intelligent porte-parole de l'auteur, déclare que " jamais un amant, sous prétexte qu'il a payé, et que jamais un mari, sous prétexte qu'il a épousé, n'acquièrent aucun droit définitif sur le coeur ou sur le corps qu'on a bien voulu leur prêter — leur prêter! car il ne s'agit que d'un prêt, d'un prêt temporaire et révocable au premier désir du prêteur. Et tout contrat tendant à modifier la nature primitive et instincitve de ce prêt ne peut être que l'oeuvre d'un tyran " (Les Petites Alliées, pp. 253, éd. Ollendorff in-12º).

C'est la négation même de la notion du mariage chrétien et de la famille chrétienne, c'est une apologie du divorce ; et voici l'etcheko-andere mise sur le même plan que la fille de joie (ibid., p. 130) : " Et pourquoi (les marins) traiteraient-ils une courtisane moins honorablement qu'une femme mariée ? L'une comme l'autre n'est-elle pas obligée à des complaisances sentimentales et sensuelles envers son seigneur et maître ? L'une comme l'autre, en rémunération de ces complaisances, ne reçoit-elle pas de ce seigneur le vivre, le couvert, et la parure ? L'une comme l'autre, par conséquent, ne vend-elle pas, très honnêtement et loyalement, son corps et son coeur à un homme, pour qu'il en use à son gré ? Où donc gît la différence -- autre part que dans les préjugés de certaines religions et de certaines morales conventionnelles ?"

Nos lecteurs nous pardonneront d'avoir mis sous leurs yeux ces " morceaux choisis ". Dans les Civilisés, Torral, qui n'est pas en général le porte-parole de l'auteur, soutient son droit à la

sodomie par des arguments analogues (éd. Flammarion, pp. 29 et 30) dont nous faisons grâce à nos abonnés.

ººº

Et nous demandons si vraiment le Pays Basque doit récompenser d'une épée d'honneur un écrivain si éloigné de toutes nos opinions ?

On a essayé de nous prendre par le sentiment. On nous a dit : " Mon cher, ne vous emballez pas. La question est complexe. Voilà un homme célèbre à deux doigts de sa conversion religieuse. Il ne faudrait pas le décourager ! Le silence en pareil cas est de rigueur ! " Nous avons répondu : " Eh bien ! qu'on se taise ! Qu'on ne fasse pas de réclame à une oeuvre qui le fera bientôt pleurer, quand il songera au mal qu'elle a fait dans les âmes. Au retour de l'Enfant prodigue, on tua le veau gras, mais on ne chanta pas un hymne en l'honneur de celles qui l'avaient perdu..."

En tout cas qu'on ne mêle pas les Basques, qui n'ont rien à y voir, à cette histoire d'épée académique ; et qu'à l'avenir on réfléchisse avant de se lancer dans une aventure où l'on risque de perdre moralement et matériellement plus qu'on ne gagnera.

P. LAFITTE.

GURE HERRIA
1935
Nº 2. Mars-Avr.
pp. 134-138.

Le siècle des Dames

L'effort régionaliste des années que nous vivons se caractérise, je crois, par la place qu'il fait à l'activité de la jeunesse et surtout à la collaboration féminine.

En Pays Basque on n'avait pas songé à utiliser l'ingéniosité, la douce obstination, la gracieuse élégance des dames pour l'oeuvre de redressement qui s'impose. C'était un tort : car la tradition est gardée beaucoup plus par la mère et les grandes soeurs au foyer que par les hommes ; et du jour où la jeune fille a renoncé au particularisme de son pays, on peut dire que ce pays court à sa ruine.

Aussi est-ce avec bonheur que nous avons salué l'organisation des Begiraleak ou Gardiennes, dont la souplesse leur permet de travailler à la fois sur le terrain culturel, religieux, social et civique.

Gure Herria avait, dès ses premiers pas, compris qu'il était utile d'avoir recours à la gentillesse des Dames. Aussi a-t-il compté parmi ses écrivains les plus suivis MAYI ELISSAGUE (Mme Lebrun), dont nous espérons bien relire l'excellente prose, si pleine d'observation, de sentiment et de discrète poésie. Mme Rouget de l'Isle et la Vicomtesse Maïder offrirent aussi de charmantes pages en passant.

Maintenant viennent s'adjoindre à la revue Mme Gilberte Guillaume-Reicher, qui sait marier si aimablement la science à la littérature, Mme Mayi Ariztia, notre éminente folkloriste de Sare, Mlle Hillau, dont nous publierons les fines comédies euskariennes, Mlle de Jauréguiberry, éloquente conférencière régionaliste ; sans parler du retour de la Vicomtesse Maïder, qui nous

livre un lot charmant de vers harmonieux écrits naguère à la gloire du sol natal, ni de Mlle Personnaz dont nous avons tous, en décembre, tant goûté les gravures sur bois.

Honneur à ces dames qui veulent servir !

Merci à ces vaillantes qui veulent nous aider !

Mais qu'elles ne se contentent pas de travailler elles-mêmes. Qu'elles suscitent autour d'elles des ouvrières aussi actives que des fourmis, aussi joyeuses que des cigales.

Le siècle où se trouve engagée la vie de notre Patrie basque doit mériter le noble titre de " siècle des dames ".

P. LAFITTE.

GURE HERRIA
1935
Nº 2.Mars-Avr.
pp. 145-146.

Un bel exemple

GWALARN

En 1925 paraissait une revue littéraire en langue bretonne appelée " Gwalarn " (Nord-ouest). D'abord trimestrielle, elle devint me nselle en 1930. Autour de cette revue se groupa une élite qui a publié un nombre considérable d'ouvrages bretons, de traductions et de manuels. Le mouvement de " Gwalarn " mérite d'être connu et imité.

Créer une culture bretonne, à la fois élevée et populaire, tel est le but. Deux obstacles : l'insuffisance de la langue et l'inpréparation du public.

Certes, la langue bretonne travaillée par les auteurs et les linguistes du siècle dernier avait abouti à une certaine unification et fixation littéraire : on l'avait même enrichie de clairs néologismes.

" Gwalarn" décida de compléter cette évolution en imposant une orthographe fixe et rigide à tous ses collaborateurs sans exception ; de plus une grande quantité de termes nouveaux (faits à l'usage du peuple et non pas à l'usage des savants) enrichirent le vocabulaire breton.

Le public était plus difficile à transformer que la langue : d'un côté une masse pour qui " parler breton " était marque d'ignorance ; de l'autre une bourgeoisie, qui, francisée depuis des siècles, n'avait que mépris pour un patois de prolétaires. D'où le plan suivant : 1º) constituer une élite parlant, lisant et écrivant le breton ; 2º) avec l'appui de cette élite, aller droit au peuple.

º º º

Naturellement c'est aux intellectuels (professeurs, instituteurs, ingénieurs, avocats, étudiants, etc.) que l'on s'est adressé

tout d'abord et pour eux que l'on a créé une littérature nouvelle.

Contes, poèmes, nouvelles, romans, drames, comédies, oeuvres critiques, tels sont les genres traités dans le goût le plus moderne par une pléïade d'écrivains, dont voici les noms les plus connus : Abeozen, Bennak, Brenn, Keralban, Kerrien, Kerverziou, Kongar, Drezen, Hemon, Jarl, de Langlais, Malemanche, Mordiern, Meavenn, Riou, Tremor, Vallée, etc. Malgré de grandes divergences d'opinion, ces auteurs collaborent fraternellement en faveur de la culture bretonne.

Un bon moyen de renouveler l'inspiration, c'est l'imitation, la traduction, pourvu que l'on ne puise pas à une source unique. " Gwalarn " l'a compris. D'où la parution, traduites en breton, d'oeuvres grecques, espagnoles, anglaises, allemandes, italiennes, russes, irlandaises, galloises, japonaises, qui ont illustré des noms comme ceux d'Eschyle, Chaucer, Boccace, Shakespeare, Murray, Synge, Calderon, Blake, Shelley, Longfellow, Marlowe, Block, Goethe, Hoffmann, Twing, Chonagon, Piairais, etc. Et l'on annonce que les jeunes littératures européennes, flamande, hongroise, catalane, ou les anciennes littératures de l'Asie auront leur tour.

Pour lire toute cette production, il a fallu que l'élite fît un effort considérable et n'eût pas peur de se plonger dans les livres de grammaire et de lexicologie. On lui a d'ailleurs fourni d'excellents manuels, dont elle a su profiter sans respect humain, par fierté patriotique.

°°°

" Gwalarn " est donc très bien parti pour la conquête des intellectuels. Il ne lui reste plus qu'à aller au peuple. Ici aussi les directeurs du mouvement ont travaillé avec méthode : ils ont visé l'enfance.

Ils ont fondé une oeuvre appelée " Le breton des enfants " qui reçoit les dons que l'on veut bien lui faire : cela permet de cons-

tituer une réserve de livres bretons qu'on cède gratuitement aux personnes honorables qui désirent les répandre parmi les enfants peu fortunés : 19.000 francs de brochures bretonnes ont été ainsi distribuées.

" Gwalarn " a créé une nouvelle revue à bon marché " Kannadig Gwalarn " et publié une série d'ouvrages, illustrés, faciles et agréables en vue d'intéresser la jeunesse.

Enfin signalons la réédition entreprise des Romans du Peuple, collection de contes et de nouvelles vraiment populaires.

ᵒ ᵒ ᵒ

Voilà du beau travail.

Nous avons voulu résumer à l'usage de nos lecteurs un bel article de M. U. Bennak (Ar Falz, 1934, p. 204 sq.). Nous souhaitons que le magnifique exemple des Bretons incite nos compatriotes à savoir réagir contre une trop fréquente apathie et à épauler de tout leur pouvoir les hommes de bonne volonté qui ne songent qu'à une renaissance d'Eskual-herria !

P. ITHURRALDE.

P.S. — Pour tous renseignements complémentaires au sujet de "Gwalarn ", écrire à Brest, boîte postale 75.

GURE HERRIA
1935
Nº 2. Mars-Avr.
pp. 154-156.

Curiosités linguistiques

" Behereharta "

En bordure du chemin de fer, on trouve entre Villefranque et Bayonne une halte appelée Behereharta.

La première fois que l'on entend ce nom propre, on est un peu surpris par son aspect barbare. On songe au Nitebrudakita élégamment inscrit sur la carte d'état-major pour désigner une montagne bas-navarraise, et l'on se dit que le chef de gare a été trompé... comme le cartographe.

En réalité, le chef de gare n'a pas été trompé. Behereharta est une curieuse formation populaire, facile à expliquer. L'expression Behere-hartan, " dans ce Bas-fond " a été prise par le peuple pour un nom propre au cas-locatif, au point qu'on en a sans doute oublié le sens. Or, pour retrouver le nominatif d'un nom propre, il suffit d'enlever le suffixe -n qui marque l'inessif. Puisque de Erroman on peut tirer Erroma, logiquement de Beherehartan on a cru devoir former Behereharta.

Mais ce phénomène morphologique n'est pas un isolé dans le vocabulaire basque. On sent une tendance de la langue à partir du locatif d'un vieux mot pour la formation de nouveaux noms propres.

LOCATIF INDEFINI — Les noms propres se trouvant suffisamment déterminés par eux-mêmes ne prennent pas d'article ; et leur suffixe inessif ou locatif se réduit à -en après une consonne (Paris-en, à Paris) et à -n après une voyelle (Erroma-n, à Rome).

Qu'est-il arrivé ? C'est que l'on a oublié la valeur du suffixe -en, et que la lettre e a été rattachée au mot précédent, la lettre n demeurant seule comme marque locative. En d'autres termes, on s'est dit : Haltsu étant le nominatif de Haltsun,

Parise est le nominatif de Parisen.

Ainsi s'explique le fait que dans notre région (Pays basque continental) aucun nom propre de lieu ne se termine par une consonne, quelle que soit son origine. Ex. : Uztaritze, Miarritze, Donibane, Lione, Madrille, etc. Nul besoin par conséquent de recourir, comme Vinson, au suffixe ablatif -e de la 3e déclinaison latine.

LOCATIF SINGULIER — Pour désigner les habitations on a généralement recours en basque à la toponymie : Mendiburu, Bidarte, Uhalde, etc. Mais souvent aussi on a pris pour base le nom de l'habitant : Pauloren-baita, la maison de Paul, Jakesen-etxea, la maison de Jacques. Comme c'était un peu long, on a vite remplacé cela par l'expression elliptique : Paulorena, litt. la de Pierre, Jakesena, la de Jacques, exactement comme en grec, où le mot maison est sous-entendu entre l'article et le génitif du nom propre.

En partant d'un pareil nominatif on devait très régulièrement arriver aux locatifs Piarresenean, Jakesenean, litt. dans celle de Pierre, dans celle de Jacques.

Mais ces formes ont été considérées comme de nouveaux noms propres. On a perdu de vue l'article a qu'elles contiennent et le nominatif dont on les avait tirées. D'où toujours le même raisonnement analogique : le nominatif de Erroman est Erroma par simple suppression de -n, donc le nominatif de Piarresenean est Piarresenea par la même grâce.

Cela explique l'origine du fameux suffixe -enea des noms de maison.

LOCATIF PLURIEL — Des termes comme harri, pierre, gerezi, cerise, ezpel, buis, ont servi également à former des noms de maisons, de quartiers, de villages. On a dit à l'inessif pluriel: Gerezietan, dans les cerisiers, Ezpeletan, dans les buis,

Harrietan, dans les pierres. Mais ici encore on a pris ces formes pour des noms propres ; on a oublié que l'on avait affaire à des pluriels et l'on a dit : si Erroma est le nominatif de Erroman, pourquoi Harrieta ne serait-il pas celui de Harrietan ?

Nous savons bien que Hugo Schuchardt suit plutôt le chemin inverse. Il croit que -eta est un suffixe collectif apparenté au pluriel du suffixe latin -etum et que les formes harrieta, gerezieta, sont des témoins de la chose. Il suppose que ce suffixe de composition se serait glissé tout naturellement au pluriel de la déclinaison. Personnellement nous ne sommes pas sûr de l'irréductibilité de l'élément -eta. Nous pensons plutôt à un infixe -ta-. La lettre e serait la marque du pluriel. Comparez : herrietan, dans les villages, avec zoin herritan, dans quel village. L'élément -ta- n'est d'ailleurs pas purement locatif : on le rencontre jusque dans le verbe : arnoz-ta-tu, où il semble n'être qu'une variante de -da- (hegaldatu), de -tza- (hautzatu), de -ka- (nahikatu). Dans la déclinaison elle-même il serait intéressant de le rapprocher d'éléments analogues (nitaz = nitzaz dans le sens de "à mon sujet", enetzateko = enetako, nitaz = nikaz dans le sens assez rare de "avec moi").

Nous nous en tenons donc à l'hypothèse d'une reconstruction de Harrieta sur harrietan.

D'ailleurs, la tendance à partir du locatif pour la formation des noms de lieu se rencontre jusque dans certains emprunts. En somme, Lapurdi, n'est-ce pas le locatif latin de Lapurdum ? Akize, Dax, n'est-ce pas l'ablatif-locatif Aquis compliqué par la loi signélée plus haut pour Parise ? Enfin, un mot comme Ahazparne paraît construit sur le locatif français "à Hasparren" qui est devenu : A-hazparren-e = Ahazparne. On pourrait comparer cette forme à celle de ofron, (du français "au front") que l'on déclinait pendant la guerre en ofroneko, ofronetik, etc.

P. LAFITTE.

GURE HERRIA. 1935.
Nº 3. Mai-Juin. / pp. 259-261.

NECROLOGIE

M. Georges HÉRELLE

" GURE HERRIA " perd encore un de ses premiers collaborateurs.

M. Georges Hérelle s'est éteint le 16 décembre à l'âge de 88 ans.

C'était un vrai clerc, un homme qui avait tout quitté pour se vouer au culte de la vérité et des Belles-Lettres.

Professeur au Lycée de Bayonne, où il enseignait la philosophie, M. Hérelle, jeune encore, prit sa retraite proportionnelle et s'adonna à ses chères études.

Grand ami des civilisations grecque et romaine, familier des littératures italienne et espagnole, il fut le traducteur attitré de Gabriel d'Annunzio, de Fogazzaro, de Mathilde Serao et, d'autre part, de Blasco Ibañez, qu'il révéla à la France.

C'est ce lettré qui aura été le plus curieux chercheur en tout ce qui concerne le théâtre basque.

Son esprit largement ouvert, son goût franchement hospitalier, son intuition esthétique l'ont aidé à pénétrer ce qu'il y a de beau dans un art populaire, où les demi-savants ne voient souvent qu'un jeu incohérent, indigne de gens civilisés.

Voici les ouvrages qu'il a consacrés à ce sujet captivant :

1º) La représentation des Pastorales à sujets tragiques : on y trouve une étude fouillée des conditions dans lesquelles se préparent et se jouent les pastorales : rôle du régent, recrutement des acteurs, organisation matérielle de la troupe, liturgie de la représentation, conventions scéniques, récitation, chants, costumes, etc.

2º) Les Pastorales à sujets tragiques considérées littérairement : ce volume se divise en deux parties : la première est consacrée à la technique des pièces (métier, canon et style) ; la seconde nous raconte l'histoire du Répertoire : problème des origines, de la chronologie des cycles, des auteurs et des sources.

3º) Le répertoire du théâtre tragique. Analyse des pastorales réparties en six cycles : Ancien et Nouveau Testament, hagiographie, antiquité profane, chansons de geste, romans d'aventures, histoire légendaire.

4º) Le théâtre comique : xikitoak et koblak, mascarades souletines, tragi-comédies de carnaval, sénérades charivariques, parades charivariques, farces charivariques.

5º) Canico et Beltxitine, farce charivarique traduite pour la première fois du basque en français.

6º) Grand catalogue des pastorales à sujet tragique, analyses, indication des sources, bibliographie des pièces composées sur les mêmes sujets pour d'autres théâtres ruraux. Le manuscrit, prêt pour l'impression, a été confié à la bibliothèque du Musée basque de Bayonne.

7º) Les théâtres ruraux depuis le Moyen âge jusqu'à nos jours. Ce travail, encore à l'état d'ébauche, se trouve également au Musée basque.

Cette simple énumération nous dit assez combien M. Hérelle avait approfondi le problème des Pastorales et du théâtre rural.

Et nous n'avons pas parlé des articles nombreux consacrés à ce même sujet.

Certes avant lui MM. Humboldt (1801), Buchon (1839), Duvoisin (1841), Badé (1843), Fr. Michel (1857), Chaho (1856), Vinson (1883), Webster (1901), Vigée-Lecoq (1898), Albert Léon (1909) avaient étudié ces questions, mais ils ne l'avaient pas fait avec cette

ampleur et cette précision scientifique.

Découvrir et lire les 207 manuscrits connus, assister, crayon en main, à dix représentations, consulter les régents, compulser les vieux papiers, comparer avec les mystères du Moyen âge et le théâtre rural d'Italie, d'Allemagne, de Flandre, de Bretagne, du Roussillon, telle fut la méthode suivie par M. Hérelle. Aussi son oeuvre est-elle une véritable mine, dont les bascophiles feraient bien de tirer profit.

A l'heure où l'on songe à une renaissance basque, pourquoi, pour renouveler notre théâtre, ne pas nous fonder sur la tradition souletine, au lieu de nous perdre en imitations peu originales. Les travaux de M. Hérelle seront d'un grand secours aux initiateurs.

Mais le cher défunt était bien attaché aussi aux autres richessss du pays basque, en particulier au beau sport de la pelote.

La dernière fois que nous eûmes l'honneur de lui rendre visite, — à l'occasion de la mort de M. Saroyhandy, si je ne me trompe — il nous communiqua un poème du grec Damoxène, qu'il aimait bien, à cause, disait-il, de sa montalité quasi euskarienne :

LE PELOTARI

Un jouvenceau d'environ dix-huit ans,
Un garçon de Cos, île féconde en dieux,
jouait à la pelote.
Nous nous assîmes sur les gradins pour le regarder ;
et la pureté de son jeu,
soit qu'il reçut la pelote, soit qu'il la renvoyât,
nous arrachait à tous des cris d'admiration.
Ah ! cette manière, cette maîtrise, cette précision,
quoi que ce soit qu'il fît ou qu'il dît,
C'était la beauté parfaite :
Je n'ai rien entendu ni vu de si gracieux.
Si j'étais resté là plus longtemps,
je crois que j'en aurais fait une maladie...

La beauté parfaite n'est en réalité, ni dans le jeu, ni dans les livres. Prions pour que le défunt qui la chercha parmi les créatures l'ait trouvée dans le Créateur qui l'a rappelé à Lui. Ce sera notre geste de reconnaissance à la fois basque et chrétienne. Puissions-nous réparer un peu ainsi les "injustices" dont parlait M. Georges Lacombe dans un bel article où il déplorait que l'Institut n'ait pas voulu ouvrir ses portes à la valeur hors-ligne de M. Hérelle.

P. LAFITTE.

GURE HERRIA
1935
Nº 6. Nov.-Déc.
pp. 512-514.

En Sorbonne

Le 14 mars fut un jour heureux pour notre revue. A cette date notre éminente collaboratrice, Mme Gilberte Guillaumie-Reicher a soutenu, en Sorbonne, ses thèses de doctorat, mettant le Pays Basque deux fois à l'honneur.

C'est en effet une Basquaise qui a mérité la mention " très honorable " — si rarement accordée — et le Pays Basque a tenu dans ses travaux scientifiques une très large place.

M. Fortunat Strowski était président du jury et rapporteur de thèse. Autour de lui, MM. Martinenche, Baldensberger, Ascoli et J.-M. Carré, tous professeurs de Sorbonne, constituaient un aréopage de choix.

La première thèse a pour titre : Théophile Gautier et l'Espagne. Elle est publiée chez Hachette.

La seconde est intitulée : Le voyage de Victor Hugo en 1843, en vente chez Droz, 25, rue de Tournon, Paris.

Au cours de la soutenance, d'intéressants problèmes ont été soulevés. Par exemple celui des sources espagnoles de Gautier, que Mme Guillaumie a découvertes en Espagne ; entre autres : sur la fondation supposée de Tolède, — sur la traduction des vers arabes de la fontaine des lions à Grenade, — sur les sources du roman Militona : (Cf. les vers de Mesonero dans les " Cartas españolas " de 1824). De même une longue discussion permit de serrer de très près les rapports de Gautier et de l'art espagnol.

La seconde thèse donna aussi occasion à nos érudits de reviser bien des détails autrefois admis couramment au sujet de l'intéressant séjour de Victor Hugo à San Juan, sur l'obscure question de l'Aventure de Pamplona et du retour de Hugo en France. Quant au " butin " littéraire que le grand poète emporta du Pays Basque, ce fut pour

les auditeurs de la soutenance une véritable révélation.

°°°

Nous ne saurions mieux faire que de recommander à nos lecteurs l'étude des deux ouvrages de Mme Guillaumie. Nous leur promettons quelques bonnes heures d'utile récréation : l'auteur sait en effet unir à la science la plus scrupuleuse le style le plus agréable.

Le Voyage de Victor Hugo, en particulier, s'offre à nous avec l'attrait d'un roman d'aventures.

Part-il de Paris pour se fuir lui-même ? pour mieux se retrouver pour effeuiller plus à loisir le livre de la grande nature ? pour abriter une liaison sentimentale ? pour soigner sa vue ? pour collectionner des documents utiles à ses ouvrages ? Toutes ces hypothèses sont étudiées ingénieusement au cours du premier chapitre et l'itinéraire nous est exposé en détail.

Hugo quitte Paris et traverse la Loire en diligence. A Bordeaux, halte, qui permet à l'illustre voyageur d'étudier la ville, ses habitants, ses monuments, son histoire et de visiter le Charnier Saint-Michel. Ne pouvant garder longtemps l'incognito, le poète s'en va vers Bayonne à travers les Landes ensorcelées de la Chalosse et du Marensin. Il s'arrête à Bayonne, où il tâche de retrouver ses souvenirs de 1811, admire les vieilles demeures, le château de Marracq et la Cathédrale. Il fait également une halte à Biarritz, qui l'enchante : il passe par Bidart, où il signale, à la porte de l'église, " une sorte d'idole bizarre "; par Saint-Jean-de-Luz, " village cahoté dans les anfractuosités d'une montagne ", dont il aime " l'air de joie ". Il arrive à Béhobie, passe la frontière, traverse Irun, aperçoit Fontarabie, " village en or avec clocher aigu au fond d'un golfe bleu ", se laisser gagner par l'attrait d'Oyarzun, dont le nom reviendra plusieurs fois dans son oeuvre. Le voici enfin à Saint-Sébastien, dont il aime la nature âpre et sauvage, mais déteste les puces. Au cours d'une excursion, il

découvre San Juan de Pasajes où il reste six jours. Etape importante au sujet de laquelle on a écrit vraiment trop d'histoires. Mme Guillaumie met toutes les choses au point : en particulier la prétendu aventure de Pepa et la rédaction supposée des Contemplations. De San Juan, Hugo rayonne et fait, notamment, la promenade du Leso, dont il a omis de voir le fameux " Christ ". Bientôt le voyageur s'en va vers Pampelune par Ernani, Tolosa, Irurzun. En Navarre, il passe une nuit en montagne avec les contrebandiers, prend des notes très précieuses sur la capitale et son archéologie, enfin se révèle le héros d'une mystérieuse aventure, qui semble expliquer son départ précipité vers Bayonne. Mme Guillaumie nous explique pourquoi elle pense que le retour se fit par Roncevaux, Valcarlos, Saint-Jean-Pied-de-Port, Irissarry, Hasparren. Elle nous donne d'ailleurs une autre hypothèse sur cette retraite. En tout cas, l'étape basque du voyage est achevée. Hugo continue sa pérégrination à travers le Bigorre, Agen, Périgueux, Angoulême, Rochefort, l'île d'Oléron ; et, au retour, c'est l'horrible nouvelle de la catastrophe qui a ravi Léopoldine à son père. Il ne reste plus qu'à chercher dans l'oeuvre de l'écrivain l'apport réel de cette randonnée parmi nos montagnes euskariennes : qu'a-t-il dit de la langue, de la religion, des moeurs et de l'histoire des Basques ? Mme Guillaumie a donné à nos lecteurs un aperçu de cette question dans quatre articles de Gure Herria, qui ont fait quelque bruit dans le monde des littérateurs et des bascophiles. Nous n'y revenons pas.

°°°

Telle est l'économie de ce livre magnifique. Il est bâti de main d'ouvrier. L'auteur avait tout ce qu'il fallait pour en faire une oeuvre à la fois scientifique et littéraire.

Née d'une famille dévouée aux choses de l'esprit, élevée dans le culte de Victor Hugo, mariée à l'éminent professeur de langues romanes de la Faculté des Lettres de Bordeaux, Mme Gilberte

guillaumie-Reicher a de bonne heure connu les méthodes de patiente recherche. Pour l'étude du voyage, elle a relu tous les livres de son héros, ses notes manuscrites, ses lettres inédites qu'elle a pu trouver, les récits des pèlerins romnatiques (Willkomm, Cusine, Gautier, etc.), les vieilles cartes, les anciens guides, les journaux de l'époque ; elle a refait plusieurs fois le voyage elle-même, vérifié les dires de Hugo, dénoncé les inexactitudes de ses assertions, sans se laisser arrêter par aucun sentiment.

Quant au Pays Basque, peu d'écrivains peuvent se vanter de le connaître aussi bien que Mme Guillaumie. Son enfance s'est écoulée entre la mer et la montagne : Saint-Jean-de-Luz, Biarritz, Saint-Jean-Pied-de-Port,... surtout Saint-Jean-Pied-de-Port, où elle raffermit sa jeune santé et apprit le basque auprès de "maman Jaime" de la bouche d'une personne presque aveugle à qui elle faisait la lecture en échange de ses bonnes leçons. Et puis... il y a eu ses études euskariennes : nos lecteurs ont pu partiellement en mesurer l'étendue et la profondeur dans cette revue. Que diraient-ils s'ils avaient parcouru les articles remarquables qu'elle a publiés dans la Revue de Gascogne, la R.I.E.V., la Revue des Etudes hispaniques, le Bulletin de la Société S.L.A. de Bayonne et les travaux qu'elle a préparés pour la Littérature universelle de M. Baldensberger ?

De son style nous ne dirons pas grand'chose : on le connaît et, quand on sait que les deux maîtres de Mme Guillaumie sont Barrès et Cervantes, on n'a pas de peine à déceler leur double influence : elle a imité de l'auteur castillan le pittoresque, la phrase simple et drue, au service d'un optimisme réaliste, qui ne se hâte pas de jeter sur le prochain... la première pierre ; elle a de Barrès le goût des paysages lointains, des mots à résonance infinie, le sens du mystère, du symbolisme profond, au service d'idées décentralisatrices puisées peut-être dans les Déracinés.

Aussi quel régal de lire et de relire les livres déjà parus de

Mme Guillaumie ! Et comme il nous tarde de voir paraître de voir paraître ses contes intitulés " L'enfance basque ", qui sont sous presse ; ou encore " Neige et violettes en Aragon " et d'autres essais d'histoire ou d'art se rapportant à l'Espagne ou au Pays Basque !

Au terme de cet article nous nous permettons de féliciter de tout coeur Mme Guillaumie au nom de tous les rédacteurs et lecteurs de Gure Herria de l'oeuvre magnifique qu'elle a réalisée, du succès hors ligne qui a couronné ses efforts, et nous la remercions d'avoir si brillamment mis une fois encore le Pays Basque à l'honneur.

P. LAFITTE

GURE HERRIA
1936
Nº 2. Mars-Avr.
pp. 134-138

L'auteur de " Maïtena " est mort...

En mai dernier, un grand bascophile a disparu : M. Etienne Decrept a été ravi à l'affection de sa famille et de ses amis. Gure Herria se doit de lui rendre hommage, à titre de reconnaissance et aussi peut-être à titre de réparation.

Parlons sans détours. M. Etienne Decrept, comme le sont souvent les grands artistes, était d'une rare indépendance de pensée et ses paradoxes n'étaient pas du goût de tout le monde, qu'il s'agît de politique, de littérature, ou de linguistique. De là dans certains milieux une sorte d'opposition qui ne lui pardonnait pas grand'chose. On s'en aperçut lors de Semetchia. Notre revue ne l'épargna guère. L'abbé Apesteguy tira ses grands jeux, et, depuis, l'auteur de ces lignes lui-même y alla de son couplet... Si jeunesse savait...

Mais où est la famille dont l'unanimité ne subit pas de temps à autre quelque atteinte ?

En réalité M. Etienne Decrept était vraiment de notre famille basque. Il aimait son Pays et son Peuple jusque dans ses misères et le conserver tel quel fut longtemps son idéal. "Moraliser mes compatriotes, disait-il un jour, ce n'est pas mon affaire ; mon rôle est simplement de les éclairer, de leur dire ce qu'ils sont, pour qu'ils le soient davantage." On peut discuter la formule, et nous sommes quelques-uns à la trouver un peu courte, mais elle révèle un attachement passionné à la petite patrie.

Rien d'étonnant dès lors de compter parmi les bascophiles de la première heure cet homme au grand coeur. Il fut même élu président de l'Eskualzaleen Biltzarra le 28 septembre 1912 à Saint-Palais. La guerre semblait avoir détruit toute chose et la centralisation forcenée exigée par la défense nationale risquait

d'avoir atteint l'esprit régional. Mais un bon génie veillait. M. Decrept n'oublia pas qu'en ses mains reposait l'avenir de l'Association des Amis du Basque, et après la guerre il eut le mérite de regrouper les bonnes volontés pour une vraie renaissance. Il resta à la tête de l'oeuvre jusqu'au congrès d'Ustaritz (30 septembre 1920).

C'est à lui que l'on doit, pour une grande part, l'institution des concours — devenus depuis si populaires — entre étudiants du Grand Séminaire, des collèges, et les enfants de l'enseignement primaire.

Mais M. Decrept fut plus qu'un animateur. Il fut un ouvrier de la renaissance euskarienne. En collaboration avec M. Charles Colin, qui s'est occupé de la partie musicale, avec un sens très averti de la rythmique basque et des ressources mélodiques de notre chant populaire, il a créé une nouvelle pastorale lyrique d'inspiration crûment réaliste et de facture très savante. Il est dommage que la formule exige des acteurs hors-ligne, difficiles à réunir et à former dans notre petite région. Cela explique que la voie ouverte par Maïtena ne soit guère fréquentée. Sur cette voie l'auteur de Maïtena lui-même n'a pu lancer que Semetchia. Il est donc probable que, si le Pays Basque veut du théâtre populaire, il faudra recourir à un art plus simple, dans le goût des pièces publiées par la revue Antzerti ou des représentations données par Saski-naski et les Begirale de Saint-Jean-de-Luz.

Nous ne condamnons pas pour autant les essais plus ambitieux et nous aimons qu'à l'occasion on démontre les hautes possibilités qu'offre la langue basque. Aussi faut-il reconnaître que Maïtena est vraiment une date dans l'histoire de notre théâtre et souhaiter des conditions économiques et sociales favorables au développement d'entreprises analogues.

M. Colin, dans une lettre que nous publions ci-après, nous donne les renseignements les plus précis sur les oeuvres manus-

crites et les projets de M. Decrept. Nous tenons à le remercier en notre nom et au nom de nos lecteurs ; nous profitons de cette occasion pour le féliciter de son active et géniale collaboration musicla, âme du théâtre lyrique, dont nous voudrions bien qu'il gardât la précieuse tradition.

Peut-être serait-il bon qu'il achevât les oeuvres commencées, ou du moins que l'on publiât les textes achevés. On pourrait s'entendre sur le mode de publications avec le Comité d'Eskualzaleen Biltzarra. Simples suggestions, que nous lançons et dont d'autres jugeront si elles sont opportunes. Elles prouvent à tout le moins l'intérêt que nous portons à l'écrivain et au poète qui vient de nous quitter.

Mais M. Decrept mérite davantage de notre reconnaissance euskarienne. Il a parcouru nos vieilles provinces, de presbytère en presbytère, le pinceau à la main, décorant nos chères églises, respectant la sobriété et la sévérité religieuses de ses compatriotes, sacrifiant de propos délibéré des fantaisies savantes qui auraie nt pu faire valoir ses conceptions et sa technique personnelles.

C'était même la chose la plus étonnante du monde que de voir un artiste aussi riche d'imagination et d'indépendance se plier au goût plus "classique" de Messieurs les Curés et Fabriciens du Pays Basque. Il ne le faisait pas par simple désir de satisfaire une précieuse clientèle. Il voulait contribuer au maintien de l'âme basque formée historiquement par un christianisme peu romantique, appuyant sur des dogmes sans fioritures une morale sans arguties. Il tenait à ce que son art ne s'évadât jamais de cette beauté dépouillée qui annonce la force et la rectitude.

Aussi, quand au seuil de l'au delà il eut, comme un vrai Basque, chrétiennement disposé son âme, quelle joie pour lui de pouvoir adresser au Dieu de toute Beauté ce verset du Psalmiste :

Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison
Et le lieu où réside votre gloire !

Or la maison de Dieu, c'est chez nous la maison du Peuple.

Oui, tous les Basques auront un souvenir dans leurs prières pour le compatriote qui essaya de faire beaucoup pour eux et Madame Decrept voudra agréer les respectueux sentiments de condoléances émue de Gure Herria.

P. LAFITTE.

GURE HERRIA
1938
Nº 2. Avr.-Juin
pp. 118-120

Deux chansons

de Beñat Mardo

par

découvertes le R. P. Lhande

Le R. P. Lhande — et nous l'en félicitons chaleureusement — a eu le bonheur de trouver à Sauguis, au grenier de son vieux château familial, un précieux cahier qui contient, entre autres pièces en vers, deux chansons souletines attribuées à Beñat Mardo.

De ce bertsulari, voici ce que disait Augustin Chaho, dans la deuxième partie de Biarritz entre les Pyrénées et l'Océan, pp. 159-161 :

Bernard ou Beñat Mardo, le Souletin, est celui des improvisateurs basques dont le nom a laissé le plus de célébrité dans les provinces françaises. Vingt volumes ne contiendraient pas ses oeuvres, s'il avait eu sténographe avec lui dans les séances poétiques qu'il donnait en toute occasion. Beñat, lui disait-on, chante nous quelques couplets. Et il chantait, il improvisait d'abondant, comme chante le rossignol sur la branche...

Mardo ne souffrait point de rivaux, ou il cherchait à les écraser du poids de sa gloire souletine, en improvisant à côté d'eux pour les vaincre : il était, en effet, singulièrement difficile de lui tenir tête et de faire la riposte à ses vers comiques, acérés. Arrivé à l'âge de cinquante ans, l'âge où l'homme déjà mûr acquiert sa plus grande force, Mardo gagnait des lauriers et perdaient ses cheveux ; il ne pouvait plus mettre sa couronne de fleurs que sur un front chauve. Un barde qu'il provoquait au combat poétique lui répondit malignement :

Beñat esker dereiat
Hirour perruca badiat
Sagardoi larruz eguinic, eta
Hire beguiratzen tiat...

L'auditoire éclata de rire, le poète chauve devint rouge jusqu'au blanc des yeux : le coup avait porté. Mardo le Barcusien, car il était de Barcus, fut vaincu ce jour-là pour la première fois de sa vie.

Ce texte de Chaho ne nous éclaire pas beaucoup sur la vie et le style de Beñat Mardo : le seul exemple concret qu'il nous donne tourne à la confusion de l'illustre improvisateur.

Feu Georges Lacombe nous affirmait peu avant sa mort qu'il était apparenté à Mardo par la famille de Saint-Jayme. A son avis, le célèbre barde avait dû "sévir" aux environs de 1815.

Dans son Tableau historique et littéraire de la langue parlée dans le midi de la France (1842), Mary-Lafon porte cette indication, page 289 : " Mardo (Bernard), poète basque de la Soule au XVII^{e} ". C'est certainement une erreur (1).

De l'oeuvre de Mardo nous ne connaissions jusqu'ici que trois couplets d'un dialogue consigné parmi les Chants populaires du Pays Basque publiés par Sallaberry de Mauléon. Nous les reproduisons à titre documentaire.

---

(1) Dans son appendice bibliographique Mary-Lafon cite quelques auteurs basques que nous avons reconnus, sauf : p. 229 "Dolce, De la Antiguedad y Universidad del Bascuenze, etc. In-12. " ; p. 276 "Golar, poète basque du XVII^{e} siècle, en basse Navarre." ; p. 286 "Lloris ? Vocabulaire basque (A la Bibliothèque impériale de Vienne) " — le point d'interrogation est dans le texte ; p. 286 "Linçoain (Simon de), poète basque de la Haute-Navarre au XVII^{e} siècle." Nous proposons ces noms aux chercheurs.

— Ni deitzen nük Beñat Mardo, Barkoxe Baxabilako :
Otoizten hait eztizadala kantorerik hunt haboro,
Eztakika ni nizala bürüzagi hartako ?

— Kantore huntzale hizalakoz düka hartzen banitate ?
Aprendizik etzaik ez jinen Gaiñetarik batere ;
Baxabilako laurentako nihaur enük ahalke.

— Kobla horren emailia, ezta laboraria ;
Zunbait markis, edo kunte, edo kardinalia !
Bürdüñarik dianian zintzarri egilia.

— Zintzarri egile nizala ehadila ez düda :
Ar' eta ehait interrunpitü izigarri ardüra
Bürdüñaren xerkara jinik hire magasiala.

— Hitzaz gütük estunatzen, Museñako kuntia,
Zerentako hartzen dian Gaiñetarren altia :
Ar' eta nik ere eztiat hiretako antsia.

— Kunte, markis, kardinale ezin izan gintake ;
Hobe diagü bai egonik hartü gabe banitate,
Hi tallür hizan bezala ni zintzarri egile.

Ces vers nous révèlent que Mardo était tailleur de son métier, fabricant de sonnailles, qu'il habitait la Basse Ville de Barcus et ne se prenait pas pour un versificateur médiocre : au demeurant dans ce dialogue il ne fait pas d'étincelles.

Quelques anciens attribuaient à Mardo la chanson " Nahi balinbagira hil-eta salbatu " que M. l'abbé Larrasquet prête à Topet-Etxahun et qui peut-être n'appartient à aucun des deux Barcusiens (1).

---

(1) Le poète Pierre Topet et ses oeuvres, pp. 102-103.

Voici enfin les textes découverts par le R. P. Lhande. Nous les publions dans l'orthographe du manuscrit, par respect pour le document et parce que, malgré ses défauts, ce système orthographique était plus précis que le nôtre : par exemple, il distinguait avec raison entre les sifflantes de ciren et de aizina, entre celles de naussi et de desolatu, z et s correspondant à des phonèmes particuliers au souletin, ç correspondant au z labourdin et ss à notre s grasse.

CHIPA ETA BATEZ

I

Adiskide libatec baciela junta,
Ichilic eguiteco algarreki besta,
Alde gucietan da hedatu berria,
Goyehenetxia cela haitatu etchia.

II

Han etçaitce faltatu aragui houn freskak,
Oillo eta poulardac, arraing eta chipac,
Ardou chouriac ere, beharçu phentsatu,
Burutic buru dila besta ouhouratu.

III

Hamaçazpi pitcher ardou cazpirentaco
Etcen sobera bena bai aski franco ;
Guero çutuçun lanac etcherat jouiteco,
Çamaric hezkatch heltu makignouentaco.

IV

Guibelaz aitcinila bat çaie igaiten,
Bestaldilat buruz phico bestebar erorten ;
Cerbait ere guisatan dira arranjatcen,
Gaïaz gaï eta ez barour, etcherat phartitcen.

V

Phartitu ondoun fite chenda cien galdu,
Etcherat joun lekhutan oyhanian sarthu,
Beguiec ez ikousten, berac burhunguru,
Beharco othe çaie bidian baratu.

VI

Bestaliarrer çaie oxoua huillantu,
Gaï hounaren emanez dutu ouhouratu ;
Bena baatçarri horrec çamaric loxatu,
Laurhazca çouing lehenca oro abiatu.

VII

Ezpeiciren egarri goure makignouac,
Louac egoichten ceitcen gaïçouer buriac ;
Petic ignaciren pare galcen çamariac,
Pilota beçaing biribil dira ourthoukiac.

VIII

Lurrila errorteco iharrausaldiac
Segurki iratçarri çutian guciac ;
Goustuki atçamaiten beren buriac
Bide handin hedaillo lohin nahassiac.

IX

Etcherat çamariac cintkaz çaitce helcen,
Etchecouc keheillala berhala aguertcen ;
Naussic falta ikoussiz dira desolatcen,
Eta hen chercatcera laster abiatcen.

X

Nonbait argui hasteco franco frescaturic
Etchetarat huillancen dira nountipaitic,
Segurki hourac ziren ounxa marcaturic
Oro sakho, hour, lohi, bounetac galduric.

XI

Othoi, erran çahar haü ounxa har eçaçu ;
Ouhourez bitcitceco moyenac batuçu,
Orotaco hobena segurki haü duçu,
Ardoua bethi doïn erabil eçaçu.

———

Dans les notes suivantes le chiffre romain renvoie à la strophe, le chiffre arabe au vers : par exemple, VIII 3 signifierait 3º vers du huitième couplet.

I 1, lire adiskide elibatek, quelques amis. — I 4, remarquer la valeur chuintante de x dans Goyhenetxia. — II 1, aragui fresca, viande fraîche. — II 2, noter la graphie ing pour n mouillée en finale dans arraing, voir plus loin çouing, beçaing. — II 3, beharçu = behar duçu. — III, les vers 1 et 2 sont faux : leur second hémistiche est trop court ; le premier a, de plus, un pied de trop avant la pause. — III 1, lire çazpirentaco. — III 4, çamaric = çamariac, l'élision de l'article a est fréquente en souletin, soit au nominatif pluriel, soit à l'inessif singulier, voir plus loin ondoun et handin pour ondouan et handian. — Hezkatch est un diminutif de hezkaitz, difficile à dompter. — IV, Le second vers et le quatrième ont le premier hémistiche trop long. — IV 2, buruz phico, tête en avant ; IV 3, cerbait ere guisatan offre un emploi curieux de ere. — V 2, joun lekhutan, au lieu d'aller. — VI 1, noter que x = ts dans oxoua. Voir plus loin loxatu, ounxa. — VII, les vers 3 et 4 ont leur premier hémistiche trop long. — VII 4, ourthoukiac est nécessité par la rime et imité du "manech", l'attribut souletin ne prend pas normalement l'article défini : ici la prose dirait ourthoukiric. — VIII 1, errorteco est certainement pour erorteco. — VIII 3, second hémistiche trop court. — IX 1, cintkaz s'écrirait aujourd'hui zinkhaz, en hennissant. — IX 2, etchecouc = etchecouac. — IX 3, naussic = naussiac ; remarquer en outre les deux s, tandis qu'il n'y a que s simple dans desolatcen. — X 1, argui hasteco, pour l'aurore. — X 2, remarquer nountipaitic, où l'élément ti se trouve deux fois. — XI 2, on attendait bicitceco. — Xi 3, hobena = hoberena. — XI 4, pour la régularité du vers il faudrait lire doyin = doian, avec mesure.

BESTALIARRAC (1)

I

Etchebarne, Etchegoyen
Elichalt eta Allande
Barcocherat bestaliar
Laurrac kimit dirade
Heltcian plazer eguiten eta
jouitian haboroche.

II

Bestaliarric nahi dinac
Jaun her adressa bite
Kimitia beçaing laster
laurrac jauciz hau dirade.
Helcian plazer eguiten
Eta jouitin haboroche.

III

Laur giçoun eta laur çamari
horic cortci aho dirade,
Maïatcian sabaietan
behar guti denian ;
Arratouec passeiuco
aizina franco ordian.

IV

Aho aüher hen jitian
Nour da ez loxatcen ;
Eta haien phartitcian
Nour ez alagueratcen.
Helcian plazer eguiten
Eta jouitin haboroche.

---

(1) Ce titre est de nous. Le cahier porte simplement en tête de ces vers la mention " Begnat Mardo ".

V

Laur egun Barcochen, Jaunac,
dutinac igaraiten
Engun gabe meretchiac
Segur ezta phartitcen ;
haren compagna ederrac
Hori du merechitcen.

Dans le cahier découvert par le R. P. Lhande on peut lire, outre ces deux chansons de Mardo : 1º) deux pièces françaises en l'honneur des frères des Ecoles chrétiennes ; 2º) une version de Ihauteria huillancen, attribuée à Pourttaü ; 3º) une chanson sur les professions Laborari gaichoua attribuée à " Chapel chouri " : elle rappelle Etchahun, mais a été composée sur un rythme différent de Oi laborari gaichoua ; 4º) Laphitce Larrajan du même " Chapel chouri " ; 5º) des " adieux au Carnaval " sans nom d'auteur, mais placés aussitôt après la seconde chanson de Bernard Mardo : peut-être sont-ils de lui. Ces six vers n'ajouteraient pas beaucoup à

Cette chanson est en principe octosyllabique, mais le poète n'est pas scrupuleux. — I 3, on attendrait laurac avec r simple ; — actuellement on dit Khumit, invité, et Khumitia, l'invitation. — I 5 et 6, le transcripteur paraît avoir voulu corriger jouitin en jouitian et a faussé le rythme, voir la finale des couplets II et IV. — II 1, dinac pour dienac. — III 2, lire çortci, huit. — III 6, les quatre premiers vers contiennent une anacoluthe: ezta phartitcen demanderait au second vers dutina ; mais le sens est clair : " Messieurs, quiconque passe quatre jours à Barcus n'en sort pas sans entendre ses quatre vérités ". — V 3, lire merechiac sans t. — V 5, nous hésitons dans la lecture du second mot entre compagna, compagnie, et campagna, campagne.

sa gloire. Les voici :

Ihautiria, bahoua goure ihessi, bis.
Areta gu laket guntian hireki.
Bena hi bahoua goure ihessi.

Garochima, horiduc hire costuma
Nouiz ere laketenic beikira
Hi giten hiz goure thurmentatcera.

Nous remercions le R. P. Lhande de nous avoir communiqué ce précieux cahier avec une transcription en orthographe actuelle qui nous a beaucoup aidé à la lecture du texte. Nous nous ferons une joie de faire connaître les autres chansons ultérieurement.

P. LAFITTE.

GURE HERRIA
1950
Nº 6. Nov.-Déc.
pp. 293-299.

Mgr. SAINT-PIERRE

Le linguiste

et l'écrivain basque

Il y avait une fois un petit basque. Orphelin de père et de mère avant l'âge de sept ans, recueilli et élevé par une tante béarnaise, il n'avait pu qu'oublier les éléments de langue maternelle appris au sortir du berceau. Or ce petit basque entra au Grand Séminaire, et là son professeur de morale entreprit, on ne sait pourquoi, de lui faire apprendre le parler des ancêtres.

Le jeune séminariste hésita beaucoup devant une tâche que l'on disait surhumaine. Le Directeur poussa, chauffa, fit intervenir une parente et parvint à le décider : il lui prêta tous ses livres et revues basques, son " Azkue " et jusqu'à sa collection de Eskualdun ona ; pour le tenir en haleine, il lui faisait résumer des ouvrages, traduire de l'allemand ou de l'espagnol des articles relatifs au basque, -- tant et si bien qu'il le passionna pour les études régionales.

Ce petit basque, c'était votre serviteur.

Son maître, M. l'abbé Saint-Pierre, le futur Mgr Saint-Pierre.

On a pensé que, disciple particulièrement attentif de l'éminent et prestigieux bascologue, nous serions à même d'exposer ses brillantes théories et de faire connaître son oeuvre magistrale d'écrivain basque.

On ne saurait s'attendre à trouver ici une étude exhaustive d'un si vaste sujet. Nous nous bornerons à ce qui nous semble l'essentiel. On nous pardonnera de traiter la question objectivement, sans vaines flatteries.

ΩΩ

Mgr Saint-Pierre avait fait d'excellentes études : Larressore

l'avait pourvu de goût et de facilité, le Grand Séminaire de logique intrépide, Toulouse fit de lui un fin lettré, et Rome un docteur en théologie.

Les lecteurs de Gure Herria ont pu juger par eux-mêmes de la plume vibrante et délicate de l'écrivain français ; que l'on se réfère à l'introduction latine des anciens Statuts Synodaux et l'on verra ce qu'était la latinité de Mgr Saint-Pierre : on a dit qu'il " cicéronisait " ; c'était peut-être vrai au moment de sa licence ; depuis, Tertullien et saint Augustin l'avaient fortement marqué et pas seulement de leurs doctrines.

Le large classicisme de Mgr Saint-Pierre aura déteint jusque sur son basque, pour le rendre plus dépouillé, plus naturel, plus solide, plus élégant et plus éclatant.

Certes, à la base, il y avait le dialecte de Villefranque, dialecte de Mésopotamie, comme il aimait à surnommer la région située entre Nive et Adour. Ce dialecte est assez original. A côté de vocables et d'expressions archaïques (itsabasi, s'éclipser, jaugin, manie d'aller, gradala, coupe, inperkadore, procureur du tribunal, altza - oihana bixta, pure apparence, etc.) il offre des formes verbales à part : par exemple, dioitzot, je les lui ai (forme de tutoiement masculin) à la place du ziotzaiat qu'on trouve dans le voisinage. De même on peut y relever eman dait, il me les a donnés, en face de eman daut, il me l'a donné, ou encore urrundu zait, ils se sont éloignés de moi, en face de urrundu zaut, il s'est éloigné de moi... Darrigol l'auteur de la Dissertation de 1827 avait déjà consigné ces formes locales.

Eh ! bien Mgr Saint-Pierre négligea ces particularités et se rallia à la langue commune, pratiquement au parler de la vallée de la Nive relevé de labourdin littéraire.

Ses modèles furent Arbelbide, dont il me fit apprendre de mémoire Erlisionea, Duhalde le puissant auteur de Meditazioneak, Duvoisin dont il recommandait Laborantza et Liburu ederra,

Diharassarry et surtout Axular qu'il avait emporté dans les tranchées : il me fit travailler plusieurs mois sur son Gueroco guero.

Cependant, à son avis, la prose basque la plus vivante était sans conteste celle de Hiriart-Urruty qui écrivit chaque semaine dans l'Eskualduna pendant 29 ans. Langage populaire, tel au bout de la plume que sur la langue, bavardage génial d'un homme passionné mais toujours correct, ce style ne portait en général que des pensées élémentaires. L'expérience du supérieur Abbadie disloquant le basque pour le charger de concepts nouveaux rendait Mgr Saint-Pierre plus ami d'une nourriture moyenne joyeusement assimilable que d'une riche substance difficile à digérer. Il tâchait pour sa part d'allier le souci de se faire comprendre sans trop d'effort à celui de donner un enseignement de qualité. Il ne sous-estimait pas son public et il honorait sa langue maternelle en écartant d'elle, comme le doit tout vrai classique, les plaies du néologisme, de l'archaïsme ou des autres tournures étrangères.

Son basque, Mgr Saint-Pierre aimait non seulement à le parler ou à l'écrire, mais à l'approfondir. Cependant il ne se penchait guère sur le mécanisme si original de la langue : il le connaissait comme d'instinct, et jugeait les grammaires peu utiles : pendant les trois premiers mois de mon initiation au basque n'alla-t-il pas jusqu'à m'interdire toute grammaire et tout dictionnaire ? " Faites vous vous-même un essai de lexique de morphologie et de syntaxe ", me disait-il.

Lui était surtout hanté par le problème des origines. Il croyait, comme Trombetti, à la monogénèse linguistique : " toutes les langues sont parentes et le progrès consiste à retrouver les liens qui les unissent afin de découvrir leur convergence vers une source commune." Il ajoutait : " Rome suit avec intérêt ce travail des linguistes qui risque d'aider les anthropologues à admettre la même origine pour toutes les races."

Quoi qu'il en soit, en 1921, M. l'abbé Saint-Pierre enseignait que le basque descendait ou montait de l'ibère : Schuchardt avait démontré l'identité des déclinaisons ibère et basque. Actuellement personne ne prend au sérieux Die iberiche Deklination, et les chercheurs madrilènes tendent à séparer nettement les deux langues : la nouvelle interprétation des vieux textes les y contraint.

Dix ans plus tard, Evêque auxiliaire de Carthage, Mgr Saint-Pierre est frappé par le faisceau de rapprochements que lui impose l'étude du berbère : toponymie, corps humain, animaux, numération, expression de la vie courante, rapports grammaticaux, tels sont les six chefs sous lesquels il range un grand nombre de coïncidences euskariennes : du reste le R.P. Diharce Des Pères Blancs a composé un travail beaucoup plus détaillé dans le même sens. Cependant à la fin de son travail l'éminent Prélat reconnaissait que ces ressemblances posaient un nouveau problème plutôt qu'ils ne résolvaient celui des origines du basque : car les différences sont énormes.

Aussi Mgr Saint-Pierre pensa-t-il à la nécessité d'élargir son enquête et d'interroger sans parti pris tous les dictionnaires des langues méditerranéennes, surtout les plus archaïques.

Mgr Rodier, alors évêque d'Ajaccio, frappé par un texte de Sénèque où l'illustre écrivain latin affirme que sa connaissance de la langue parlée au Nord de l'Espagne lui permettait de comprendre le corse, Mgr Rodier donc s'était attaché à réunir un important matériel toponymique ancien : en ayant eu communication, je l'envoyai au dossier de Mgr Saint-Pierre, pour confrontation.

Mgr Saint-Pierre s'intéressa particulièrement aux formes non indo-européennes du latin, aux mots rares d'Hérodote et d'Hesychius, aux lexiques dialectaux des îles grecques et voisines, aux glossaires sémitiques et même hamitiques.

En face des mots basques inexpliqués par les comparaisons

romanes, il juxtaposait les formes de son " stock méditerranéen " et cela donnait (il faut le reconnaître) des résultats impressionnants ; une parenté semblait indéniable. Si le lecteur veut se faire une idée de ce travail, qu'il parcoure l'article consacré aux noms de parenté par Mgr Saint-Pierre dans la revue Euzko Yakintza (année 1948, p. 161). Sa conclusion est claire : " Les noms de parenté constituent, en basque, une couche primitive, prolongement pyrénéen de la plus ancienne civilisation du monde, qui de la Chaldée et de l'Egypte a rayonné sur le Proche-Orient et la Méditerranée."

Au Congrès des Etudes Basques de Biarritz Mgr Saint-Pierre fit à l'arabe une large place dans l'explication de nos vieux vocables, et tenta d'autre part de rapprocher les noms propres des vieux peuples Hurri-Mitanni (second millénaire av. J.C.) avec ceux des inscriptions ibéro-aquitaines.

M. Bouda attaqua sans courtoisie certaines hypothèses de notre chercheur, parce qu'elles cadraient mal avec les théories basco-caucasiques. En réalité il est difficile de parler d'évidence dans ce genre d'études et ceux qui s'y adonnent se gardent avec peine de quelque idée préconçue : ils se fondent beaucoup plus sur l'interprétation des faits que sur les faits eux-mêmes. Soit le mot begi oeil. Tel fera de b- un préfixe-duel et verra dans egi la racine du mot. Tel autre comptera beg- comme racine et le rapprochera du mot oriental pek, voir. Il est délicat d'arbitrer de pareilles querelles : il nous semble, en tout cas, qu'elles ne comportant pas de recours aux injures.

D'autant plus que Mgr Saint-Pierre n'était pas le moins du monde un ennemi des "caucasistes". Sa position (il nous l'a maintes fois exposée) rejoignait celle du Professeur N. Lahovary : " Si même le basque a pu hériter de quelques restes des parlers des habitants paléolithiques du nors de l'Espagne, il n'en est pas moins essentiellement une langue "méditérranéenne" et se rattache,

quelque différencié qu'il soit aujourd'hui, à la même famille, dont le Caucasien, le Dravidien, le Hamite et le Sémitique, eux aussi maintenant fortement individualisés, dans des sens différents, sous des influences diverses, faisaient de même partie originairement." (Euzk. Yak. 1949, p. 359).

* * *

Théoricien généreux et intuitif, Mgr Saint-Pierre était surtout un magnifique écrivain et orateur en basque.

C'est l'orateur qui le premier a percé, lors de son passage chez les missionnaires de Hasparren. Clarté, image, mouvement et coeur, c'étaient les quatre éléments de son éloquence.

Clarté : il ne traitait qu'un sujet à la fois, les divisions étaient nettes et la langue, nous l'avons dit, des plus limpides.

Image : la phrase n'est jamais abstraite ; le mot coloré, la comparaison saisissante, l'histoire typique arrivaient sans effort.

Mouvement : il y avait chez Mgr Saint-Pierre le mouvement du geste et celui du verbe. Souvent penché sur son auditoire (qu'il semblait pétrir comme un boulanger sa pâte), il relevait crânement sa tête au toupet offensif : son oeil brillait comme rempli d'une vision hallucinante, ou vrillait le public de sa conviction brûlante : le geste, généralement sobre, se déclenchait soudain impératif et majestueux, appuyant sa forte voix accrocheuse. Ajoutez à cela une syntaxe haletante, aux propositions souvent courtes, rappelant la concision latine, mais sans jeux de mots ou allitérations, avec ça et là de somptueuses périodes.

Tous ces prestiges sans étude ni artifice créaient comme une ambiance harmonieuse dont on se sentait peu à peu devenir le bienheureux captif.

C'est que le coeur y était : un coeur chaud certes, mais d'autant

plus captivant qu'il ne s'affichait point et ne se livrait que par surprise au détour d'une exclamation ou d'une épithète échappées à son émotion intérieure. On a dit que son éloquence était poésie, et c'est vrai.

Du reste tout était poésie dès qu'il y mettait son expression, l'histoire comme la morale, le dogme comme l'étymologie.

Cependant Mgr Saint-Pierre n'a pas, que je sache, composé de vers basques. Il n'en aurait pas été incapable, lui qui avait aimé les vers latins. Il me racontait un jour que, séminariste, il avait durant les grandes vacances mis en vers latins, pour se distraire, toute la Vie de Jeanne d'Arc. Et je me souviens qu'après un repas à Ttipienea (il y a de cela un quart de siècle !) il me défia en poésie latine : il s'agissait de savoir qui ferait le plus d'hexamètres en une demi-heure : thème : le noyer qui se trouvait à côté de la maison. Je fus battu pour le nombre et la qualité. Les avait-il préparés d'avance ? J'espère bien que non...

Je me rappelle parfaitement le début patriotique de son poème :

Flatibus oceani tremulam præ limine cernens,
Mane saluto nucem quæ, una fragilisque vivaxque,
Vasconum sortis mihi munda assurgit imago...

Je traduis : " le voyant trembler sur mon seuil aux souffles de l'Océan, dès l'aube je salue ce noyer : car, fragile et vivace à la fois, il se dresse à mes yeux comme le pur symbole du destin basque."

Donc Mgr Saint-Pierre aurait pu être bertsulari : il a préféré pratiquer une belle et solide prose.

J'ai cherché dans mes collections de journaux quand Mgr Saint-Pierre avait commencé à écrire. On m'affirme de divers côtés que dès le grand Séminaire Hiriart-Urruty l'avait enrôlé dans l'Eskualduna. En fait, je ne trouve son nom pour la première fois qu'en 1914 au bas d'une lettre en français envoyée du front de guerre. Mais

à partir d'octobre de cette même année, c'est avec une méritoire régularité que paraît sa prose basque avec celle de plusieurs correspondants comme Zerbitzari et J. E. (Jean Etchepare).

Il fait des comptes rendus de batailles, raconte des histoires, explique pourquoi la guerre sera courte, annonce la parution des rats dans les tranchées, décrit des rencontres de compatriotes, fait de l'apologétique , réclame des journaux, expose les nouvelles lois relatives aux permissions, encourage les lecteurs à l'espérance. Tout cela court, chante et rit avec un entrain endiablé.

Aussi lorsque la signature J.S.P. manque, soit que le correspondant se trouve en permission, ou que son envie d'écrire soudain tombe à zéro (ce qui lui arrivait de temps en temps) ; aussitôt le public inquiet demande s'il est blessé ou pire encore. Alors il s'excuse, reprend le collier et... en avant les feux d'artifices...

Fait prisonnier, il ne donnera plus signe de vie à l'Eskualduna.

Au retour de guerre, un certain malaise règne dans le vieux journal : on trouve qu'il manque de dynamisme, et quand, en 1921 paraît Gure Herria, l'hebdomadaire boude la revue. Cependant l'abbé Saint-Pierre, tout en n'écrivant pas lui-même, fait travailler les séminaristes et fournit de la copie à M. le Chanoine Adéma : par ce moyen il entraîne aussi les jeunes à la composition basque.

C'est la belle époque où certain Landetcheverry passe de porte en porte au Grand Séminaire, ramassant des articles en tout genre chez les Arotçarena, Soubelet, Léon, Valence, Lompageu, Idiart, Gréciet, Lanouguère, Picochet, et bien d'autres...

Personnellement, sous le nom d'Anxuberro, l'abbé Saint-Pierre tient la plume dans le quotidien Euzkadi, et en 1922 remporte le prix Kirikino (ce prix était donné au meilleur article basque de l'année paru dans le journal).

En 1921, avons-nous dit, une ardente équipe dont il ne reste que MM. Dassance, Elissalde et Moulier, crée "Gure Herria". On le

devine, l'abbé Saint-Pierre était au premier rang et promettait beaucoup. Il y entreprit un grand travail : l'Histoire des Basques en basque : Eskualdunak. Il n'en écrivit hélas ! que l'introduction et les huit premiers chapitres : nos montagnes, notre mer, l'homme des cavernes, du paléolithique au néolithique, vieilles langues, une race à part, les Ibères, Annibal...

Pages magnifiques que l'on trouvera dans le recueil de ses morceaux choisis, et qui nous font regretter le reste...

Mgr Gieure avait pris l'abbé Saint-Pierre comme secrétaire pafticulier, et dès lors il fut presque perdu pour la revue, où il ne publia que des discours donnés ici ou là.

En 1925, M. le chanoine Adéma ayant démissionné, M. le chanoine Saint-Pierre est nommé à sa place, et c'est grande joie en Pays Basque. L'hebdomadaire prendra une nouvelle tournure...

Le jeune directeur arrive au bon moment, après la victoire du "bloc des gauches", à l'heure où la querelle religieuse a été réveillée par Herriot : le journal fait des étincelles et mène le combat de la liberté.

La signature J. S.P. fait espérer de la lecture tonique et l'espoir n'est jamais déçu. Pourtant, il faut constater que très souvent ces initiales sont absentes : entouré d'une brillante équipe, le directeur laisse la parole à ses amis : il aime mieux se faire désirer que de fatiguer son public en s'imposant à lui, et c'est, en somme, fort compréhensible : du reste, il estimera toujours qu'un chef ne doit pas tout faire, mais fréquemment faire faire et quelquefois laisser faire.

ºº

A son retour d'Afrique Mgr Saint-Pierre restera en marge des activités basques, et c'est à peine si l'on peut relever de sa plume des préfaces à des livres religieux.

Il pensa un instant écrire un livre sur le Sacré-Coeur de Jésus; mais il n'aimait pas les rédactions de longue haleine, et sans doute le problème économique posé par toute édition était-il fait plutôt pour le décourager.

Cependant il fera dans l'Eskualduna quelques articles vers 1940, collaborera aux brochures d'Aintzina, prendra l'initiative de créer Herria en 1945 et même y écrira une série de leaders remarquables.

Au Congrès des Etudes Basques de Biarritz, sa présence sera protection et lumière ; à la Société Internationale Gernika sa présidence sera un lien indiscuté ; au Comité d'Eskuararen eguna, son autorité sera une force : à l'Académie Basque, on attendait sa réception comme une grande date... Journées d'Eskualzale, de bertsulari ou d'étudiants basques, cérémonies, réunions intellectuelles, partout Mgr Saint-Pierre jouait avec discrétion et distinction ce rôle d'animateur dont tout le Pays devrait lui être reconnaissant.

Dans cette revue dont il fut l'un des fondateurs et qu'il ressuscita il y a deux ans, nous avons été plus gâtés qu'ailleurs par le grand écrivain : il est donc normal que son deuil nous ait attristés davantage.

Mais notre fidélité ne s'arrêtera pas à cette tristesse : on ne pleure pas les héros : on les honore en suivant leurs traces.

P. LAFITTE.

GURE HERRIA
1952
Nº 1. Janv.-Fév.
pp. 57-63.

A propos d'une pastorale

J E A N N E D ' A R C

Le 18 mai, dans la proprité de la famille d'Andurain, au milieu d'un cadre merveilleux, dominé par le vieux château de Mauléon, une foule de plus de quatre mille spectateurs était réunie pour voir la pastorale " Jeanne d'Arc ".

Ce spectacle était organisé par M. Elissabide, conseiller général, et par le personnel de son usine. C'est déjà là une nouveauté ; car traditionnellement la pastorale souletine est une entreprise communale ; elle est jouée par des acteurs pris dans un même village. Cette fois-ci l'aventure a été corporative, et les acteurs se sont trouvés appartenir à douze communes différentes.

Le théâtre était construit selon le plan le plus ancien : côté jardin, porte des bons ; côté cour, porte des méchants ; au milieu porte du Roi. Cette dernière porte est souvent supprimée chez les modernes, et c'est dommage, car elle est un très vieux souvenir qui rappelle le théâtre grec classique. Seuls usent de cette porte les personnages célestes ou les très hautes personnalités (pape, empereurs, etc.)

A ce point de vue, la tradition a été respectée à Mauléon ; mais nous avons été surpris de voir une ou deux fois les satans entrer en coulisses par la porte des bons, — ce qui est une grosse faute.

Sur la porte des mauvais se dressait jusqu'à ce jour une idole symbolique et articulée, dont les mouvements traduisaient les progrès du mal contre le bien. L'idole n'a pas paru dans la pastorale de Jeanne d'Arc ; les drapeaux non plus. Il est probable que ces éléments ont été supprimés pourdonner à la scène des lignes plus schématiques et plus stylisées. Avouons-le, tel qu'il était le théâtre avait très grande allure : proportions, majesté, couleurs, tout en faisait une oeuvre d'art.

Le passe-rue et la zintzarrada, avec chevaux et voitures fleuries étaient conformes aux antiques règles.

Le prologue et l'épilogue furent exécutés selon le vieux rite ; mais peut-être les gestes des bras du chanteur auraient-ils pu être moins courts. Nous avons souvenance d'un " aitzin pherediku " à la mimique plus ample...

Les musiciens suivirent toutes les consignes du " régent ", avec brio : ici nous devons reconnaître plus de variété dans les " airs " que dans les représentations de jadis. On pourrait, nous semble-t-il, porter sur ce point un plus grand souci de rajeunissement, tout en respectant les rythmes : rythmes solennels pour les bons, rythmes " endiablés " pour les autres. Enfin, saluons le petit progrès réalisé jusqu'ici : c'est un heureux début.

Les costumes réalisés pour la circonstance étaient magnifiques ; aucune couleur locale ou historique, mais un ensemble assorti, très bien dessiné, sur mesure et de bon goût : on était loin des hardes dépareillées, des épées de bric à brac et des chapeaux invraisemblables, vus ailleurs. Certes, la fantaisie était reine, comme il convient, mais c'était une fantaisie voulue et non point imposée par la misère.

La pastorale était une brève évocation de l'épopée de Jeanne d'Arc. Récit schématisé, bien entendu, et donc réduit à l'essentiel. Les anciens manuscrits de cette pièce étaient interminables, et nous félicitons M. Héguiaphal, le " régent" , d'avoir " comprimé " ce texte. Il aurait peut-être pu diminuer le nombre des " batailles " représentées, encore qu'il ait fait un certain effort pour varier l'aspect des rencontres : nous avons aimé les dialogues où les acteurs se trouvaient les uns sur l'estrade, les autres devant ; mais, selon les didascalies, cela ne se fait pas au petit bonheur : doivent être sur le théâtre les assiégés, et hors du théâtre les assiégeants.

Héguiaphal a très bien fait de déchaîner l'astrologue au début de la pastorale pour " rompre la glace ", et le " morceau " a été remarquablement joué. Ce rôle n'était pas, du reste, un hors-d'oeuvre puisqu'il nous préparait aux événements par ses prédictions.

Vers la fin de la pastorale, le " régent " a dû songer à nous détendre en introduisant des scènes de bergers : mais elles constituaient des pièces rapportées : on aurait pu facilement les relier au drame, en les mettant à Domrémy, en y glissant des allusions à la Pucelle, et même en y faisant parler les parents de la Sainte. Hélas ! on n'a pas su le comprendre.

De même il nous paraît évident que les modernes ont perdu le sens du vrai rôle des Satans.

A la pastorale de Mauléon, ils n'ont réellement joué qu'au moment de la mort de Jeanne. Jusque-là ils ont paru souvent pour nous donner des intermèdes de danse, et c'est tout. Ils ont certes dansé "comme des dieux ", mais leurs interve ntions n'avaient rien à voir avec le reste.

Autrefois, il n'en était pas ainsi. Les Satans venaient sur scène soit pour tenter les bons, soit pour encourager les mauvais, soit pour combiner leurs maléfices. J'ai sous les yeux le texte de Saint Julien ; pas une fois les Satans n'y paraissent en intermèdes : c'est toujours pour lutter contre le bien, contre la vérité, contre Dieu. Cela ne les empêche pas de danser, au contraire.

Peut-être le langage prêté aux Satans intimide-t-il les régents actuels, et finalement ceux-ci ont-ils, par pudeur, préféré le silence aux vieilles diatribes plus que pimentées... des esprits infernaux. C'est possible et ces scrupules sont honorables. Mais nous pensons que, tout en expurgeant les textes traditionnels, on peut rendre aux Satans leur rôle actif. C'est même indispensable. Sans quoi on détruit l'unité de la pastorale.

Pour ce qui est des airs de danse, nous nous demandons, si l'on

ne pourrait pas sur le même rythme, afin de garder les mêmes pas, composer d'autres mélodies : car, à la longue, on se fatigue des mêmes ritournelles sempiternellement ressassées... Ceci n'est qu'une suggestion.

Ces réserves ne veulent pas être une critique décourageante, mais des conseils d'amis.

Nous avons admiré les voix des acteurs de Jeanne d'Arc et le mouvement magnifique de la pièce : sur ce dernier point gros progrès ; dans l'ancien temps, sous prétexte de majesté, on traînait un peu trop.

Pour ce qui est des chants et des hymnes de victoire, les " Ave Maris Stella " et " Te Deum " des manuscrits ont été remplacés avantageusement par des compositions basques, dont nous félicitons l'auteur et aussi les exécutants. De pareilles initiatives ne peuvent que vivifier la pastorale.

Au total, reconnaissons que le vieux théâtre souletin n'est pas encore à la veille de mourir.

Les régents Héguiaphal et Salabert sont bien décidés à lui donner une nouvelle jeunesse. Espérons que les Mécènes et le public les aideront encore dans cette magnifique entreprise, si digne du Pays Basque.

P. LAFITTE.

GURE HERRIA
1952.
Nº3. Mai-Juin
pp. 155-158.

LA PREFACE

de

B A S A B U R I A N

Cher Docteur, pourquoi voulez-vous que l'un de vos amis et disciples préface votre beau livre ?

A Saint-Michel, en pays de Cize, un bon curé avait invité à déjeuner les sept ou huit hommes qui, à l'approche de l'hiver, lui avaient assuré sa provision de bois.

Le repas était naturellement copieux et bien "arrosé".

Le maître de maison avait fait servir d'abord un solide perpignan, dont le chantre entonnait la louange chaque fois qu'il portait le verre à ses lèvres — et cela arrivait souvent :

— Hau da hau, arnoa ! Voilà qui s'appelle du vin !

— Hunek ez du parerik ! Celui-ci n'a pas son pareil !

— Hau duk gauza ! Quel délice !

Et M. le Curé, très heureux de l'enthousiasme de son chantre, se demandait : " Que va-t-il dire, quand tout à l'heure on servira le bordeaux ? "

Lorsqu'on versa le bordeaux, le chantre en but lentement une gorgée, reposa son verre et s'essuya les lèvres sans mot dire.

Deux fois, trois fois, le geste silencieux se renouvela...

M. le Curé qui s'attendait à des dithyrambes était tout attrapé ; il ne put s'empêcher de marmonner dans son coeur : " Ce rustre ne doit pas même pas savoir ce qu'il boit ! " Et il finit par déclarer sa déconvenue :

— " Vous qui n'aviez pas assez de compliments pour le vin de tout à l'heure, vous ne dites rien de celui-ci !

— Hau bera mintzo da (celui-ci parle tout seul), se contenta

de répliquer finement le chantre.

C'est la même réflexion, cher Docteur, qui viendra à l'esprit de quiconque aura lu Basabürian. Votre livre s'impose de lui-même ; nul besoin de le recommander.

Il existe dans les bibliothèques de nombreux ouvrages traitant du Pays Basque ; nos coutumes, nos meeurs y sont étudiés et étiquetés avec une rigueur scrupuleuse : documents, analyses, statistiques, comparaisons, on dirait que rien n'y manque. Et pourtant à la lecture on se dit : " C'est ça et... ce n'est pas ça ! " Il y manque trop souvent l'essentiel : la vision que le Basque a lui-même du monde où il vit.

Décrire un milieu humain en dehors de l'homme, de tout l'homme qui l'habite, n'est que fausse objectivité.

La réalité agit sur nous au moins autant par la signification que nous lui accordons, que pas son essence intime. Chimiquement, les larmes qui coulent sur le visage d'une mère ne sont que " de l'eau contenant en dissolution un peu de chlorure de sodium ". En fait, au delà de cette eau salée, il y a le drame qui a brisé le coeur maternel. Au delà de la chimie, il y a la vie palpitante qui la déborde de ses joies et de ses souffrances...

De même, le Pays Basque ne se définit totalement ni par la géologie, ni par la géographie, ni par l'ethnologie, ni par l'histoire ancienne, ni par la linguistique. Il est indispensable d'y mêler notre âme, de l'y mettre partout comme un levain de vérité. Et c'est là précisément, cher Docteur, le secret de votre réussite littéraire : vous animez d'esprit basque tout ce dont vous nous parlez.

" Animer " ne suffit pas.

Jadis un Loti a certes animé sa description de nos paysages et de nos coutumes. A des multitudes de précieux détails bien notés, il a donné une signification humaine ou, si l'on veut, inhumaine. Ramuntcho est un roman " noir " avant la lettre. Tout y parle de mort

et de fatalité : les sous-bois y sentent le cimetière ; les tempêtes y hurlent l'indifférence de la nature ; la piété n'y est qu'un désespoir liturgiquement endormi. Bref, c'est l'esprit de Loti qui anime son Pays Basque et, par le fait même, le fausse radicalement.

D'autres n'ont pas mieux réussi. Mme Chantal a peint l'etxe ondo ou maison souche comme une geôle ; Pierre Apestéguy n'a vu que des " coeurs basques " faisandés ; Rostand, Farrère et autres Lichtenberger nous ont mis en cartes postales fantaisistes.

Votre Pays Basque à vous est le nôtre parce qu'il est vu avec nos yeux, c'est-à-dire avec notre foi, nos préoccupations, notre sourire ou notre allégresse...

— Avec vos illusions, répliquera peut-être quelque savant sceptique ou olympien.

Soit ! répondrai-je ; mais nos " illusions " sont des faits dont on a tort de ne pas tenir compte, si l'on prétend parler du " vrai " Pays Basque.

Quant à vous, cher Docteur, vous êtes la fidélité même : car votre esprit lucide ne se sépare jamais de votre coeur. Et votre style limpide, vivant, primesautier, harmonieux, communique aux lecteurs une image toute chaude, toute vibrante de notre pays ; chez vous, point de tintamarre pseudo-scientifique, et moins encore de fausse profondeur obtenue à coup d'abstractions obscures. Plus dépouillé que le Père Lhande ou Em. Souberbielle, plus dru que Mayie Elissague, moins recherché que Manu de la Sota, moins pourléché que Artetche, moins solennel que Mgr Saint-Pierre ou Et. Salaberry, moins tendu que Bernoville, aussi aimable que Monzon, vous participez au beau concert de tous ceux qui jouent juste, en y apportant la note légère, délicate, chantante et dansante de la jolie Soule.

Souvent j'ai lu à mes élèves les magnifiques pages dont vous illustrez la revue " Gure Herria ". Chaque fois j'ai senti monter

chez nos jeunes gens une émotion bienfaisante : ils reconnaissaient sans doute la voix de leur race dans votre voix ensorceleuse, avec son clair message de fierté, d'espoir et de vaillance, enrobé dans beaucoup d'amour.

Vos enfants ont eu vraiment une heureuse idée de recueillir vos chefs-d'oeuvre dans le beau livre que voici. Vos leçons pourront, grâce à cette attention filiale, forger encore de grandes âmes de Basques et de Basquaises.

Le monde en a besoin, et Dieu lui-même les attend.

Pierre LAFITTE.

BASABURIAN (En Haute-Soule), par le Dr. Jean de Jaureguiberry, Imprimerie S.Sordes, 1952, Bayonne ; en vente chez l'auteur, à Alos par Tardets (B.P.) et dans les librairies de Bayonne et du Pays Basque.

GURE HERRIA
1952
Nº 3. Mai-Juin
pp. 181-184.

Bibliographie

" A R T B A S Q U E"

Un beau volume est sorti aux Editions " EKIN ", à Buenos-Aires, il y a quelques mois à peine. Il porte le titre de Arte Vasco et voci le sous-titre : " Pintura, escultura, dibujo y grabado ". L'auteur en est le peintre M. Flores Kaperotxipi.

º º º

Kaperotxipi, que l'on désigne plus souvent dans les milieux artistiques sous la forme abrégée Kapero, est né à Zarauz le 10 mai 1901. Encore enfant, il montra à Ignacio Zuloaga quelques dessins de sa facture et s'en revint chez lui avec la consigne suivante du maître : " Ne fume pas, ne bois pas, dessine, dessine et dessine" ... Quelques années plus tard Kapero exposait dans sa localité et Zuloaga achetait le travail intitulé " Tête de Séminariste ".

Plus tard une marquise de Saint-Sébastien plaça un tableau de Kapero dans une armoire vitrée : la duchesse de Goyeneche et le comte de Guaqui l'ayant aperçu décidèrent de pousser le jeune peintre dans ses études. Il passa plusieurs années à Madrid, prit ses premières leçons auprès de Lopez Mesquita, et puis, volant de ses propres ailes, s'en fut travailler dans les musées d'Espagne, de France, d'Italie, de Belgique et de Hollande.

En 1930, les écrivains Francisco Grandmontagne et José-Maria Salaverria le présentèrent à sa première exposition de Buenos-Aires. Dès lors ses oeuvres eurent un solide succès parmi les Républiques américaines.

La guerre civile d'Espagne le surptit à Elgueta (Guipuzcoa) ; et, après la chute de Bilbao, il partagea le sort des réfugiés dispersés dans le monde. L'Argentine le reçut et c'est à Mar del Plata qu'il a installé son studio qui est devenu une exposition permanente et un centre artistique de premier ordre.

Les oeuvres de Kaperotxipi figurent dans des collections parti-

culières et dans divers musées ; mais si cet artiste a un pinceau, il a aussi une plume : jusqu'en 1936 il écrivait dans El Pueblo Vasco de Saint-Sébastien ; actuellement on peut le lire dans La Razon de Buenos-Aires : il n'a du reste jamais traité que d'esthétique. De lui est le beau livre paru en 1947 : Pintores vascos y no vascos.

ºº

Arte vasco est un ouvrage de 330 pages, illustré de cent reproductions photographiques de tableaux, en hors-texte.

Une longue introduction explique " comment est né le livre et d'autres choses ". C'est pour l'Encyclopédie Espasa que feu Telesforo de Aranzadi avait demandé à l'auteur trois études : l'une sur les peintres basques, la seconde sur les sculpteurs, la troisième sur les dessinateurs et graveurs. Kaperotxipi avait préparé ces trois études à coups de lectures et d'enquêtes, mais la révolution espagnole avait suspendu la publication de pareilles recherches.

Or voici que les Editions EKIN, répondant à la curiosité d'un nombreux public, décident de faire paraître les trois études de 1936, avec un appendice substantiel de 164 pages complémentaires.

Kaperotxipi pose naturellement quelques questions capitales : Y a-t-il une peinture basque ? De quand date-t-elle ? Quelles en sont les caractéristiques ? Les réponses qu'il a reçues des artistes ou des critiques sont fort diverses : il les présente toutes, en les agrémentant d'anecdotes, de remarques piquantes et d'humour. Oui, on peut affirmer l'existence d'une peinture basque, caractérisée non point par les sujets régionaux, mais par un accent : le sens des harmonies grises, le réalisme coutumiste, le souci du dessin, — et cet accent se retrouve chez les plus classiques comme Lecuona, aussi bien que chez des picassiens comme Ruiz Idarraga. L'école basque serait née vers 1885, à Paris, autour de Guiard : Zuloaga et Regoyos auraient au départ lancé deux routes, et la grande majorité des artistes basques auraient suivi Regoyos : c'est à peine si

on ose rattacher à Ignacio Zuloaga les frères Zubiaurre qui ont cependant quelque chose de zuloaguesque dans leur goût et leurs techniques.

ººº

Le chapitre de la peinture s'ouvre par une courte discussion sur la formule suivante : les Basques sont bons dessinateurs, mais mauvais coloristes. La réponse est simple : les Basques sont bons coloristes et non bons " colorinistes ".

Kapero fait ensuite remarquer qu'il ne va pas insister sur les grands noms : Ignacio Zuloaga, Ramon et Valentin Zubiaurre, Elias Salaberria, etc., etc... Il veut surtout faire connaître des artistes dont on ne parle pas assez. Il tient néanmoins à détruire la légende qui attribue à Pablo Uranga les tableaux du grand Zuloaga...

Après quoi, l'auteur, dans une sorte de conversation étincelante à bâtons rompus, nous offre des galeries de peintres groupés tantôt autour d'une ville ou d'une province, tantôt autour d'un genre ou d'une technique ; et chacun est caractérisé d'un mot pertinent ou même impertinent, je veux dire audacieux.

Voici des Guipuzcoans : Aurelio Arteta, Manuel Losada, Sorondo, Bienabe Artia, Olasagasti, Erauzquin, Iturrioz, Benito, Balenciaga, Echeverribar, Camps, A. Martiarena, J.S. Guandamino, Cobreros Uranga, Zumalabe, Dionisio de Azcue, Jose Aguirre, Lojendio, Ayala, Ibarra.

En Biscaye il étudie : les quatre frères Arrue (Alberto, Ricardo, Jose et Ramiro), Guezala, Tellaeche, Urrutia, Aranoa, Maeztu, J. de Echevarria, Guinea...

Parmi les paysagistes basques, voici, à côté d'Azcue, Ramiro Arrue et Sorondo déjà cités, F. de Amarica, Ph. Veyrin, Oteiza, Gordon, N. de Mugica, et parmi les " Parisiens ", Guiard, Zuloaga, Mogrobejo, Uranga, Guinea, Arrue, Barrueta, Durrio, Bikandi, Ithurrino, Quintin de Torre, Félix Pascual, et bien d'autres.

Quelques noms navarrais : Basiano, Orduna, Ciga, Zubiri, les époux Lizarraga, Ricardo Baroja, C. de Garmendia, Urriza, Torres, Gaztelu, Asarta, Aguirre Sanchez, Cabañas.

Il y aurait à souligner les pages consacrées au bohême Erenchun, à Echenagusia dit " Echena", à Irureta, Ugarte, Nardiz, Vecino, Olave, Ucelay, Larroque, Marañon, Landeba, Urbina, Renteria, Aldecoa, Garavilla, etc...

Quelques noms de femmes artistes : Maruki, Martiarena, Mirentxu Urreta, Mari Vallejo, Menchu Gal, M. Josefa Kareaga.

Le chapitre s'achève par l'évocation des grands peintres antiques du Pays Basque, selon Carmelo Echegaray : Juan Casco, Mendieta, Echave et sa femme, Iriarte, antérieurs au XIXº siècle : évidemment, il y a eu d'autres artistes, quand ce ne seraient que Bustamante, Garasa, et Baquedano...

º º º

Les pages consacrées à la sculpture rappellent les réussites du Navarrais Ancheta et du Guipuzcoan Anchieta, presque homonymes du XVIº siècle, celles de Juan et Andrès de Araoz au XIXº, ainsi que les noms de Verastéguy, Verruche, Ramirez, Bengoechea, Uriarte, Pedro de la Torre, Maria de Basabe, Goroa, Larreta, Arizmendi et Trcas.

L'auteur s'étonne qu'un tel passé n'ait pas fait naître plus de sculpteurs en ce siècle dans un pays où, choses et gens, tout semble plein de relief et où les artistes ont un tel sens du dessin parfait et presque violent.

Cependant la sculpture est encore bien représentée par Mogrovejo, Darrio, Quintin de Torre, Orduna, Beobide, Macazaga, Barrenechea, Dueñas, Juaristi, et plusieurs pages sont consacrées à analyser leurs belles oeuvres.

On cite deux sculpteurs basquisés, Huertas et Diaz Bueno, et les listes basques reprennent : Uribesalgo, Basterra, Arriaga, Basaldua,

Navajas, Aguirrezabal, Marcial de Aguirre, Ugarte, Elguezua, Manolo Pascual, etc...

Pour un pays pauvre en sculpteurs, ce n'est pas si mal !

ººº

Le chapitre relatif aux dessinateurs et graveurs est très court : sept pages. On y rappelle des noms bien sympathiques : Antequera Azpiri, Txiki (Zabalo), Sorondo, Ortiz, Murillo, Goiko, Lizarraga, Valverde, Maruki Martiarena, Ascensio Martiarena, etc...

Les eaux-fortes de Ricardo Baroja ont eu leur mention spéciale.

La dernière page salue Sagasti, Lagarde, Iribarren et Julio Franco

ººº

Jusqu'ici Kaperotxipi nous a présenté la situation de l'art basque comme elle lui apparaissait en 1936, vers le mois de mai.

Depuis, il s'est passé beaucoup de choses, et l'auteur a entrepris dans la dernière partie de compléter les trois premiers chapitres. D'abord il s'occupe d'une vingtaine de morts, montrant comment ils ont continué et achevé leurs travaux.

Il passe en revue les activités des artistes guipuzcoans, biscayens et navarrais, dont beaucoup ont grandi en dix-huit ans : par exemple, Olabe, Azpiri, Bikandi, Arrue, etc...

Des pages 163 à 186, c'est une belle étude des artistes basques français, autour de l'Ecole municipale de Dessin de la ville de Bayonne, de la Société des Amis des Arts de Bayonne-Biarritz, des Saltinbanques et de l'Union Bayonnaise des Arts.

On voit se succéder de courtes monographies intéressantes : Louis Dupuis, Denis Etcheverry, Henri Zo, Georges Berges, Eugène Pascau, Marie Garay, Gabriel Roby, Caro-Delvaille, Ch. Aguerregaray, Georges Masson, Pierre Labrouche, Charles et Gustave Colin, François Bibal, René Choquet, Philippe Veyrin, Hélène Elissaga, Hélène Dufau,

Marichu Baignol, Louis Decrept, Paul Tillac, Pedro Garmendia sont présentés fort agréablement parmi les anciens.

La sculpture est honorée par les noms de Lucien Danglade, Paul Dubois, Pablo Tillac, Swiecinski, Villandre, Chouklin, Real del Sarte; et l'auteur rappelle qu'en remontant à 1670 on trouverait Martin de Bidache auteur du rétable de Saint-Jean-de-Luz. Les jeunes ne sculptent guère. On signale cependant Jacque line Tirard, à Saint-Jean-de-Luz.

Depuis 1940, l'art est représenté aussi par des jeunes. Citons les céramistes d'Anglet : Jean Lesquibe et Berthe Grimard ; les peintres-femmes : Marixa, Verchère-Darizcuren, d'Aussy-Pintaud, Marie-Anne Elgorriaga, Mlle Mondran, et parmi les hommes : Pierre Choribit, Saëz, Antonini, Gelos, Aizpiri, de la Peña, P. Choribit, etc...

On rappelle Perico Ribera, Albert Bégaud, Paul Bazé, Corrèges, Roganeau, Millien, etc...

Après ce tour d'horizon en Pays Basque français sous la conduite de M. Ph. Veyrin, Kaperotxipi reprend l'histoire de l'art basque en Amérique et en Pays Basque péninsulaire.

C'est une partie fort difficile à résumer : elle est faite de réponses envoyées à l'auteur par des artistes ou critiques divers, d'articles de journaux, d'interviews, où les mêmes noms reviennent selon des groupements qui n'ont parfois rien de commun, et avec des jugements qui ne convergent pas toujours. Le tout saupoudré de jolis mots, de formules amusantes ou profondes et de bonnes histoires. Les peintres, sculpteurs et graveurs ne sont plus étudiés à part...

A côté d'anciens comme Bringas, Ezquerra, Zamacoïs, ce sont des multitudes de nouveaux : Idigoras, Th. Erenchun, Cruzalegui, J. Beobide, Oyarzabal, A. Arzuaga, S. Arrieta, Bizkarrondo, les deux Chillida, Fray J. de Eulate, Irureta, Barandiaran, Alvarez, Gomez, Rodriguez, Elguezua, Aranoa, Erausquin, F. Pascual, Idarraga,

les Zuloaga, Perurena, Sarriegui, Asarta, Elizondo, " Gutxi ", Urriza, Sagasti, Setien, Oyarzun, Camp, Trecu, Narvaiza, Villafranca, Olaso, Arocena, Parra, Apellaniz, Verasaluce, Venito, M. Pascual, Basterrechea, Muñoa P.-M. de Irujo Arteta, Ibarrola, Ariño de Garay, Irigoyen, Murga, Zelaïa, S. Uranga, Otaño, J. Oteiza, Maïdagan, Agüero Marañon Arbubide, Urcarregui, Insausti, Agarola, Oquina, Arechalde, et des dizaines d'autres.

Nous nous excusons, si nous avons omis quelque étoile de première grandeur.

°°°

Il convient de relever que Gregorio Hombrados Oñativia, grand artiste lui-même et spécialisé dans les tableaux historiques, prépare deux oeuvres monumentales : L'Histoire de l'art basque et un Dictionnaire artistique du Pays Basque, avec 66.000 fiches déjà rédigées. L'histoire comprendra six tomes de 1.200 pages chacun, avec 800 illustrations en noir, et une douzaine de hors-texte en couleur. Oñativia veut y travailler jusqu'à la mort et confiera à ses héritiers le soin de publier cette encyclopédie.

Nous ne pouvons pas souhaiter la mort de ce chercheur infatigable pour avoir le plaisir de le lire. Aux curieux de l'art basque, il ne reste donc qu'à se procurer l'ouvrage plus petit certes, mais actuellement le plus complet, de M. Kaperotxipi.

" GURE HERRIA " se fait un devoir de remercier et de féliciter le peintre éminent qui, pour la gloire du Pays Basque, a consacré tant d'heures à ce livre (1) à la fois si savant et si humain.

Pierre LAFITTE.

---

(1) M. Flores KAPEROTXIPI : Arte Vasco, Editorial Vasca Ekin, S.R.L., Peru 175, Buenos-Aires (1954).

GURE HERRIA
1955. Nº 4 Juil. Août
pp. 244-249

FSC
TT-COC-2573